



Appel à communication / Call for papers

The Making of Americans / La fabrique des Américains
250 ans d'expériences et d'expérimentations /
250 years of experiment and experimentation

57^e congrès de l'Association Française d'Études Américaines
57th conference of the French Association for American Studies

26-29 mai 2026, Université de Caen Normandie /
May 26-29, 2026, University of Caen Normandy

Les propositions de communications sont à envoyer aux organisateurs des ateliers d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard (ou plus tôt dans le cas de certains ateliers). Veuillez noter que les doctorales feront l'objet d'un deuxième appel.

Abstracts should be sent to the panel organizers by January 30, 2026 (or earlier for some panels). Please note that another call for papers will be published for the graduate symposium.
--

LISTE DES ATELIERS / LIST OF PANELS

<i>Real Americans ? Regards croisés sur l'expérience de l'américanité des populations autochtones et latinos aux Etats-Unis</i>	4
<i>Real Americans? Perspectives on the experience of Americanness of Indigenous and Latino populations in the United States</i>	5
<i>Le portrait et la fabrique visuelle de l'Américanité</i>	7
<i>Portraiture and the visual making of Americanness</i>	9
<i>Expérimentations et expériences dans l'Amérique révolutionnaire</i>	11
<i>Experimentations and experiences in Revolutionary America</i>	12
<i>The pursuit of knowledge : sciences et connaissance dans l'histoire de la république états-unienne</i>	13
<i>The Pursuit of Knowledge: Science, Education and Transmission in United States History</i> ..	14
<i>Fictions Américaines de l'Imaginaire : De la maison hantée à la nouvelle frontière, les fictions de l'imaginaire comme portrait en creux de l'Amérique</i>	16
<i>From the haunted house to the new frontier, fictions of the imagination as mirrors held to America</i>	17
<i>Femmes et américanités : quelle(s) utilisation(s) du sexe et du genre dans l'invention de l'identité citoyenne aux Etats-Unis ?</i>	19
<i>Women and Americanness: How Have Sex and Gender Crafted Women's Citizenship</i>	20
<i>and Experiences in the United States?</i>	20
<i>« Musiques populaires ». De l'humain à l'algorithme : la musique populaire comme fabrique des identités</i>	22
<i>Popular Music: From humans to algorithms: popular music and "the making of Americans"</i> ..	23
<i>L'infrapolitique dans les espaces publics. Une autre manière de fabriquer l'américanité</i>	24
<i>Infrapolitics in Public Spaces: Experimentation in the Making of Americanness</i>	25
<i>Fabriquer l'Amérique par les périodiques. L'Ère de la construction nationale (1770-1870)</i> ..	26
<i>Building America through Periodicals: The Age of US Nation Building, 1770-1870</i>	28
<i>L'Expérience des femmes créatrices dans l'industrie filmique et audiovisuelle étatsunienne</i> ..	30
<i>Creative Women in Hollywood and in the US Television Industry: Experience to Formal Experimentation?</i>	31
<i>« Voix américain.e.s » : Quelle 'Amérique' la traduction littéraire fabrique-t-elle ?</i>	33
<i>"American Voices": 'America' through the lens of literary translation</i> »	34
<i>Le Western : expérimentations de l'Américanité à l'écran et dans les médias</i>	36
<i>The Western: experimenting with Americanness on screen and in the media</i>	37
<i>La fabrique de la musique américaine ?</i>	38
<i>The (Un-)Making of American Music</i>	40
<i>Expérimentations écopoétiques bleues: Ecrire avec des organismes, des éléments et des milieux aquatiques</i>	41
<i>Blue Ecopoetic Experiments: Writing with Marine and Aquatic Creatures, Elements, and Milieux</i>	42
<i>Saisir l'expérience par l'enquête de terrain. Réflexions sociologiques depuis la France à propos des terrains aux États-Unis</i>	43

Capturing experience through field research. Sociological reflections from France on fieldwork in the United States.....	45
La mise en récit des Etats-Unis et des Etats-Unien.nes, XIX ^e - XXI ^e siècle : histoire, mémoire, fiction	47
The Making of the U.S., 19 th -21 st c.: History, Memory, Fiction.....	49
« I loved America before it was called America » : Quand les Autochtones (se) construisent (dans) l'Amérique	50
“I loved America before it was called America”: The Indigenous Making within/of America	53
Faire la guerre, remodeler les esprits : les formes changeantes de l'expérience du conflit aux États-Unis	56
Making War, Remaking Minds: Conflict and the Shifting Shapes of Experience in the United States	58
Une expérience malheureuse ? Les conséquences à long terme de l'application peu suivie des « Amendements de la Reconstruction »	60
A Failed Experiment? The Enduring Consequences of the Apathetic Enforcement of the Post-Civil War Reconstruction Amendments	61
Praxis écoféministe aux Etats-Unis : de la contre-culture aux luttes contemporaines.....	62
Ecofeminist praxis in the United States: protesting the nuclear age and weaving the web of life	64
Récits de voyage et rapports scientifiques dans la fabrique des Américains et de l'Amérique : Décrire et façonner l'expérience « exotique » de démocratie aux États-Unis sous la jeune république américaine (1815-1848)	66
Travel Narratives and Scientific Reports in the Making of Americans and of America: Describing and Shaping the American Exotic/Democratic Experiment in the Early American Republic (1815-1848)	68
La fabrique du ou de la lecteur.ice états-unien.ne.....	69
The Making of an American Reader	71
Lire et écrire, du Yankeedom au Cascadia : Expériences et expérimentations régionales dans la fabrique des identités américaines.....	73
Reading and Writing, from Yankeedom to Cascadia: Regional Experiences and.....	74
Experimentations in Claiming Americanness	74
La fabrique du succès : Incarnations de la réussite, expériences et expérimentations du rêve américain.	75
Manufacturing Success: Embodiments, Experiences, and Experiments of the American Dream	77
Expérimentation et innovation dans les États américains : des laboratoires de la démocratie aux laboratoires de l'autoritarisme ?	79
The Politics of State Policy Experimentation: From Laboratories of Democracy to Laboratories of Authoritarianism?	81
Expérience et expérimentations démocratiques par l'éducation	83
Democratic experience and experiments in education	84

Real Americans ? Regards croisés sur l'expérience de l'américanité des populations autochtones et latinos aux Etats-Unis

Claire Anchordoqui (Université Toulouse Jean Jaurès) et Emilie Cheyroux (INU Champollion, Albi)

C'est en 1782 que Michel-Guillaume Saint Jean de Crèvecoeur publia, dans ses fameuses *Lettres d'un cultivateur américain*, l'une des premières définitions de l'identité américaine. D'après lui, un Américain était un "homme nouveau", foncièrement patriote envers une nation libre qui refusait les hiérarchies de classe des royautes européennes et qui lui offrait des opportunités de prospérité en récompense à son labeur. Selon ses mots, l'Américain constituait alors une « nouvelle race d'hommes » issue d'un mélange d'individus venus de toutes les nations du monde « civilisé ». Cette vision donna lieu au concept du *melting pot*, ou creuset américain, qui s'illustre dans la devise du pays (*E pluribus Unum*), tantôt célébré, tantôt vivement critiqué comme représentant une vision utopiste du tissu social et culturel américain. En effet, déjà dans sa description du *melting pot*, Crèvecoeur n'envisageait la société américaine que constituée d'Européens ou de descendants d'Européens. Cette définition se voulait donc dès son origine restreinte, oubliant les esclaves noirs, les populations autochtones, et les immigrés non-européens.

Cette acception de l'identité américaine correspondait à une vision étriquée de la diversité sociale et culturelle qui faisait déjà vivre la jeune nation, mais elle était également la manifestation de la nature coloniale du peuplement d'Amérique du Nord. Lorenzo Veracini (2010), dans son étude théorique du colonialisme de peuplement, met l'accent sur la nécessité de tout peuplement colonial de se définir en contraste avec des « altérités » autochtones et allochtones pour légitimer son existence. Selon lui, il y a donc toujours deux altérités à la norme coloniale (établie par le colon lui-même). Le colon se définit forcément en opposition aux autres qu'il souhaite remplacer mais tente également de s'appropriier les qualités de l'autochtone pour légitimer sa présence sur le territoire. Dans l'histoire des Etats-Unis, ceci a notamment mené à la volonté hégémonique de repousser les frontières du pays et de prendre le contrôle des terres, affectant d'abord les populations autochtones par la signature de traités, la politique de *removal*, les réserves et la parcellisation des terres, puis également la population mexicaine (population largement issue d'un métissage profond entre colons espagnols et autochtones) qui, à la suite de la guerre américano-mexicaine (1846-1848) et du traité de Guadalupe-Hidalgo, devint citoyenne des Etats-Unis du jour au lendemain. Les descendants de ces populations mexicaines en ont gardé un adage, « we did not cross the border, the border crossed us », qui rappelle les rancœurs liées à l'imposition d'une frontière qui, dans l'imaginaire conquérant, a fait d'eux d'éternels étrangers et qui s'oppose à la croyance selon laquelle les générations suivantes ne pouvaient être présentes sur le territoire étatsunien que parce qu'elles avaient traversé la frontière.

Au vu des conséquences de la colonisation, il semble important de prendre en compte les diverses manifestations d'une remise en question de cette compréhension restrictive de l'américanité. Ces dernières décennies, des voix se sont élevées pour s'opposer au récit accepté sur l'Amérique. Anibal Quijano et Immanuel Wallerstein (1992) ont par exemple réfléchi à l'invention de l'Amérique et ont affirmé qu'elle a coïncidé avec un système colonial qui a séparé les Européens des non-Européens (Indiens, Noirs, métisses). Pour eux, ces catégories font partie intégrante de l'Américanité et d'un système de classification ethno-raciale à la base de nombreuses formes d'exploitation imposées aux populations considérées comme inférieures. José David Saldivar (2011) quant à lui, en s'inspirant du travail de ces chercheurs, parle de « trans-américanité » pour mettre la lumière sur l'expérience commune de la « colonialité du pouvoir » sur les colonisés, considérés comme des « subalternes ».

Cet atelier propose donc d'interroger les croisements entre les populations autochtones et les Latinos, dont une grande partie sont des descendants directs des Mexicains-Américains, et dont

l'histoire a été affectée par la théorie du peuplement. En premier lieu, nous accueillerons avec plaisir des communications centrées sur les expérimentations ayant affecté ces populations en lien avec cette définition restreinte de l'américanité et la notion de transfert (physique, culturel, discursif...) inhérente à la situation de colonialisme étatsunien. Il s'agira alors de voir si des ponts peuvent être battis entre le traitement accordé par le *settler-state* étatsunien aux autochtones ainsi qu'aux Latinos au fil de l'histoire étatsunienne : des travaux sur les contestations territoriales, sur les politiques confinatoires (réserves, espaces et souverainetés disputés, frontière américano-mexicaine), ou encore sur la redéfinition de l'espace étatsunien seront particulièrement bienvenus. De même, cet atelier pourra inclure des propositions sur les politiques d'intégration ou a contrario de rejet de ces populations de ce qui constitue l'identité américaine/étatsunienne : des travaux sur les politiques d'éducation et d'assimilation, sur les restrictions migratoires, sur le pouvoir économique qui leur fut octroyé ou pas en sont quelques exemples. Enfin, il sera également intéressant de traiter la question des représentations de ces populations telles qu'elles ont été abordées par la culture dominante dans le domaine des médias : des travaux sur l'évolution des représentations littéraires ou cinématographiques stéréotypées des autochtones ou des Latinos, sur les processus d'appropriation culturelle, sur le traitement médiatique peuvent être envisagés.

Un second volet de cet atelier pourra concerner les réactions des communautés concernées à la compréhension restreinte de ce qui constitue l'Américain. Il serait particulièrement intéressant de mettre en lumière les diverses expressions de la résistance ou de la contestation, qu'elles datent de plusieurs siècles ou qu'elles soient plus contemporaines, qu'elles touchent directement au récit historique ou qu'elles passent par la littérature ou les médias (cinéma, séries, festivals de cinéma). Cette contestation s'exprime à la fois par un rejet de la subordination, par une volonté de s'auto-définir et de s'auto-représenter, mais aussi parfois par une volonté de montrer un désir d'appartenance. On peut par exemple penser aux autochtones ayant rejoint les rangs de l'armée pendant les deux guerres mondiales ou aux documentaires sur l'immigration qui font témoigner des immigrants souhaitant avidement appartenir à la nation américaine. Comment les autochtones et les Latinos se réapproprient-ils leur histoire ? Comment et à l'aide de quels outils se définissent-ils ? Et au final, comment contribuent-ils eux-aussi à la fabrique des Américains ?

Les propositions de communication, d'environ 300 mots, accompagnées de courtes notices bibliographiques seront à envoyer à Claire Anchordoqui (claire.anchordoqui@univ-tlse2.fr) et Emilie Cheyroux (emilie.cheyroux@univ-jfc.fr) d'ici le 30 janvier 2026.

Real Americans? Perspectives on the experience of Americanness of Indigenous and Latino populations in the United States

Claire Anchordoqui (Université Toulouse Jean Jaurès) and Emilie Cheyroux (INU Champollion, Albi)

In 1782, J. Hector St John de Crèvecoeur published his *Letters from an American Farmer* in which he gave one of the first definitions of American identity. According to him, being American meant being a “new man” and a fierce patriot and loved his nation - a nation that was free of the hierarchical organization of European monarchies and that gave him the opportunity to prosper thanks to his labor. Americans thus represented a “new race of men” made up of individuals coming from all over the “civilized” world. This vision later influenced the creation of the concept of the melting pot, made famous through the country's motto (*E pluribus Unum*, or together as one) which, over time, has been either celebrated or heavily criticized as the representation of a utopian vision of the cultural and social fabric of the country. As a matter of fact, Crèvecoeur, in

his own definition of what would become the American melting pot, saw American society as solely composed of Europeans or people of European descent. From the very beginning, this restrictive definition marginalized black people, Indigenous peoples and non-European immigrants.

This understanding of American identity corresponded to a restrictive vision of the social and cultural diversity of the nation, that could not be denied even at that time, but it was also a manifestation of the settler colonial nature of the state. Lorenzo Veracini (2010), in his study of settler colonialism, explains that settlers needed to define themselves in contrast with indigenous and exogenous “others” to legitimize their existence. According to him, there are thus always two “others” to the colonial norm (defined by the settler himself). The settler defines his identity in opposition with those he wishes to replace and tries also to appropriate the features of the “other” to legitimize his presence. Throughout the history of the United States, this process has led the settler-state to expand inland to take control of the land and the peoples living on it. This primarily affected Indigenous nations through the process of treaty-making, the removal policy, the creation of reservations and land allotment. It also had an impact on the Mexican population living in the current southwest of the U.S. (a population made up of Spanish and Indigenous ancestry) who, after the Mexican-American war (1846-1848) and the Treaty of Guadalupe-Hidalgo, suddenly became citizens of the United States. From that period onwards, the descendants of these communities have kept the famous saying “we did not cross the border, the border crossed us” that reminds us of the resentment that came with the imposition of a border that, in the settler’s mind, meant that they would be forever strangers, a belief which still impacts the lives of the Latino population today, often accused of having crossed the border illegally.

Looking at the consequences of colonization, it seems important to address the different ways in which scholars have reassessed this restrictive understanding of what it means to be American. These past decades, voices have risen in the attempt to reconsider this vision of America. For instance, on the one hand, Anibal Quijano and Immanuel Wallerstein (1992) wrote about the invention of America and how it coincided with the emergence of a colonial system that separated Europeans and non-Europeans: *Indians*, Blacks and mixed-race populations (*mestizos*). According to them, these categories are part of what they call Americanity and of an ethno-racial classification system that stands at the basis of numerous exploitation systems that have been imposed on populations considered “inferior.” On the other hand, José David Saldívar (2011) develops the concept of “trans-americanity” to highlight the common experience of the “coloniality of power” that colonized peoples, or “subalterns,” lived through.

This panel will thus explore the experiences of Indigenous and Latino populations facing this restrictive understanding of the American, and recreating their own definition through a more inclusive notion of what it means to be American. Firstly, we will welcome papers that focus on experiments that have affected these communities and that relate to this restrictive notion of what it means to be American, that is on the way the settler-state has treated these populations throughout history, notably concerning territorial disputes and confining policies (reservations, disputed sovereignties and lands, the Mexican-American border, etc.), or the redefinition of the American space. Likewise, we will accept papers about integration/assimilation or segregation/rejection policies that have tried to define who could and could not be considered American (papers on education, migratory restriction, economic opportunities, etc.). Finally, we are also interested in tackling the issue of the mainstream representation of the Indigenous and Latino populations in the media: papers on the evolution of literary or cinematographic representations, stereotypes, and cultural appropriation will be particularly appreciated.

This panel also seeks to also tackle the reaction of Latino and Indigenous populations to this restrictive definition of the American. It will be particularly interesting to see the diverse expressions of resistance and contestation throughout history as well as in literary and media productions (films, tv shows, film festivals). This resistance can take the shape of the rejection of

subordination, of self-definition and self-representation, or of the desire to belong. Examples of such acts of resistance abound: one can think of the role played by Indigenous soldiers during the two world wars, or of documentaries about immigrants trying to belong in America... How do Indigenous people and Latinos reclaim their history and their place in US society? How and with what tools do they (re)define themselves? And in the end, how do they contribute to the making of Americans?

Abstracts of approximately 300 words, as well as short biobibliographies should be sent to Claire Anchordoqui (claire.anchordoqui@univ-tlse2.fr) and Emilie Cheyroux (emilie.cheyroux@univ-jfc.fr) by 30 January 2026.

Bibliographie / Bibliography

Crèvecoeur, Michel-Guillaume-Jean. *Lettres d'un cultivateur américain, écrites à W. S. Écuyer, depuis l'Année 1770, jusqu'à 1781. Traduit de l'Anglais*. Paris : Cuchet, 1784.

Quijano, Anibal and Immanuel Wallerstein, "Americanity as a Concept. Or the Americas in the Modern World-System", *International Journal of Social Sciences* 134. Paris : UNESCO, 1992.

Saldívar, José David. *Trans-Americanity: Subaltern Modernities, Global Coloniality, and the Cultures of Greater Mexico*. Duke University Press Books, 2011.

Veracini, Lorenzo. *Settler Colonialism: a Theoretical Overview*. London: Palgrave MacMillan, 2010.

Le portrait et la fabrique visuelle de l'Américanité

Clémentine Tholas & Didier Aubert (Université Sorbonne Nouvelle)

La nation états-unienne s'est construite non seulement par ses textes, ses institutions, mais aussi par ses images, et notamment par le(s) portrait(s). Hérité de la tradition européenne et longtemps associé aux représentations du pouvoir individuel et collectif, le portrait se présente d'abord comme une incarnation. Qu'il soit peint, sculpté, photographié ou filmé, il participe à la fabrique des identités individuelles mais aussi collectives et définit, de manière toujours mouvante, qui est inclus, célébré, invisible ou oublié. Cet atelier propose de réfléchir à l'évolution du portrait dans les arts visuels aux États-Unis, à la fois comme expérience esthétique et comme expérimentation sociale et politique, révélant et façonnant la pluralité des Américain.e.s.

Un point de départ fécond pour ces échanges est la National Portrait Gallery de la Smithsonian Institution, à Washington D.C. Créée par le Congrès en 1962, l'institution est emblématique de cette démarche puisque sa mission est de présenter des individus « ayant apporté des contributions significatives à l'histoire, au développement et à la culture du peuple des États-Unis ». Outre les portraits d'Américain.e.s illustres, la galerie s'ouvre aussi désormais à des figures méconnues ou marginalisées. Sa collection témoigne de la puissance symbolique du portrait comme mode de reconnaissance sociale et comme outil de construction d'un récit national, tout en permettant d'interroger les silences, les absences et les biais qui structurent cette fabrique visuelle.

Le portrait américain s'est d'abord inscrit dans la continuité des modèles européens, notamment aristocratiques et religieux. Mais dès le XIXe siècle, avec la diffusion de la photographie, il devient un outil de démocratisation et de mémoire familiale. Poser pour un daguerréotype, c'était déjà devenir Américain. Aux XXe et XXIe siècles, cette tradition se renouvelle à travers des formes expérimentales dialoguant avec le passé. On pensera au travail de Kehinde Wiley, qui réinterprète les portraits de cour européens en y intégrant des modèles africains américains, restituant ainsi une

dignité visuelle et une puissance symbolique à des sujets longtemps exclus de la grande histoire de l'art.

Au-delà de la commande institutionnelle, le portrait est aussi une pratique d'auto-représentation. L'essor de l'autoportrait, qu'il soit pictural ou photographique, permet de revendiquer son identité et son existence sociale. L'œuvre de Vivian Maier, ponctuée d'autoportraits pris sur le vif, illustre cette quête intime et obstinée de visibilité, parfois en marge des circuits de légitimation. De nombreuses pratiques contemporaines – qu'il s'agisse du selfie ou de la photographie militante – prolongent cette démarche. Se représenter soi-même devient une expérience d'auto-détermination et de subjectivation, inscrite dans l'espace public.

Cet atelier entend également interroger le versant plus sombre du portrait. Car représenter, c'est aussi cadrer, sélectionner, effacer. Les photographies de jeunes Autochtones dans les pensionnats, prises pour documenter le processus de détribalisation, en sont un exemple frappant. Ces images figent et manipulent les identités afin de servir un projet de domination et d'effacement culturel. Une récente décision de justice autour des portraits ethnographiques des esclaves Alfred, Delia, Drana, Fassena, Jack, Jem et Renty, transféré des archives d'Harvard aux collections de l'International African American Museum (Charleston, SC), rappellent le paradoxe de ces images : ces outils d'oppression dans les années 1850 restent des représentations problématiques, qui n'en permettent pas d'incarner puissamment la mémoire africaine-américaine. Beaucoup d'autres portraits constituent de véritables armes de résistance et d'empouvoirement. Qu'il s'agisse des séries photographiques consacrées aux figures des mouvements pour les droits civiques, des fresques murales urbaines, ou encore des projets récents de portraits et sculptures communautaires dans l'espace public, ces initiatives participent à redéfinir qui peut compter comme Américain.e. On peut mentionner, entre autres, *Swing Low: Harriet Tubman Memorial* (2007) ou le *Frederick Douglass Memorial* (2011), tous deux installés à Harlem. Être représenté, c'est exister aux yeux des autres, mais aussi se reconnaître comme partie prenante de l'histoire commune. De la peinture à la rue, du musée aux réseaux sociaux, les portraits créent ainsi des espaces de reconnaissance partagée.

Cet atelier accueillera des propositions en lien avec l'histoire, l'histoire de l'art, les études visuelles, la photographie, mais aussi les sciences sociales et les études culturelles. Parmi les nombreux axes de réflexion qui pourront être envisagés, citons par exemple :

- Le portrait comme expérimentation esthétique : de la période coloniale à aujourd'hui, comment les artistes visuels testent-ils les formes de représentation individuelle et collective ?
- Portrait, pouvoir et citoyenneté : comment l'accès – ou le refus d'accès – au portrait dit-il quelque chose de l'inclusion et de l'exclusion dans le corps politique ? Quelles stratégies visuelles de contrôle, de manipulation ou d'invisibilisation ont été déployées ?
- Autoportrait et auto-détermination : en quoi le fait de se représenter soi-même participe-t-il à la construction de subjectivités américaines diverses ?
- Revisiter le portrait pour recentrer le regard : comment les portraits contemporains redonnent-ils une visibilité et une dignité aux groupes minorisés ou marginalisés ?
- Le lien de l'individu au collectif : comment les « galeries » honorifique ou répressives (Sekula) articulent-elles les rapports collectifs à travers la multiplication d'images individuelles ? Certains portraits iconiques peuvent-ils tenir lieu « d'agrégation individuelles » (Lucaites et Harriman) consolidant le modèle de démocratie libérale ? Dans quels cas le portrait devient-il représentatif, et dans quelle mesure peut-on parler du « portrait d'une décennie », voire d'une nation ?

En croisant ces pistes, l'atelier souhaite montrer que le portrait est une véritable fabrique d'Américain.e.s en images. Il matérialise des expériences vécues tout en ouvrant des champs d'expérimentation esthétique et des enjeux politiques. Entre mémoire et invention, exclusion et reconnaissance, il participe à définir, questionner et transformer ce que signifie être Américain.e depuis 250 ans.

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une courte notice bibliographique, seront à envoyer à Didier Aubert (didier.aubert@sorbonne-nouvelle.fr) et Clémentine Tholas (clementine.tholas@sorbonne-nouvelle.fr) au plus tard le 30 janvier 2026

Portraiture and the visual making of Americanness

Clémentine Tholas & Didier Aubert (Université Sorbonne Nouvelle)

The United States has been shaped not only through its texts, institutions, and social practices, but also through its images – and, in particular, through portraiture. Inherited from the European tradition and long associated with representations of individual and collective power, the portrait stands first and foremost as an act of incarnation. Whether painted, sculpted, photographed, or filmed, it partakes in the making of both individual and collective identities, continually redefining who is included, celebrated, rendered invisible, or forgotten. This workshop proposes to explore the evolution of portraiture in the visual arts of the United States, as both an aesthetic experience and a social and political experiment that reveals and shapes the plurality of American people.

A fertile starting point for this discussion is the National Portrait Gallery of the Smithsonian Institution in Washington, D.C. Created by Congress in 1962, the museum is emblematic of this endeavor, with the mission to collect and display images “individuals who have made significant contributions to the history, development, and culture of the people of the United States.” In addition to portraits of illustrious Americans, the gallery has increasingly opened its walls to lesser-known or marginalized figures. Its collection demonstrates the symbolic power of portraiture as a mode of social recognition and a tool for constructing a national narrative, while also inviting museumgoers to reflect upon the silences, absences, and biases that structure this visual fabrication.

American portraiture first followed European models, particularly aristocratic and religious ones. But from the nineteenth century onward, with the rise of photography, it became an instrument of democratization and family memory. Sitting for a daguerreotype was already a way of becoming American. In the twentieth and twenty-first centuries, this tradition has been renewed through experimental forms that dialogue with the past. One might think, for instance, of Kehinde Wiley's work which reinterprets European court portraiture by inserting African American subjects into canonical formats, restoring visual dignity and symbolic power for figures long excluded from art history.

Beyond institutional commissions, portraiture also functions as a practice of self-representation. The rise of the self-portrait, whether pictorial or photographic, allows individuals to assert their identity and social existence. The work of Vivian Maier, punctuated by spontaneous self-portraits, embodies this intimate and persistent quest for visibility, often on the margins of legitimized art circuits. Numerous contemporary practices – from the selfie to activist photography – extend this approach: self-representation becomes an act of self-determination and subject formation, inscribed within public space.

This workshop also seeks to interrogate the darker side of portraiture. Representing also means framing, selecting, and erasing. Photographs of Indigenous children in boarding schools, taken to document processes of detribalization, are a striking example. These images fix and manipulate identities in service of domination and cultural erasure. A recent court decision concerning the ethnographic portraits of enslaved individuals Alfred, Delia, Drana, Fassena, Jack, Jem, and Renty, transferred from the Harvard archives to the International African American Museum (Charleston, SC), underscores the paradox of such images: once instruments of oppression in the 1850s, they

remain deeply problematic representations that nevertheless embody the complex memory of African American history.

At the same time, many portraits have become tools of resistance and empowerment. From photographic series devoted to figures of the Civil Rights Movement, to urban murals and community portrait or sculpture projects in public spaces, these initiatives contribute to redefining who can “count” as American. Examples include *Swing Low: Harriet Tubman Memorial* (2007) and the *Frederick Douglass Memorial* (2011), both located in Harlem. To be represented is to exist in the eyes of others, but also to recognize oneself as part of a shared history. From painting to street art, from the museum to social media, portraits create spaces for collective recognition.

This workshop welcomes proposals from fields such as history, art history, visual studies, photography, cultural studies, and the social sciences. Possible lines of inquiry include, but are not limited to:

- Portraiture as aesthetic experimentation: from the colonial period to the present, how have visual artists tested forms of individual and collective representation?
- Portraiture, power, and citizenship: how does access – or lack of access – to portraiture reflect dynamics of inclusion and exclusion within the political body? What visual strategies of control, manipulation, or invisibilization have been deployed?
- Self-portraiture and self-determination: how does self-representation contribute to the construction of diverse American subjectivities?
- Revisiting portraiture to recenter the gaze: how do contemporary portraits restore visibility and dignity to marginalized or minority groups?
- From individual to collective imagery: how do “honorific” or “repressive” galleries (Sekula) articulate collective relations through the multiplication of individual images? Can certain iconic portraits act as “aggregated individuals” (Lucaites and Hariman), reinforcing the liberal-democratic model? In what cases does a portrait become representative, and to what extent can one speak of a “portrait of a decade” – or even of a nation?

By weaving together these perspectives, the workshop aims at showing that portraiture is a true visual making of Americans. It materializes lived experience while opening new fields of aesthetic experimentation and political reflection. Between memory and invention, exclusion and recognition, portraiture continues defining, questioning, and transforming what it means to be American—250 years on.

Paper proposals (300 words), accompanied by a short biographical notice, should be sent to Didier Aubert (didier.aubert@sorbonne-nouvelle.fr) and Clémentine Tholas (clementine.tholas@sorbonne-nouvelle.fr) no later than 30 January 2026.

Bibliographie / Bibliography:

Brunet, François, et William B. Becker. *L'héritage de Daguerre en Amérique. Portraits photographiques*. Paris, Mare et Martin, 2013.

Burns, Sarah. *Inventing the Modern Artist: Art and Culture in Gilded Age America*. New Haven, Yale University Press, 1999

Hariman, Robert, and John Louis Lucaites. *No Caption Needed. Iconic Photographs, Public Culture, and Liberal Democracy*. Chicago, University of Chicago Press, 2007.

Harris, Neil. *The Artist in American Society : The Formative Years, 1790-1860*. Chicago, The University of Chicago Press, 1966.

hooks, bell. *Art on My Mind: Visual Politics*. New York, The New Press, 1995.

Hurley, F. Jack Hurley. *Portrait of a Decade: Roy Stryker and the Development of Documentary Photography in the Thirties*. Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1972.

Lovell, Margaretta M. « Reading Eighteenth-Century American Family Portraits. Social Images and Self-Images ». *Critical Issues in American Art*, edited by Mary Ann Calo, New York, Routledge, 1998.

Pearlstone, Zena, et Allan J. Ryan, ed. *About Face: Self-Portraits by Native American, First Nations, and Inuit Artists*, Santa Fe, Wheelwright Museum of the American Indian, 2006.

Sekula, Allan. "The Body and the Archive." *October*, vol. 39, 1986, pp. 3-64.

Smith, Shawn Michelle. *Photography on the Color Line. W. E. B. Du Bois, Race, and Visual Culture*. Durham, Duke University Press, 2004.

Stauffer, John, Zoe Trodd, et Celeste-Marie Bernier. *Picturing Frederick Douglass*. New York, Norton, 2018.

Trachtenberg, Alan. "Lincoln's Smile: Ambiguities of the Face in Photography". *Social Research*, vol. 67, no. 1, 2000, pp. 1-23.

Van Horn, Jennifer. *Portraits of Resistance: Activating Art During Slavery*, New Haven, Yale University Press, 2022.

Expérimentations et expériences dans l'Amérique révolutionnaire

Sébastien Bersot, Eva Gallot & Linda Garbaye (Université de Caen)

Le but de cet atelier pluridisciplinaire est de présenter les travaux de recherche actuels sur l'Amérique révolutionnaire et d'échanger sur la notion et les pratiques d'expérimentations et sur les expériences individuelles et collectives. Par Révolution américaine, on entend généralement la période historique au cours de laquelle les colons britanniques d'Amérique du Nord firent l'expérience de changements socio-politiques et culturels, et la guerre (*American Revolutionary War*) dans les colonies, avec pour objectif, pour les révolutionnaires, l'indépendance des colonies et la création d'une nouvelle entité – les États-Unis d'Amérique.

Ces changements traduisent-ils une expérience *révolutionnaire*, une transformation, socio-politique et culturelle dans la société coloniale britannique puis dans les jeunes États-Unis d'Amérique ? L'historiographie de la Révolution américaine a apporté différents regards sur cette question, en particulier depuis la seconde moitié du XX^e siècle (par exemple Bernard Bailyn et Alfred Young). On observe donc une diversité de points de vue, parfois concurrentiels, sur cette histoire. Dans cet atelier, les opposants à l'indépendance des États-Unis d'Amérique (les Loyalistes) ne sont pas oubliés, ainsi que les personnes qui ne prenaient pas position pour diverses raisons. Cet atelier prend aussi en compte des espaces au-delà des Treize Colonies britanniques d'Amérique du Nord (*vast Early America*, et espace atlantique). Dans le champ politique, on pourra s'intéresser aux créations de sociétés politiques naissantes, ou à des re-crétions, ainsi qu'à la manière avec laquelle les individus ou les groupes d'individus en faisaient l'expérience. Parmi les éléments à considérer à propos de ces expérimentations et expériences des individus ou groupes d'individus, soulignons leurs intérêts et objectifs divers, leur milieu social, ainsi que le lieu et la période historique précise dans lesquels ces expérimentations et expériences s'inscrivent.

Par ailleurs, l'atelier s'intéresse aussi à la manière avec laquelle expérimentations et expériences sont données à voir dans des fictions ou non, on pense en premier lieu aux films et aux séries TV, mais d'autres propositions sont également bienvenues (pièces de théâtre, comédies musicales, expositions, etc.) Enfin, le 250^e anniversaire de l'indépendance des États-Unis d'Amérique nous invite à nous interroger sur des enjeux de préservation de la mémoire de la période révolutionnaire américaine.

Les propositions de communication, d'une longueur de 500 mots maximum, ainsi qu'une courte bio-bibliographie sont à envoyer aux trois adresses électroniques suivantes :

sebastien.bersot@unicaen.fr, eva-elisabeth.gallot@unicaen.fr, linda.garbaye@unicaen.fr. Date butoir : 30 janvier 2026.

Experimentations and experiences in Revolutionary America

Sébastien Bersot, Eva Gallot & Linda Garbaye (Université de Caen)

The objective of this pluridisciplinary workshop is to present and debate on the newest research contributions on Revolutionary America, using the notion of “experimentation” and its practices, and on how Americans experienced the American Revolution. The American Revolution is generally viewed as the historical period during which the British colonists of North America experienced sociopolitical and cultural changes, and the American Revolutionary War as armed conflict to achieve the independence of the Thirteen Colonies, and the creation of a new social and political entity: the United States of America.

Did these changes translate to a *revolutionary* experience, that is, a sociopolitical and cultural transformation in British colonial society and then the United States of America? The historiography on the American Revolutionary War has provided different views – for example Bernard Bailyn and Alfred Young - on this question, particularly since the second half of the 20th century. As a result, one may encounter diverse, sometimes competing perspectives on this history. For this workshop, we do not forget those who opposed the independence of the British colonies (Loyalists) or the segment of the American population that remained neutral for various reasons. We also consider the spaces outside the original Thirteen British Colonies of North America (vast Early America, and the Atlantic history) and other perspectives, such as those of Native Americans who acted to preserve their culture and land. At the political level, one will be interested in the creation, adaptation, and recreation of emerging local political societies and how their inhabitants experienced them in a variety of ways.

To gain a complete understanding of the experimentations and experiences of individuals and groups in Revolutionary America, factors such as their diverse objectives and interests, their social background, and the exact time and place of such historical events will be considered. Another focus of this workshop is on how these experimentations and experiences are portrayed in fiction and non-fiction works, such as films, television series, plays, musicals, and museum exhibitions. On the 250th anniversary of when the United States of America declared its independence, we are reminded to reflect on the stakes of preserving the memory of the American Revolutionary period and the burgeoning political institutions. To this end, the actors, their objectives, and the precise geocultural spaces and historical period under analysis will be highlighted to achieve a clearer understanding of the stakes that are involved.

Paper proposals of 500 words maximum and a short bio-bibliography are to be sent to the following e-mail addresses no later than January 30, 2026. sebastien.bersot@unicaen.fr, eva-elisabeth.gallot@unicaen.fr, linda.garbaye@unicaen.fr.

Bibliographie / Bibliography:

Bailyn Bernard, *The Ideological Origins of the American Revolution*, Cambridge (Mass.): Harvard UP, 1967.

Garbaye Linda, *Experimenting and Contesting Citizenship in New Jersey, from English North America to the Early American Republic (1664-1820)*, Rennes: Les Perséides, 2024.

Hämäläinen Pekka, *Indigenous Continent*, the Epic Contest for Continent, New York: Liveright, 2022.

Jasanoff Maya, *Liberty's Exiles: American Loyalists in the Revolutionary World*, New York (NY): Vintage Books, 2011.

Johnson Donald F., *Occupied America: British Military Rule and the Experience of Revolution*, Philadelphia (PA): University of Pennsylvania Press, 2020.

Marienstras Elise, Vincent Bernard, *Les oubliés de la Révolution américaine, femmes, indiens, noirs, quakers, francs-maçons dans la guerre d'Indépendance*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1990.

Nash Gary B, *The Unknown American Revolution: The Unruly Birth of Democracy and the Struggle to Create America*, New York (NY), Penguin Books, 2005.

Richter David, *Facing East from Indian Country: A Native History of Early America*, Cambridge (Mass.): Harvard UP, 2001. Waldstreicher David, *The Odyssey of Phillis Wheatley, a Poet's Journeys Through American Slavery and Independence*, New York: Picador/Farrar, Straus and Giroux, 2023.

Wulf Karin, "Vast Early America: three simple words for a complex reality", *OIEAHC, Uncommon Sense – the Blog*, <https://blog.oieahc.wm.edu/vast-early-america-three-simple-words/>, February 6, 2019.

The pursuit of knowledge : sciences et connaissance dans l'histoire de la république états-unienne

Sonia Birocheau (Université Paris-Est Créteil) & Claire Delahaye (Université Gustave Eiffel)

Depuis la fondation de la république états-unienne, la quête de la connaissance a occupé une place importante dans le développement national. Afin de maintenir un gouvernement stable et libre, il importait d'éduquer le peuple. L'Ordonnance du Nord-Ouest de 1787 spécifiait en ce sens que la poursuite du bonheur et la liberté pouvaient être garanties par la dispense de connaissances par le biais de l'éducation. Cette ambition, énoncée par de nombreux hommes politiques, était motivée tant par des impératifs politiques qu'économiques ou moraux, et façonnée par une foi en une forme de progrès et d'élévation.

Suivant le constat de cette ambition initiale, cet atelier propose d'aborder la thématique de la quête de la connaissance dans l'histoire des États-Unis pour interroger les façons dont la diffusion de savoirs et le développement des sciences ont pu participer à la construction et à l'évolution de la république états-unienne. Ainsi, cet atelier souhaite interroger l'articulation entre politique et épistémologie, entre savoir et pouvoir, selon de multiples modalités. Quel a été le rôle des sciences dans la constitution d'une identité nationale et dans l'établissement d'une forme de puissance internationale ? De quelle façon les politiques étatsuniennes ont-elles participé à la production et à la dissémination de savoirs pour consolider l'idéal républicain et démocratique de la nation ? Quels types d'institutions, d'associations ou de structures se sont développées pour favoriser expérimentations et transmission ? Dans quelle mesure cette quête de la connaissance s'est-elle poursuivie aux dépens de certains groupes minorisés ou de certaines approches pédagogiques, scientifiques ou culturelles ? Inversement, comment les groupes minorisés ont-ils développé, conservé, ou transmis des savoirs depuis les marges auxquelles ils étaient assignés ?

Les réflexions pourront être alimentées par une riche historiographie, tant en histoire de l'éducation et des sciences, qu'en histoire politique, économique, sociale et culturelle. Des chercheurs et chercheuses, comme Johann N. Neem ou Tracy Steffes, se sont ainsi intéressés à l'évolution des prérogatives attribuées aux écoles publiques et aux débats concernant leur gouvernance et leur financement au XIX^e et XX^e siècles. La question de l'accès des populations africaines-américaines, amérindiennes, ou hispaniques au savoir a également fait l'objet de

nombreuses études mettant au jour à la fois les mécanismes d'entrave dont elles ont été victimes, mais aussi les outils de résistance dont elles ont usé dans leur quête de connaissance. Les recherches de Roger L. Geiger, Karen J. Blair ou Lynn D. Gordon ont montré, quant à elles, le rôle d'unités de recherche universitaires, d'associations citoyennes ou d'institutions d'enseignement supérieur dans l'expansion de la production et de l'acquisition de savoirs par différents groupes au sein de la population états-unienne. À ces quelques exemples nécessairement sélectifs pourraient s'ajouter des études consacrées à l'intersection entre développement scientifique et politique étrangère, aux grandes figures de l'invention et de l'innovation, aux rôles des sociétés savantes ou des bibliothèques, ou encore aux "guerres culturelles" auxquelles la société états-unienne a périodiquement fait face.

Cet atelier est ouvert à des communications couvrant toutes les périodes historiques et portées par des chercheurs et chercheuses en histoire, sociologie, *cultural studies*, sciences politiques. Les propositions, d'une longueur d'environ 500 mots et accompagnées d'une courte notice biographique des auteur·rices, sont à envoyer à Sonia Birocheau (sonia.birocheau@u-pec.fr) et Claire Delahaye (claire.delahaye@univ-eiffel.fr) au plus tard le 30 janvier 2026.

The Pursuit of Knowledge: Science, Education and Transmission in United States History

Sonia Birocheau (Université Paris-Est Créteil) & Claire Delahaye (Université Gustave Eiffel)

Since the founding of the United States, the pursuit of knowledge has played a pivotal role in its national development. In order to preserve a stable and free government, it was deemed essential to educate the people. The Northwest Ordinance of 1787 specified, in this regard, that "religion, morality, and knowledge, being necessary to good government and the happiness of mankind, schools and the means of education shall forever be encouraged." This ambition, expressed by numerous political leaders, was driven by political, economic, and moral imperatives and shaped by a belief in progress and social improvement.

Keeping in mind this initial ambition, this panel proposes to explore the theme of the pursuit of knowledge in United States history in order to analyze the ways in which the diffusion of knowledge and the development of sciences contributed to the construction and evolution of the American republic. The panel seeks to examine the relationship between politics and epistemology, between knowledge and power, in multiple ways. What role did sciences play in forging a national identity and establishing a form of international power? In what ways did the federal, state, and local governments contribute to the production and dissemination of knowledge so as to consolidate the nation's republican and democratic ideals? What kinds of institutions, associations, or structures emerged to foster experimentation and circulation? To what extent did this pursuit of knowledge unfold at the expense of certain minority groups or specific pedagogical, scientific, or cultural approaches? And conversely, how did minority groups experiment with, foster or preserve forms of knowledge from the margins where they were kept?

Presentations in this panel may draw on a rich historiography stemming from different fields, such as the history of education and the sciences, as well as political, economic, social, and cultural history. Scholars such as Johann N. Neem and Tracy Steffes have examined the evolving responsibilities assigned to public schools and the debates surrounding their governance and funding in the 19th and 20th centuries. Others have studied African American, Native American, and Hispanic populations' access to various forms of knowledge, and revealed both the mechanisms of exclusion they faced and their means of resistance in the quest for education. Research by Roger L. Geiger, Karen J. Blair, and Lynn D. Gordon has also explained the role of university research laboratories, civic associations, and higher education institutions in expanding

the production and acquisition of knowledge among various groups within American society. Studies dealing with the intersection of scientific development and foreign policy, with major inventors or innovators, with the roles of learned societies or libraries, or with the “culture wars” that American society has periodically confronted could also be of interest to colleagues wishing to participate in the panel.

This panel welcomes proposals covering all historical periods and is open to scholars in history, sociology, cultural studies, and political science. Proposals, approximately 500 words in length and accompanied by a short biographical note of the authors, should be sent to Sonia Birocheau (sonia.birocheau@u-pec.fr) and Claire Delahaye (claire.delahaye@univ-eiffel.fr) by 30 January 2026.

Bibliographie / Bibliography:

Adams, David Wallace, *Education for Extinction: American Indians and the Boarding School Experience, 1875-1928*, Lawrence, University of Kansas Press, 1995.

Anderson, James D., *The Education of Blacks in the South, 1860-1935*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1988.

Appleby, Joyce, *Inheriting the Revolution: The First Generation of Americans*, Cambridge, Harvard University Press, 2000.

Blair, Karen J., *The Clubwoman as Feminist: True Womanhood Redefined, 1868-1914*, New York, Holmes & Meier, 1980.

Des Jardins, Julie, *Women and the Historical Enterprise in America: Gender, Race, and the Politics of Memory, 1880-1945*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2003.

Garrison, Dee, *Apostles of Culture: The Public Librarian and American Society, 1876-1920*, New York, The Free Press, 1979.

Geiger, Roger L., *To Advance Knowledge: The Growth of American Research Universities, 1900-1940*, New York, Oxford University Press, 1986.

Gordon, Lynn D., *Women and Higher Education in the Progressive Era*, New Haven, Yale University Press, 1990.

Hartman, Andrew, *A War for the Soul of America: A History of the Culture Wars*, 2nd edition, Chicago, The University of Chicago Press, 2019.

Hughes, Thomas P., *American Genesis: A Century of Invention and Technological Enthusiasm, 1870-1970*, 2nd edition, Chicago, The University of Chicago Press, 2004.

Jewett, Andrew, *Science, Democracy, and the Rise of the American University from the Civil War to the Cold War*, New York, Cambridge University Press, 2014.

Le Dantec-Lowry, Hélène, Claire Parfait et Claire Bourhis-Mariotti, *Writing History from the Margins: African Americans and the Quest for Freedom*, New York, Routledge, 2017.

Le Dantec-Lowry, Hélène, Matthieu Renault, Marie-Jeanne Rossignol, Pauline Vermeren (dir.), *Histoire en marges. Les périphéries de l'histoire globale*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2018.

Neem, Johann N., *Democracy's Schools: The Rise of Public Education in America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017.

Oleson, Alexandra & Brown, Sanborn C., *The Pursuit of Knowledge in the Early American Republic: American Scientific and Learned Societies from the Colonial Times to the Civil War*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1976.

Reese, William J., *America's Public Schools: From Common School to "No Child Left Behind"*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2011.

Steffes, Stacy, *School, Society, and the State: A New Education to Govern Modern America, 1890-1940*, Chicago, The University of Chicago Press, 2012.

Wang, Jessica, *American Science in an Age of Anxiety: Scientists, Anticommunism, and the Cold War*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1999.

Zimmerman, Jonathan, *Whose America? Culture Wars in the Public Schools*, Cambridge, Harvard University Press, 2002.

Fictions Américaines de l'Imaginaire : De la maison hantée à la nouvelle frontière, les fictions de l'imaginaire comme portrait en creux de l'Amérique

Laure Blanchemain-Faucon (Université de Toulouse Jean Jaurès) & Aurélie Thiria-Meulemans (Université de Picardie Jules Verne)

Dans son roman de 1977, *The Shining*, Stephen King décrit un immense hôtel au cœur des montagnes du Colorado, où les fantômes des morts violentes du passé reviennent hanter, persécuter, une famille en quête de reconstruction, et un héros qui tente d'échapper à la malédiction de la violence familiale. Dans son adaptation de 1980, Stanley Kubrick ajoute un élément-clé : ce lieu de villégiature et d'amusement pour blancs riches fut construit sur un cimetière indien, fait qui permet non seulement de révéler les raisons de la hantise, mais aussi de transformer ce lieu en allégorie de l'Amérique et de son histoire sanglante. De fait, les grandes œuvres du gothique américain, et notamment du *Southern Gothic*, mettent souvent en scène un retour du refoulé (comme dans *The Fall of the House of Usher*, 1839), aux dimensions historiques, raciales et politiques évidentes. Ainsi, dans *Beloved* de Toni Morrison (1987), mais aussi dans *Get Out* de Jordan Peele (2017), l'horreur de l'esclavage revient hanter une Amérique qui pensait pouvoir glisser ses crimes sous le boisseau. Le dernier roman de Rivers Solomon, *Model Home* (2024), dresse le même constat : une famille noire n'a pas sa place dans une *gated community* chic et chère, et le sort d'un personnage central racisé, à l'assignation et à l'orientation sexuelles incertaines, est d'être la victime de ceux-là même qui croient défendre les valeurs de l'Amérique. De son côté, l'œuvre de Shirley Jackson, explore l'horreur et l'inhumanité tapies sous la surface d'une société souriante et policée. Ces hantises ont également des versions comiques, comme *Ghosts* (2021-en production), série qui repose sur la cohabitation avec des fantômes, ou encore *Wednesday* (2022-en production), reprise de *La Famille Adams*.

Les dystopies, quant à elles, convoquent au présent les fantômes de l'avenir, et dressent le portrait imaginaire peu flatteur d'une Amérique qui se dévoie : de *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury (1953) à *Parable of the Sower* d'Octavia Butler (1993), en passant par *Hunger Games* de Suzanne Collins (2008-2020), les écrivain.es étatsunien.nes racontent l'avenir promis par une société qui préfère le divertissement à la culture, la dérive autoritaire à la libre pensée, et propose la violence pour seule réponse aux crises sociales, économiques et climatiques. Notons que parmi les dystopies américaines les plus célèbres, une grande partie n'ont pas été écrites ou réalisées par des Américain.es : on pense par exemple à *The Handmaid's Tale* de Margaret Atwood (1985), *Brave New World* d'Aldous Huxley (1932), *American War* d'Omar El Akkad (2017), ou *RoboCop* de Paul Verhoeven (1987), comme si pour se voir telle qu'elle est vraiment, l'Amérique devait se regarder dans un miroir tendu par d'autres. On pourrait aussi évoquer la vague de dystopies féministes plus récentes, qui, pour certaines, font du territoire américain un monde postcataclysmique qui peut soit être un lieu d'exploration (*The Last of Us* (2013 ; 2023), *Station Eleven*, 2014), soit rejouer l'oppression patriarcale (*The Road to Nowhere Trilogy* de Meg Elison (2014-2019)), soit interroger l'identité (*The Tiger Flu*, 2018 ; *The Book of Joan*, 2017).

Mais parmi les genres de l'imaginaire, il en est un, la science-fiction, hérité de grands ancêtres européens comme Mary Shelley et Jules Verne, que les auteurs états-uniens semblent s'être particulièrement approprié en consacrant l'espace comme nouvelle frontière au moment où la frontière américaine est déclarée close, et bien avant la création de la NASA. L'un des premiers

exemples de cette exploration d'un espace inconnu est sans doute *Star Trek*, que les Américain.es découvrent sur le petit écran en 1966, et qui connu de nombreuses suites et reboot est un succès ne s'est jamais démenti. La franchise se distingue d'ailleurs par une dynamique inclusive et respectueuse de la différence. Cependant, même dans ces univers interstellaires, l'Amérique n'en finit pas de se mettre en scène ou d'imaginer d'autres mondes possibles comme dans les séries uchroniques *Foundation* (2021-en production) ou *The Man in the High Castle* (2015-2019), cependant que les *space operas* comme *Star Wars* rejouent la guerre d'indépendance, opposant des rebelles parlant l'anglais des États-Unis à un Empire du mal à l'accent britannique, tandis que les héros de *Battlestar Galactica* (2004-2009) recherchent une mythique treizième colonie : le Terre. En outre, les débats qui agitent la société américaine se retrouvent chez les grandes plumes de la SF : en juin 1968, le magazine *Galaxy* publie les noms de celles qui soutiennent la guerre du Vietnam (Robert Heinlein, Jack Vance) et en face, celles qui la condamnent (Harlan Ellison, Ursula K. Le Guin), montrant le gouffre qui s'amorce au sein d'une société de plus en plus irréconciliable.

Enfin, les fictions de l'imaginaire mettent au jour un paradoxe proprement américain : alors que le public états-unien les ingère en masse (les films et comics de super-héros, la SF, la fantasy et les dystopies représentent la majorité des fictions consommées), le public mondial absorbe, à son tour, ces genres massivement produits aux USA, au risque d'une américanisation accrue. Si *Star Trek* envoie dans l'espace des vaisseaux dont le nom est précédé du titre « USS » (*United Space Ship*), comment ne pas y entendre le préfixe « USS » (*United States Ship*) arboré par les navires des forces armées états-uniennes ? Si comme l'écrit Gary Westfahl « Only a few aspects of American culture were enthusiastically embraced throughout the world – rock'n roll, science fiction, and blue jeans », la SF américaine ne serait-elle pas le soft power qui vise à faire de tout être humain un.e Américain.e ?

Comme suggéré dans les exemples déjà mentionnés, l'atelier n'a pas vocation à se limiter à l'analyse de productions ultra contemporaines mais pourra s'intéresser à des œuvres moins récentes, dans l'optique d'apporter une perspective diachronique. On pourra également se pencher sur des œuvres hybrides (par exemple, *The Deluge*, 2023), dans lesquelles le mélange des genres contribue à la définition d'identités collectives et artistiques. Il s'agira d'étudier la façon dont les fictions de l'imaginaire (gothique, dystopie, science-fiction) ont pu participer, et participent encore, à la « fabrique des Américain.es ».

Les propositions de communications (300 mots max.) en français ou en anglais sont à envoyer à Laure Blanchemain-Faucon (laure.blanchemain-faucon@univ-tlse2.fr) et Aurélie Thiria-Meulemans (aurelie.thiria-meulemans@u-picardie.fr) d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard.

From the haunted house to the new frontier, fictions of the imagination as mirrors held to America

Laure Blanchemain-Faucon (Université de Toulouse Jean Jaurès) & Aurélie Thiria-Meulemans (Université de Picardie Jules Verne)

In his 1977 novel, *The Shining*, Stephen King describes a huge hotel at the heart of the Colorado mountains, where the victims of past violent deaths come back to haunt and persecute a broken family, and a hero trying to escape the curse of inherited violence. In his 1980 adaptation, Stanley Kubrick adds a key-element to the story: this place of entertainment for rich white people was built on an ancient Indian cemetery – a fact which not only accounts for the haunting but also turns the place into an allegory of America and its history of violence. Indeed, the great works of American Gothic, and particularly Southern Gothic, often stage a return of the repressed (as in *The Fall of*

the House of Usher, 1839) with obvious historical, political and racial dimensions. Thus, in Toni Morrison's *Beloved* (1987), or Jordan Peele's *Get Out* (2017), the crimes of slavery come back to haunt a country that had thought it could turn the page. Rivers Solomon's latest novel, *Model Home* (2024), also goes back on that accursed legacy, showing how a Black family is not welcome in an expensive gated community, and how the African-American main character, whose gender assignment and sexual orientation remain ambiguous, is bound to be victimized by the very people who claim to defend America and its values. Shirley Jackson, in her time, also explored how horror and inhumanity lie hidden under the thin veneer of a politeness and good humor. These hauntings are sometimes written from a more comic perspective as in *Ghosts* (2021-present), a TV series where the living and the dead are forced to cohabitate, or *Wednesday* (2022-present), a spin-off from *The Adams Family*.

As for dystopias, they summon in the present the ghosts of the future, and paint an unflattering imaginary portrait of an America that has lost its way: from *Fahrenheit 451* by Ray Bradbury (1953) to *Parable of the Sower* by Octavia Butler (1993), or *Hunger Games* by Suzanne Collins (2008-2020), US writers depict the kind of future promised by a society that values entertainment over culture, authoritarianism over free thinking, and offers only violence as a response to social, economic and climate crises. It is worth noting that among the most famous dystopias dealing with America's future, a large part were not written by U.S. citizens –one thinks of Margaret Atwood's *The Handmaid's Tale* (1985), Aldous Huxley's *Brave New World* (1932), Omar El Akkad's *American War* (2017), or Paul Verhoeven's *RoboCop* (1987); as if to see itself truly, America had to look into the mirror held by others. More recent feminist dystopias might also be considered, as they turn the American territory into a postcataclysmic world that can either depict a place to be explored (*The Last of Us* (2013 ; 2023), *Station Eleven*, 2014), a new version of the patriarchal order, (*The Road to Nowhere Trilogy* de Meg Elison (2014-2019)), or an interrogation on the notion of identity (*The Tiger Flu*, 2018 ; *The Book of Joan*, 2017).

Yet, among the genres of the imagination, there is one – science fiction, inherited from great European ancestors like Mary Shelley or Jules Verne, that US authors have particularly appropriated by turning space into the new frontier, (while the US frontier was declared closed, and much before the creation of NASA). Among the first examples of this exploration of uncharted territory, *Star Trek*, which the American public discovered in 1966, comes to mind; the series and its many reboots remain a success to this day. The franchise did distinguish itself from early on through its dynamics of respect for differences, and inclusiveness. However, even in these interstellar universes, America is constantly staging other versions of itself, as in the uchronic series *Foundation* (2021-present) or *The Man in the High Castle* (2015-2019), or replaying famous episodes of its own history with *Star Wars* rewriting the war of independence, and the heroes of *Battlestar Galactica* (2004-2009) looking for a mythical thirteenth colony: the Earth. US Sci-Fi is and was at the heart of two visions of America, as was so strikingly revealed in the June 1968 issue of *Galaxy* magazine where the names of Sci-Fi authors supporting the war in Vietnam (Robert Heinlein, Jack Vance) were published across the page from those who stood against it (Harlan Ellison, Ursula K. Le Guin).

Lastly, the fictions of the imagination shed light on an American paradox: mass consumption of those fictions in the United States – the genres consumed in majority are Sci-Fi, fantasy, dystopias and films and comics featuring superheroes – is relayed by mass absorption of those genres, massively produced in the USA, all around the world, reinforcing the threat of an ever-spreading Americanization. When *Star Trek* has ships venturing into space proudly bearing titles prefixed with "USS" (United Space Ship), how can it not evoke the prefix "United States Ship" of the American Navy? If, as Gary Westfahl states, « Only a few aspects of American culture were enthusiastically embraced throughout the world – rock'n roll, science fiction, and blue jeans », does it not mean that American Sci-Fi is the soft power that aims to turn all human beings into Americans?

As suggested in the examples above, this workshop should not be limited to the analysis of fictions of the past few years or decades, but could also tackle less recent works, so as to provide a diachronic perspective. Hybrid works (e.g. *The Deluge*, 2023) might also be studied, in which the use of various genres contributes to the definition of collective and artistic identities. The point is to analyse the way in which fictions of the imagination (Gothic, dystopia, science fiction) contributed and still contribute, to the Making of Americans.

Please send your paper proposals (300 words max.) in French or in English to Laure Blanchemain-Faucon (laure.blanchemain-faucon@univ-tlse2.fr) and Aurélie Thiria-Meulemans (aurelie.thiria-meulemans@u-picardie.fr) by January 30, 2026.

Femmes et américanités : quelle(s) utilisation(s) du sexe et du genre dans l'invention de l'identité citoyenne aux Etats-Unis ?

Amélie Ribieras (CREW, Sorbonne Nouvelle/Université Paris 2-Panthéon Assas) & Christen Bryson (CREW, Université Sorbonne Nouvelle)

Bien qu'elle fût initiée et façonnée par des hommes, l'aventure étasunienne ne se fit pas sans les femmes. Si les Pères Fondateurs ne daignèrent pas les inclure nommément dans le projet constitutionnel de 1787-88, en dépit de la demande d'Abigail Adams, épouse du futur premier Vice-Président, John Adams, de « se souvenir de ces dames » dès 1776, celles-ci dessinèrent, malgré tout, les contours de leur citoyenneté au fil du temps.

Au XVIII^e siècle, les femmes de la jeune Amérique étaient soumises au système de *coverture*, qui en faisait des mineures d'un point de vue juridique, dépendantes de l'homme de la famille, bien souvent leur époux. L'institution du mariage réglementait leur cadre d'existence. De cette contrainte naquit un discours sur la maternité citoyenne, *Republican Motherhood*, qui permit à certaines femmes de valoriser leur contribution à la nation à travers ce prisme. On était Américaine si l'on mettait au monde les futurs citoyens de demain en leur insufflant intégrité et vertu.

À cette vision restrictive du rôle féminin, puisque classiciste, sexiste et racialisée, se superposa, au XIX^e siècle, une nouvelle terminologie, répondant à l'évolution des rôles genrés traditionnels qui assignaient la femme au domaine du foyer, alors même que des femmes travaillaient déjà, et en nombre. L'idéal de *True Womanhood* exigeait cette fois des « vraies » femmes qu'elles fussent des modèles de pureté et de piété. L'enracinement genré de la citoyenneté était ainsi renforcé et il se traduisit par une participation limitée des femmes à la société américaine, ou du moins, uniquement, sur la base d'une identité essentialisée, dont certaines s'emparèrent néanmoins pour faire valoir leurs revendications, comme les militantes du mouvement de tempérance, par exemple.

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, les femmes se divisèrent davantage quant au degré de responsabilité civique qu'elles devaient endosser, soulignant de nouveau des lignes de fracture. La lutte pour le droit de vote fut âpre mais les réseaux de militantisme des femmes s'en trouvèrent renforcés. En 1919, le 19^e amendement définit une nouvelle dimension citoyenne pour les Américaines, ou, du moins, pour une certaine partie d'entre elles. Cette avancée ne signifia pas pour autant la reconnaissance systématique de nouveaux droits ou de nouvelles facettes de leur identité. Entre les années 1920 et 1960, la Grande Dépression, la Seconde Guerre mondiale et le début de la guerre froide reléguèrent largement les questions de libération des femmes au second plan. Une propagande promouvant la complémentarité des sexes se cristallisa durablement : dans l'imaginaire collectif, l'homme devait pourvoir aux besoins financiers du foyer (*breadwinner*) tandis que la femme devait lui prodiguer ses soins (*homemaker*). Organisée autour de l'unité

familiale, l'expérience féminine de l'américanité était circonscrite et la diversité des situations s'en trouvait gommée.

Avec le renouveau des mouvements militants dans les années 1950, 60, et 70, et notamment du féminisme dit de la deuxième vague, les femmes remirent en question les restrictions qui leur étaient imposées. Elles demandèrent plus de libertés et plus de droits, comme, par exemple, l'accès au planning familial et à l'avortement. Les années 1970 furent un moment crucial pour la reconnaissance citoyenne des Américaines. Une tentative d'inscription de l'égalité des droits entre les sexes fut d'ailleurs remise au goût du jour sous la forme d'une proposition d'amendement à la Constitution, l'Equal Rights Amendment. Cependant, pour certaines femmes, d'obédience conservatrice, être Américaine ne pouvait se traduire que par une allégeance à un système de valeurs traditionnelles. Malgré l'échec de cette initiative en 1982, d'autres combats furent menés en parallèle par une grande variété de femmes, permettant de reconnaître et d'intégrer d'autres expériences genrées au modèle citoyen « féminin », notamment les combats des femmes de couleur ou des lesbiennes.

Depuis les années 1980, le périmètre citoyen réservé aux femmes a été rogné, alors même que celles-ci ont plus que jamais défini et imposé leur place dans l'espace public. En particulier, la Droite américaine, dont la composante religieuse a progressivement envahi la sphère politique, a entrepris de circonscire à nouveau les droits des femmes. Si l'expérimentation citoyenne se poursuit au XXI^e siècle, elle est synonyme de danger pour de nombreuses femmes, comme en témoigne l'arrêt de la Cour suprême *Dobbs* de 2022. Toutes ne sont pas concernées par les mêmes droits et devoirs, en fonction de leur couleur de peau, de leur sexualité, de leur âge et forme physique, de leur religion, de leur localisation géographique, etc. La fabrique des Américaines connaît donc un moment de régression, tant les forces politiques et socioculturelles impliquées paraissent avoir gagné en puissance et en influence. Et pourtant, certain·e·s luttent contre ce retour en arrière et continuent de se battre pour conserver leurs acquis.

Cet atelier propose donc d'examiner la diversité des expériences du « féminin » tout au long de l'histoire des Etats-Unis afin de mettre en lumière à la fois les contraintes qui ont pesé sur la définition de la citoyenneté et la capacité des femmes à innover en utilisant de nouvelles, ou d'autres, dimensions de leur identité. Les propositions de communication (entre 250 et 500 mots) en français ou en anglais, accompagnées d'une courte biographie peuvent être envoyées à Amélie Ribieras (Amelie.Ribieras@assas-universite.fr) and Christen Bryson (christen.bryson-charle@sorbonne-nouvelle.fr) d'ici le 30 janvier 2026.

Women and Americanness: How Have Sex and Gender Crafted Women's Citizenship and Experiences in the United States?

Amélie Ribieras (CREW, Sorbonne Nouvelle/Université Paris 2-Panthéon Assas) & Christen Bryson (CREW Université Sorbonne Nouvelle)

The American adventure did not begin without women, even though it was initiated and shaped largely by men. The Founding Fathers did not deign to include them by name in the constitutional project of 1787–88, despite Abigail Adams' plea, wife of future Vice President John Adams, urging him to “remember the ladies” as early as 1776. Yet over the centuries, women have traced the contours of their citizenship within the evolving American republic. In the 18th century, women in the early Republic were subject to the system of *coverture*, which rendered them legal minors, dependent on the male head of the family—most often their husband. Marriage, as an institution, regulated nearly every aspect of their existence. From these constraints emerged a

discourse on civic motherhood, *Republican Motherhood*, which allowed for some women's contributions to be valued. One could claim Americanness, it was said, by giving birth to and raising virtuous future citizens.

In the 19th century, this classist, sexist, and racialized vision of women's roles was further complicated by the ideal of *True Womanhood*. While this ideal responded to evolving gender roles, it continued to confine women to the domestic sphere, even as many worked outside the home. True Womanhood demanded that "real" women be models of purity and piety. This gendered foundation of citizenship further limited women's participation in public life, by tying civic legitimacy to an essentialized feminine identity. Yet, some women appropriated these very ideals to press for reform, as seen in the temperance movement.

At the turn of the 19th and 20th centuries, women were increasingly divided over the scope of their civic responsibilities. The battle for suffrage was fierce, but it strengthened women's activist networks. In 1919, the Nineteenth Amendment defined a new dimension of citizenship for American women—or at least for some of them. This progress, however, did not automatically lead to broader rights or greater recognition. Between the 1920s and 1960s, the Great Depression, World War II, and the beginning of the Cold War largely relegated women's issues to the background. A form of propaganda promoting gender complementarity took hold of the collective imagination: men were to provide financially for their households as breadwinners, while women were to care for them as homemakers. With their lives organized around and identities fused with the family unit, women's experience of Americanness was tightly circumscribed, and any deviation from the norm was rendered invisible.

The resurgence of activism in the 1950s, 1960s, and 1970s—most notably second-wave feminism—challenged these restrictions. Women demanded more freedoms and rights, family planning services and access to abortion, for example. The 1970s were a pivotal moment for the civic recognition of American women. The proposal of the Equal Rights Amendment (ERA) sought to enshrine gender equality in the Constitution. However, for some conservative women, being American remained synonymous with traditional values. Despite the ERA's failure in 1982, other struggles—particularly those led by women of color and lesbians—broadened the understanding of women's citizenship and diversified the representation of gendered experiences. Since the 1980s, the civic space available to women has faced recurrent attacks, even as women have increasingly asserted their place in the public sphere. The American Right—whose religious interests have steadily permeated public and political discourse—has sought to circumscribe the boundaries of women's rights. Civic experimentation continues in the 21st century, but not without danger, as has been made clear by the Supreme Court's 2022 *Dobbs* decision. Women today do not share equal access to rights or recognition depending on their race, sexuality, age, physical appearance, religion, and geographic location. And yet, many persist in resisting this backward slide, striving to preserve and expand their hard-won gains. The shaping of American womanhood is thus marked by both progress and regression, as political and sociocultural forces continue to contend for influence.

This workshop therefore invites reflection on the diversity of women's experiences throughout U.S. history in order to illuminate both the constraints that have shaped definitions of citizenship and the innovative ways women have reimagined their identities to claim civic space. Proposals for papers (between 250 and 500 words), in French or English, accompanied by a short biography, may be sent to Amélie Ribieras (Amelie.Ribieras@assas-universite.fr) and Christen Bryson (christen.bryson-charle@sorbonne-nouvelle.fr) by 30 January 2026.

« Musiques populaires ». De l'humain à l'algorithme : la musique populaire comme fabrique des identités

Paul-Thomas Cesari, Simon Hierle & Claude Chastagner (Université Paul Valéry-Montpellier)

Depuis leur arrivée sur le territoire américain, puis étatsunien, les migrants forcés ou volontaires d'origines ethniques et nationales diverses ont expérimenté musicalement avec une intensité qu'a favorisée la proximité spatiale et sociale, y compris avec les peuples autochtones. Les musiques considérées comme spécifiquement « américaines » (ragtime, jazz, blues, rock & roll, spirituals, country, zydeco, etc.) ainsi que celles qui ont pris aux États-Unis une coloration spécifique (taqwacore, corridos, klezmer, bhangra, folk...) sont nées de rencontres, de mélanges, de fusions, d'hybridations, si bien qu'aucune ne peut être considérée comme appartenant en propre à une communauté donnée, malgré les efforts pour fragmenter les marchés qu'exercent l'industrie du spectacle et les médias. Pourtant, en dépit du caractère fusionnel de ces expérimentations, elles offrent également une évocation sonore des origines de leurs créateurs.

Quel impact ont alors eu ces expériences et expérimentations en musique populaire sur la constitution d'une identité « américaine » ou « étatsunienne » ? Loin d'en être une simple illustration, n'en seraient-elles pas plutôt un des moteurs ? Que nous disent les objets à notre disposition (récits des colons, disques, émissions de radio et télévision et plus récemment, réseaux sociaux, sites de streaming, etc.) sur l'évolution des pratiques et sur leurs conséquences ? De quelle expérience identitaire sont-ils la trace ? Ces expérimentations musicales peuvent-elles être considérées comme un terrain d'exploration et de fabrication de nouvelles identités ? De quelle nature sont les identités en résultent ? Une identité américaine unique ou au contraire la préservation du « trait d'union », d'un équilibre, d'une double culture, entre l'appartenance d'origine et l'insertion ou l'intégration, voire l'assimilation, dans le pays ? Qu'en est-il de l'écart entre un ancrage local étroit mettant en avant des enracinement géographiques, linguistiques et ethniques spécifiques, et d'autre part une circulation fluide d'identités plurielles complexes et changeantes ? L'expérience musicale déconstruit-elle toute représentation essentialiste de la communauté et de la nation ? Fabrique-t-elle du même ou du différent, de « l'Américain » ou des identités distinctes ? Favorise-t-elle une résolution des conflits identitaires ou au contraire, y contribue-t-elle ? La fragmentation des expériences contemporaines d'écoute et d'appréhension de la musique et la présence de plus en plus marquée des algorithmes dans la constitution des playlists des sites de streaming, gratuits ou payants, favorisent-elles la fabrique d'identités segmentées ou au contraire globales et unifiées ?

Ces questions sont d'autant plus pertinentes que depuis l'arrivée au pouvoir de Donald Trump, la célébration, dans le discours national, des identités plurielles et de la complémentarité entre culture d'origine et identité américaine ne va plus de soi. Ajouter « *American* » en complément d'une autre culture ne suffit plus à créer de la cohérence, à rassembler les différentes communautés. Peut-être est-ce même devenu un signe d'infamie. Le nouveau roman national semble privilégier une nation blanche où seul le terme « *American* » a droit de cité. Aujourd'hui comme hier, les artistes ont-ils, volontairement ou non, contribué à créer de l'uniformité et l'effacement de la diversité ou ont-ils cherché à s'y opposer ?

Il conviendra aussi de s'interroger sur la façon dont ces expériences et expérimentations se sont propagées. Qui s'en est fait l'écho, qui sont les passeurs, les *gatekeepers*, des universitaires aux musicologues, journalistes et politicien·nes (on pense aux playlists tant attendues de Barack Obama...) ? De quelles façons en ont-ils rendu compte ? Quel rôle ont-ils joué dans les processus de légitimation comme de diabolisation de ces musiques, de leurs auteurs et des communautés qui les produisent ? Quels critères ont-ils retenus ? Celui de la spécificité ethnique, sociale et culturelle ou celui du degré d'intégration ?

Enfin, il faudra s'attarder sur les lieux, qui ont joué un rôle majeur dans le choix des musiques et des façons de présenter les expérimentations dont elles résultent. C'est le cas par exemple du Kennedy Center, dont l'administration Trump a repris les rênes il y a quelques mois, ayant jugé la direction précédente trop « *woke* ». Là aussi, au plus haut niveau de l'État, certains « expérimentent » avec le champ musical pour réécrire le roman national américain.

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une bibliographie et d'une courte notice biographique, sont à envoyer au plus tard le 30 janvier 2026 à : paulthomas.cesari@gmail.com, simon.hierle@unilim.fr, claudio.chastagner@univ-montp3.fr.

Popular Music: From humans to algorithms: popular music and “the making of Americans”

Paul-Thomas Cesari, Simon Hierle & Claude Chastagner (Université Paul Valéry-Montpellier)

Since their arrival on American soil, and later in the United States, forced and voluntary migrants of diverse ethnic and national origins have experimented musically with an intensity fostered by spatial and social proximity, including with indigenous peoples. Music considered specifically “American” (ragtime, jazz, blues, rock & roll, spirituals, country, zydeco, etc.) as well as music that has taken on a specific flavor in the United States (taqwacore, corridos, klezmer, bhangra, folk, etc.) were born out of encounters, mixtures, fusions, and hybridizations, so that none can be considered as belonging exclusively to a given community, despite the efforts of the entertainment industry and the media to fragment the markets. Yet, despite the fusionary nature of these experiments, they also offer a sonic evocation of the origins of their creators.

What impact did these experiments and experiments in popular music have on the formation of an “American” or “US” identity? Far from being a mere illustration, might they not rather be one of the driving forces behind it? What do the objects at our disposal (accounts written by settlers and travellers, records, radio and television broadcasts, and more recently, social media, streaming sites, etc.) tell us about the evolution of practices and their consequences? What kind of identity experience do they trace? Do these musical experiments constitute a relevant ground for exploring and creating new identities? What kind of identities result from them? A single American identity or, on the contrary, the preservation of a “link,” a balance, a dual culture, between the original sense of belonging, of insertion and integration, or even assimilation, into the country? What about the gap between a narrow local anchoring that emphasizes specific geographical, linguistic, and ethnic roots, and, on the other hand, a fluid circulation of complex and changing plural identities? Does the musical experience deconstruct any essentialist representation of community and nation? Does it create sameness or difference, “American” or distinct identities? Does it promote the resolution of identity conflicts or, on the contrary, contribute to them? Does the fragmentation of contemporary experiences of listening to and understanding music, and the increasingly prominent role of algorithms in the creation of playlists on streaming sites promote the creation of segmented identities or, on the contrary, of global and unified ones?

These questions are all the more relevant since Donald Trump came to power, as the celebration of plural identities and the complementarity between cultures of origin and American identity is no longer a given in the national discourse. Adding “American” to another culture is no longer enough to create coherence and bring different communities together. Perhaps it has even become a sign of infamy. The new national narrative seems to favor a white nation where only the term “American” can remain. Today, as in the past, have artists, willingly or not, contributed to creating uniformity and erasing diversity, or have they sought to oppose it?

It is also worth considering how these experiences and experiments spread. Who reported them, who were the gatekeepers, from academics to musicologists, journalists, and politicians (think of Barack Obama's much-anticipated playlists...)? What role did they play in the processes of legitimizing or demonizing these music forms, their creators, and the communities that produce them? What criteria did they use? Ethnic, social, and cultural specificity, or degree of integration?

Finally, we must consider the venues, which played a major role in the choice of music and the ways in which the resulting experiments were presented. This is the case, for example, with the Kennedy Center, which the Trump administration took over a few months ago, having deemed the previous management too "woke." Here too, at the highest level of government, some are "experimenting" with the field of music to rewrite the American national narrative.

A 300-word proposal should be sent, together with a short biography and bibliography, by January 30, 2026, to: paulthomas.cesari@gmail.com, simon.hierle@unilim.fr, claudeschastagner@univ-montp3.fr

Bibliographie / Bibliography:

Anzaldúa Gloria E., *Borderlands-La Frontera: The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 1987.

Avant-Mier Robert, *Rock the Nation: Latin/o Identities and the Latin Rock Diaspora*, New York, Continuum, 2010.

Bendix Regina, *In Search of Authenticity: The Formation of Folklore Studies*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1997.

Clayton Lawrence, Joe W. Specht (sous la dir. de), *The Roots of Texas Music*, Station House, Texas A&M University Press, 2005.

Cohen Norm (sous la dir. de), *Ethnic and Border Music, A Regional Exploration*, Westport, Greenwood Press, 2007.

Descombes Vincent, *Les Embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, NRF Essais, 2013.

Herzhaft Gérard, *Americana. Histoire des musiques de l'Amérique du Nord*, Paris, Fayard, 2005.

Johnson Gaye Theresa, *Spaces of Conflict, Sounds of Solidarity. Music, Race and Spatial Entitlement in Los Angeles*, Berkeley, University of California Press, 2013.

Lornell Kip & Anne K. Rasmussen, *The Music of Multicultural America. Performance, Identity, and Community in the United States*, Jackson, The University Press of Mississippi, 2016.

Nail Thomas, *The Figure of the Migrant*, Stanford, Stanford University Press, 2015.

Ragland Cathy, *Música Norteña: Mexican Migrants Creating a Nation Between Nations*, Philadelphie, Temple University, 2009.

Reyes Adelaida, *Music in America. Experiencing Music, Expressing Culture*, New York, Oxford University Press, 2005.

Stokes Martin (sous la dir. de), *Ethnicity, Identity and Music. The Musical Construction of Place*, Oxford, Berg, 1994.

L'infrapolitique dans les espaces publics. Une autre manière de fabriquer l'américanité

Thibaut Clément (Sorbonne Université, HDEA, Institut Universitaire de France) & Guillaume Marche (Université Paris-Est Créteil, IMAGER)

Les Etats-Unis sont une république bâtie sur des fondations politiques, qui, au cours de ses 250 ans d'existence, a été formée et transformée par la société civile et les mouvements sociaux autant

que par des acteurs et actrices politiques au sein d'arènes institutionnelles. Tout au long de cette histoire, les espaces publics – entendus ici comme lieux physiques concrets, par opposition au sens plus métaphorique qu'Habermas donne à la notion d'espace public – ont non seulement été la scène où se sont jouées ces définitions et redéfinitions, mais aussi le terrain même où la contestation de leur usage, de leur signification et de leur propriété a joué un rôle décisif dans la construction et les remises en causes de la démocratie états-unienne. Cette histoire invite à porter attention aux seuils du politique. Qu'est-ce qui caractérise l'action politique ? Dans quoi réside l'éventuelle politicit  des actes accomplis dans les espaces publics ? Le fait même d'avoir lieu dans un tel contexte confère-t-il à toute action un caractère politique ? Par ailleurs, faut-il qu'une action soit collective pour revêtir une signification, une valeur ou même une validité politique ?

Si les sciences sociales ont parfois tendance à reconnaître une plus grande pertinence politique aux actions collectives organisées et dotées d'objectifs explicites clairement définis, quelles potentialités accorder à celles qui se déploient aux marges du politique ? Peuvent-elles, par exemple, redéfinir les frontières du politique, en demandant notamment quelles causes importent, quels enjeux méritent l'intervention de la puissance publique ou quel es acteurs et actrices ont voix au chapitre ? Peuvent-elles être un laboratoire où s'inventent de nouvelles formes de contestation ou de nouvelles manières de plaider une cause ? L'infrapolitique dans les espaces publics peut-il compenser l'invisibilisation, la mise au silence ou la relégation hors du champ de la citoyenneté des groupes sociaux stigmatisés et désignés comme « indésirables » ?

Ces questions pourront être abordées dans toutes les périodes de l'histoire des Etats-Unis, de la jeune République à la période contemporaine, et dans des environnements urbains comme ruraux. Elles concernent les nombreux usages non-conformes des espaces publics que Margaret Crawford qualifie d'« urbanisme insurrectionnel » et Michel de Certeau de « braconnage ». Les cas d'étude pourront aller des pratiques comme les graffitis et le street art au théâtre de rue et autres usages th  atralis s des espaces publics, à la végétalisation non-autorisée et d'autres manières d'occuper ou de transformer ces espaces, y compris des expressions subculturelles comme le roulebass (*lowriding*) ou la drague gay dans les lieux publics. On pourra traiter de pratiques artistiques, gratuites ou sans utilité apparente, qui peuvent aussi bien embellir les espaces publics que les encombrer, mais aussi d'usages plus instrumentaux qui resignifient toutefois les espaces publics d'une manière politiquement significative, comme la vente ambulante et les foires au troc, voire des activités ouvertement commerciales comme les centres commerciaux communautaires.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), précisant la méthode employée et les matériels mobilisés, et accompagnées d'une brève notice biographique, sont à envoyer d'ici au 16 janvier 2026 à Thibaut Clément (thibaut.clement@sorbonne-universite.fr) et Guillaume Marche (gmarche@u-pec.fr).

Infrapolitics in Public Spaces: Experimentation in the Making of Americanness

Thibaut Clément (Sorbonne Université, HDEA, Institut Universitaire de France) & Guillaume Marche (Université Paris-Est Créteil, IMAGER)

The United States is a Republic grounded in political foundations, whose shaping and reshaping over the past 250 years has been performed by civil society and social movements as much as political actors in institutional settings. Throughout this history, public spaces—i.e., actual physical spaces that are public, as opposed to the more metaphorical Habermassian notion of public space—have not only been one of the main stages on which these definitions and redefinitions have taken place, but their disputed uses, meanings, and ownership have also been a prominent part of the constructions and challenges of US democracy. This history calls attention

to the thresholds of politics: what characterizes political action? Where does the politicity of actions performed in public spaces lie? Is any intervention in a public space political by virtue of being performed in that setting? And do interventions in public spaces need to be collective in order to have political meaning, value, or even worthiness?

While social science sometimes tends to consider organized collective actions with a clear, explicit agenda more politically relevant, can actions taken on the margins of the political nevertheless hold political pertinence or potentialities? Can they, for instance, redefine the boundaries of the political—be in terms of agendas, issues, or actors: i.e., what matters, what deserves public action, who is entitled to speak out? Can they be a laboratory where new forms of protest or new ways of advocating for a cause are invented? Can infrapolitics in public spaces compensate for the invisibilization, silencing, or disenfranchisement of social groups that are stigmatized as “undesirable”?

These issues may be considered in a wide range of contexts and periods, from the Early Republic to the present, in urban as well as rural settings. They encompass the many nonconforming uses of public space that Margaret Crawford has termed “insurgent urbanism” and Michel de Certeau described as “poaching.” Examples may range from graffiti and street art, to street theater and dramatized ways of using public spaces, to guerrilla greening and other ways of occupying or transforming public spaces—including expressions linked to specific subcultures, such as lowriding or gay cruising. These may not only include artistic, gratuitous, or seemingly purposeless practices that either beautify or obstruct public spaces, but also more instrumental practices that nevertheless resignify public spaces in a politically meaningful way, such as street vending and swap meets or even downright commercial activities like community shopping malls.

Paper submissions (300 to 500 words), including a presentation of method and sources, and a short biographical note should be sent to Thibaut Clément (thibaut.clement@sorbonne-universite.fr) and Guillaume Marche (gmarche@u-pec.fr) by January 16, 2026.

Fabriquer l'Amérique par les périodiques. L'Ère de la construction nationale (1770-1870)

Francie Crebs (École des Hautes Études en Sciences Sociales) & Wesley McMasters (Carson-Newman University)

La littérature américaine et la constitution de son canon littéraire ont souvent été associées à l'idée de démocratie. C'est du moins le cas dans des ouvrages fondateurs sur la constitution du canon tels que *The American Renaissance*, dans lequel F. O. Matthiessen réunit les cinq auteurs étudiés ainsi : « through their devotion to the possibilities of democracy » (Matthiessen, 1941, ix). Mais bien que le projet de formation d'un canon ait fait partie intégrante de celui d'une « littérature nationale » pendant la période de la « littérature démocratique » – même s'il a toujours été problématique (voir Reynolds 1988 et Tompkins 1985) – il n'a peut-être pas entièrement réussi à unifier idéologiquement la population. C'est la relation complexe entre « littérature nationale » et caractère démocratique que ce panel souhaite examiner, à travers le prisme des périodiques américains à l'époque suivante : « the Age of US Nation Building, 1770-1870 » (Loughran, 2009).

Dans le premier numéro de la *Democratic Review*, revue qu'il éditait, John O'Sullivan (qui a inventé le terme « Manifest Destiny » et qui soutiendra la Confédération pendant la guerre civile américaine) écrit : « the vital principle of an American national literature must be democracy » (O'Sullivan, 1837, 14). Herman Melville voyait le potentiel d'une littérature américaine distincte de celle de l'Europe chez des auteurs tels que Nathaniel Hawthorne : « You must believe in Shakespeare's unapproachability, or quit the country. But what sort of belief is this for an

American, a man who is bound to carry republican progressiveness into Literature, as well as into Life? Believe me, my friends, that men not very much inferior to Shakespeare, are this day being born on the banks of the Ohio » (Melville, 1850). Edgar Allan Poe, tant du point de vue de l'éditeur que de l'écrivain, voyait l'unité de ces idées dans l'expansion des périodiques, expliquant dans *Graham's Magazine* en 1846 : « the whole tendency of the age is Magazine-ward » (Poe, 1846).

C'est bien sûr en lien avec la démocratie qu'Alexis de Tocqueville commente la littérature américaine dans son ouvrage *De la démocratie en Amérique* (traduction de Henry Reeve, 1841, que les contemporains connaissaient). Il caractérise les personnes (comprendre « les hommes ») qui consomment de la littérature dans les démocraties comme n'étant pas nécessairement éduquées pour l'apprécier et, en tout état de cause, privées de suffisamment de loisirs pour s'y consacrer. Cela conduit bien sûr à une description du type de littérature propre aux peuples démocratiques : « Style will frequently be fantastic, incorrect, overburdened, and loose – almost always vehement and bold. Authors will aim at rapidity of execution, more than at perfection of detail. Small productions will be more common than bulky books » (de Tocqueville 1841, vol. 2, p. 62). Ce que de Tocqueville dit ici est frappant, car cela pourrait très bien décrire les courts articles qui remplissent les pages des périodiques américains du XIX^e siècle. La littérature démocratique serait donc une littérature de périodique.

Bien sûr, les choses ne sont pas si simples. Les littéraires américains du XIX^e siècle se considèrent certes comme engagés dans un projet démocratique, mais aussi national. Solymán Brown écrivait en 1818 dans *An Essay on American Poetry* : « the proudest freedom to which a nation can aspire, not excepting even political independence, is found in complete emancipation from literary thralldom » (5). Cela apparaît également clairement dans l'numéro de 1827 de l'*Atlantic Souvenir* : il reprend la même devise, *e pluribus unum* (de plusieurs, un), que le grand sceau des États-Unis, suggérant ainsi un alignement entre le projet politique de la nation et le projet littéraire du périodique. Comme le montrent ces exemples, cependant, les contemporains n'étaient pas nécessairement d'accord sur la signification du terme « nationale » dans « littérature nationale » : d'une part, il signifiait l'indépendance vis-à-vis de l'influence européenne, et en particulier britannique ; d'autre part, il signifiait l'unification de toutes les voix diverses de la scène littéraire américaine, par le biais des périodiques.

Tout comme les sources montrent des divergences de vues sur la signification du terme « nationale » dans « littérature nationale », les critiques ne s'accordent pas non plus sur ce sujet. Frank Luther Mott (1958), par exemple, écrit à propos de l'époque qu'il définit comme la « période du nationalisme », de 1794 à 1825 :

The patriotic desire to achieve a national literature, to throw off the shackles of literary dependence as those of political subservience had been thrown off, is a paramount motive in much that was written for a hundred years after the close of the Revolution; and it is peculiarly noticeable in the magazines at the turn of the century and for the ensuing two decades. (1:183)

Concernant ce qu'il définit comme la « période d'expansion », de 1820 à 1850, Mott note que les « différentes régions » des États-Unis « were making their voices heard in all the tones of the diapason, it need not surprise us to find the motif of nationality reappearing almost as insistently as in the preceding period » (1: 390). Lydia Fash (2020), fortement influencée par de Tocqueville, considère la littérature périodique comme représentative d'un « caractère démocratique » inhérent au peuple américain. Enfin, pour Meredith McGill (2003), la littérature périodique n'est « nationale » qu'en fonction d'une certaine condition du marché de l'édition et de son industrialisation : seule la « culture de la réimpression » permet aux textes de circuler à l'échelle nationale.

Nous réfléchissons à ces ambiguïtés et contradictions, en nous concentrant sur ce que les périodiques américains apportent ou non à un projet de « littérature nationale » et, en fin de compte, au nationalisme *tout court*.

Axes de réflexion

- les différentes significations du mot « national » dans la littérature périodique

- l'utilisation de l'iconographie et/ou de la typographie pour unifier des textes courts disparates dans les périodiques
- le lien entre « démocratie » et littérature périodique
- le lien entre « littérature nationale » et littérature périodique
- les réseaux de périodiques
- les conditions matérielles de la production périodique et le national
- la distinction (ou le lien) entre littérature nationale et nationalisme littéraire
- les perspectives nationales et internationales sur l'identité littéraire nationale américaine

Les propositions de communication sont à envoyer à Francine Crebbs (fcrebs@wanadoo.fr) et Wesley McMasters (wsmcmasters@gmail.com) d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard.

Building America through Periodicals: The Age of US Nation Building, 1770-1870

Francie Crebs (*École des Hautes Études en Sciences Sociales*) & Wesley McMasters (*Carson-Newman University*)

American literature, and the constitution of its canon, has often been linked with the idea of democracy. This is at least the case in seminal works of canon building such as *The American Renaissance*, in which F. O. Matthiessen unites the five authors of his study through “their devotion to the possibilities of democracy” (Matthiessen, 1941, ix). But although the project of canon formation was integral to that of a “national literature” during the period of “democratic literature”—even though it was perpetually problematic (see Reynolds 1988 and Tompkins 1985)—it may not have entirely succeeded in unifying the population ideologically. It is the complex relationship between “national literature” and democratic character that this panel would like to examine, through the lens of American periodicals in the “Age of US Nation Building, 1770-1870” (Loughran, 2009).

In the first issue of the *Democratic Review*, journal that he edited, John O’Sullivan (who coined the term “Manifest Destiny” and would support the Confederacy during the American Civil War), writes, “the vital principle of an American national literature must be democracy” (O’Sullivan, 1837, 14). Herman Melville saw the potential of an American literature distinct from Europe in authors like Nathaniel Hawthorne: “You must believe in Shakespeare’s unapproachability, or quit the country. But what sort of belief is this for an American, a man who is bound to carry republican progressiveness into Literature, as well as into Life? Believe me, my friends, that men not very much inferior to Shakespeare, are this day being born on the banks of the Ohio” (Melville, 1850). Edgar Allan Poe, from the perspective of both editor and writer, saw the unity of these ideas in the expansion of periodicals, explaining in *Graham’s Magazine* in 1846 that “the whole tendency of the age is Magazine-ward” (Poe, 1846).

It is of course along the lines of democracy that Alexis de Tocqueville comments upon American literature in his *Democracy in America* (1841). He characterizes the people (read “men”) who consume literature in democracies as not necessarily educated to appreciate it, and in any case deprived of sufficient leisure to devote to it. This of course leads to a description of the type of literature proper to democratic peoples: “Style will frequently be fantastic, incorrect, overburdened, and loose – almost always vehement and bold. Authors will aim at rapidity of execution, more than at perfection of detail. Small productions will be more common than bulky books” (de Tocqueville 1841, vol. 2, p. 62). What de Tocqueville says here is striking in that it could very well be describing the short pieces that fill the pages of 19th-century American periodicals. Democratic literature, then, would be periodical literature.

Of course things are not so simple. 19th-century American literateurs do see themselves as engaged in a democratic project, but also a national one. Solymán Brown wrote in 1818 in *An Essay on American Poetry* that “the proudest freedom to which a nation can aspire, not excepting even political independence, is found in complete emancipation from literary thralldom” (5). This is also clear in the 1827 issue of the *Atlantic Souvenir*: it has the same motto, *e pluribus unum* (out of the many, one), as the great seal of the United States, suggesting that there is an alignment between the political project of the nation and the literary project of the periodical. As we can see from these examples, however, contemporaries did not necessarily agree on what the “national” in “national literature” meant: on the one hand, it meant independence from European, and especially British, influence; on the other, it meant uniting all of the diverse voices of the literary scene in the United States into one, through the medium of periodicals.

Just as different views on what the “national” in “national literature” means are to be found in the source materials, critics do not agree on this topic, either. Frank Luther Mott (1958), for instance, writes of the era he defines as the “Period of Nationalism,” 1794 - 1825:

The patriotic desire to achieve a national literature, to throw off the shackles of literary dependence as those of political subservience had been thrown off, is a paramount motive in much that was written for a hundred years after the close of the Revolution; and it is peculiarly noticeable in the magazines at the turn of the century and for the ensuing two decades. (1:183).

Concerning what he defines as the “Period of Expansion,” 1820 to 1850, Mott notes that the “various sections” of the United States “were making their voices heard in all the tones of the diapason, it need not surprise us to find the motif of nationality reappearing almost as insistently as in the preceding period” (1: 390). Lydia Fash (2020), heavily influenced by de Tocqueville, sees periodical literature as representative of a “democratic character” inherent to the American people. Finally, for Meredith McGill (2003), periodical literature is “national” only as a function of a certain condition of the publishing market and its industrialization: only the “culture of reprinting” provides texts with national circulation.

We will reflect on these ambiguities and contradictions, focusing on what American periodicals do and do not contribute to a project of “national literature,” and ultimately of nationalism *tout court*.

Discussion topics

- different meanings of the word “national” in periodical literature
- the use of iconography and/or typography to unify disparate short pieces in periodicals
- the link between “democracy” and periodical literature
- the link between “national literature” and periodical literature
- periodical networks
- material conditions of periodical production and the national
- the distinction (or link) between national literature and literary nationalism
- domestic and international perspectives on American national literary identity

Please send your proposals to Francine Crebbs (fcrebbs@wanadoo.fr) and Wesley McMasters (wsmcmasters@gmail.com) by 30 January 2026.

Bibliographie / Bibliography:

American Periodicals, 2013, Vol. 23, No. 2, Special Issue: Networks and the Nineteenth-Century Periodical.

Cohen, Lara Langer. *The Fabrication of American Literature: Fraudulence and Antebellum Print Culture*. Material Texts. University of Pennsylvania Press, 2012.

Fash, Lydia G. *The Sketch, the Tale, and the Beginnings of American Literature*. University of Virginia Press, 2020.

Haveman, Heather A. *Magazines and the Making of America: Modernization, Community, and Print Culture, 1741-1860*. Princeton Studies in Cultural Sociology. Princeton University Press, 2017. <https://doi.org/10.23943/princeton/9780691164403.001.0001>.

Lanzendörfer, Tim, éd. *The Routledge Companion to the British and North American Literary Magazine*. Routledge Companions to Literature Series. Routledge, 2022.

Loughran, Trish. *The Republic in Print: Print Culture in the Age of U.S. Nation Building, 1770-1870*. Columbia University Press, 2009.

Matthiessen, Francis Otto. *American Renaissance: Art and Expression in the Age of Emerson and Whitman*. Oxford University Press, 1968.

McGill, Meredith L. *American Literature and the Culture of Reprinting, 1834-1853*. s. d. Melville, Herman. "Hawthorne and His Mosses," *The Literary World*, Aug. 1850.

Mott, Frank Luther. *A History of American Magazines, 1741-1930*. Belknap Press of Harvard University Press, 1958.

O'Sullivan, John. "Introduction." *Democratic Review*, Oct. 1837, pp. 1-15.

Pethers, Matthew. "The Periodical Text Network, Serialized Genres, and the Making of "Literature" in the Nineteenth-Century United States". *Nineteenth Century Studies* 33, no 1 (2021). <https://doi.org/10.5325/ninecentstud.33.0019>.

Pethers, Matthew, et Len Von Morzé. "Periodical Queries: Early American Magazine Writing in and out of the Charles Brockden Brown Canon". *Early American Literature* 57, no 2 (2022): 555-62.

Poe, Edgar Allan. "Marginalia [part IX]." *Graham's Magazine*, Dec. 1846, pp. 311-13.

Reynolds, David S. *Beneath the American Renaissance: The Subversive Imagination in the Age of Emerson and Melville*. Knopf, 1988.

Tebbel, John William. *The Media in America*. Mentor Books. New American library, 1976.

Tocqueville, Alexis de. *Democracy in America*. 4e éd. Traduit par Henry Reeve. J. and H. G. Langley, 1841.

Tompkins, Jane P. *Sensational Designs: The Cultural Work of American Fiction, 1790-1860*. Oxford University Press, 2013.

Vanderbilt, Kermit. *American Literature and the Academy: The Roots, Growth, and Maturity of a Profession*. University of Pennsylvania Press, 1986.

Weyler, Karen A. « Reader-Centered Periodicals and the Literary Commons ». *Early American Literature* 57, no 2 (2022): 543-48.

Whalen, Terence. *Edgar Allan Poe and the Masses: The Political Economy of Literature in Antebellum America*. Princeton University Press, 1999.

L'Expérience des femmes créatrices dans l'industrie filmique et audiovisuelle étatsunienne

Anne Crémieux & Monica Michlin (Université Paul Valéry-Montpellier)

Cet atelier se propose de discuter de l'expérience des femmes créatrices dans l'industrie filmique et audiovisuelle états-unienne et de la spécificité de leurs créations et expérimentations. Ainsi, si les structures de production tendent à répartir les métiers du cinéma et de l'audiovisuel (réalisation / production / montage / costumes / maquillage / promotion / diffusion) ou les genres narratifs (comédie romantique / action / fiction / documentaire) inégalement entre hommes et femmes, certaines périodes (les débuts du cinéma, les années 1970, l'immédiat post-#MeToo) ont ouvert des espaces de liberté pour les réalisatrices, scénaristes et productrices; l'aspect expérimental de certaines œuvres est-il lié à ce contexte politique et social de luttes féministes ?

Sachant que l'originalité, l'innovation et même la transgression restent des critères essentiels de jugement critique d'une œuvre et de sa « canonisation », l'on peut s'interroger : les productions audiovisuelles des femmes doivent-elles nécessairement être « expérimentales » afin d'être jugées « féministes », notamment en tenant compte des discours théoriques ? Et qu'entend-on, voire même qu'attend-on, au juste quand on parle d'expérimentation ? Un « contre-cinéma » qui s'approprie les conventions du *mainstream* pour raconter des histoires d'un point de vue féminin (la préconisation de Claire Johnston) ou la déconstruction des modalités narratives dominantes (celle de Laura Mulvey) ? Les modes d'expérimentation au cinéma sont-ils, de fait, genrés ? Encouragée par les théories féministes, l'expérimentation esthétique, narrative et technique caractérise-t-elle les productions audiovisuelles des femmes ? Quelle expérience celles-ci ont-elles des dynamiques de genre (tant sur le plan des discriminations que sur celui des solidarités) dans les milieux du cinéma, de la télévision et des plateformes numériques américaines, et comment cela se reflète-il dans leur travail et leur art ?

Nous encourageons tant les propositions centrées sur des études de cas (y compris d'œuvres emblématiques) que sur des périodes historiques ou sur des genres audiovisuels spécifiques, mettant en lumière les stratégies individuelles, collectives ou institutionnelles de ces créatrices états-uniennes en matière d'expérimentation, sur fond de mobilisation (ou pas) de théories féministes du cinéma et de l'audiovisuel. A envoyer à Anne Crémieux (anne.cremieux@univ-montp3.fr) et Monica Michlin (monica.michlin@univ-montp3.fr) d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard.

Creative Women in Hollywood and in the US Television Industry: Experience to Formal Experimentation?

Anne Crémieux & Monica Michlin (Université Paul Valéry-Montpellier)

This workshop aims to discuss the experience and artistic experiments of women directors, producers or screenwriters in the various audiovisual industries (Hollywood, television networks, cable TV, streaming platforms), and the specific nature of their work. While audiovisual professions (directing / producing / editing / costumes / makeup / promotion / distribution) and narrative genres (romantic comedy / action / drama / documentary) are still very unevenly divided between men and women, certain periods (the early days of cinema, the 1970s, the immediate post-#MeToo period) opened up spaces of freedom for female directors, screenwriters, and producers; is the experimental aspect of some of their work connected to a political and social context of feminist struggles? While originality, innovation, and the transgression of established codes remain essential criteria for a filmic or audiovisual work's eventual canonization, one underlying question remains whether women's audiovisual productions must necessarily be “experimental” in order to be considered “feminist,” particularly when taking theoretical discourse into account? And what exactly do we mean, or even expect, when we talk about experimentation? Does it refer to a “counter-cinema” that appropriates mainstream conventions to tell stories from a female perspective (as advocated by Claire Johnston), or on the contrary, which deconstructs dominant narrative modes (as advocated by Laura Mulvey)? Are modes of experimentation in cinema, in fact, gendered? While feminist film theory has tended to promote radical approaches to filming (in terms of both content and form), do works by women always reflect a high degree of aesthetic, narrative, and technical experimentation? How is their experience of the gender dynamics (both in terms of discrimination and solidarity) running through the American film, television, and digital platform industries reflected in these women's art?

We encourage proposals focused on case studies (including iconic works), historical periods, or specific audiovisual genres, that highlight these female creators' individual, collective, or institutional strategies in terms of experimentation, with a focus on how they set in play and put in practice feminist theories of film (or not). Please send your proposals to Anne Crémieux (anne.cremieux@univ-montp3.fr) and Monica Michlin (monica.michlin@univ-montp3.fr) by 30 January 2026.

Bibliographie / Bibliography:

Assouly Julie, Marianne Kac-Vergne (eds), *Feminine/Masculine: On Gender in English - Language Cinema and Television*, Presses de l'université d'Artois, 2024.

Butler Allison, *Women's Cinema: The Contested Screen*, Columbia UP, 2002.

Chaudhuri Shoshini, *Feminist Film Theorists: Laura Mulvey, Kaja Silverman, Teresa de Lauretis, Barbara Creed*, Routledge, 2006.

Cremieux Anne, *Now You See Her: How Lesbian Culture Won Over America*, McFarland, 2023.

De Lauretis Teresa, *Technologies of Gender: Essays on Theory, Film and Fiction*, Bloomington, Indiana UP, 1987.

Dixon Wheeler Winston, Gwendolyn Audrey Foster (eds), *Experimental Cinema: The Film Reader*, Routledge, 2002.

Dyer Richard, Julianne Pidduck, *Now You See It: Studies in Lesbian and Gay Film*, 2nd ed, Routledge (1990), 2003.

Hole Kristin Lené, Dijana Jelaca, E. Ann Kaplan, Patrice Petro (eds), *The Routledge Companion to Cinema and Gender*, Routledge, 2017.

Hollinger Karen, *Feminist Film Studies*, Routledge, 2012.

hooks bell, « The Oppositional Gaze: Black Female Spectators », *Black Looks: Race and Representation*, South End Press, 1992, p. 115-131.

Ince Kate, *The Body and the Screen: Female Subjectivities in Contemporary Women's Cinema*, Bloomsbury, 2017.

Johnston, Claire, "Women's Cinema as Counter-Cinema" (1973) in: Claire Johnston (ed.), *Notes on Women's Cinema*, London: Society for Education in Film and Television, reprinted in: Sue Thornham (ed.), *Feminist Film Theory. A Reader*, Edinburgh University Press 1999, pp. 31-40.

Johnston, Claire, "Feminist Politics and Film History", *Screen* 16, 3, pp. 115-125

Johnston, Claire, *The work of Dorothy Arzner: Towards a Feminist Cinema*, London: British Film Institute, 1975.

Kac-Vergne Marianne, Julie Assouly (eds), *From the Margins to the Mainstream: Women in Film and Television*, Bloomsbury, 2022.

Knowles Kim, Jonathan Walley (eds), *The Palgrave Handbook of Experimental Cinema*, Palgrave Macmillan, 2024.

Liddy Susan, Deirdre Flynn (eds), *The Routledge Handbook of Motherhood on Screen*, 2025.

Mahar Karen Ward, *Women Filmmakers in Early Hollywood*, Johns Hopkins, 2008.

Maule Rosanna, *Digital Platforms and Feminist Film Discourse: Women's Cinema 2.0*, Palgrave Macmillan, 2016.

Mulvey Laura, "Visual Pleasure and Narrative Cinema", *Screen* vol. 16 issue 3, Autumn 1975, p. 6-18.

Mulvey Laura, Anna Backman Rogers (eds), *Feminisms: Diversity, Difference, and Multiplicity in Contemporary Film Cultures*, Amsterdam UP, 2015.

Paszkievicz Katarzyna, *Genre, Authorship and Contemporary Women Filmmakers*, Edinburgh UP, 2018.

Rees A.L., *A History of Experimental Film and Video*, 2nd edition, Bloomsbury, (2011) 2019.

Thornham Sue, *What If I Had Been the Hero? Investigating Women's Cinema*, Bloomsbury, 2019.

White Patricia, *UnInvited. Classical Hollywood Cinema and Lesbian Representability*. Indiana UP, 1999.

White Patricia, *Women's Cinema, World Cinema: Projecting Contemporary Feminisms*. Duke UP, 2015.

« Voix américain.e.s » : Quelle 'Amérique' la traduction littéraire fabrique-t-elle ?

Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Sorbonne Nouvelle) & Véronique Béghain (Université Bordeaux Montaigne).

Il y a un peu plus d'un quart de siècle, la *RFEA* publiait un numéro intitulé « Traduire l'Amérique », dont les contributions examinaient divers avatars de l'interprétation et de la représentation de l'« Amérique » à l'aune du concept de traduction, mobilisé dans un sens élargi et parfois métaphorique. Cet atelier, quant à lui, s'attachera à resserrer la focale sur une acception plus stricte du terme de « traduction » en accueillant des communications portant sur la fabrique des Américain.e.s telle que la traduction littéraire y concourt depuis les origines des États-Unis, depuis une perspective française.

Penser la « fabrique des Américain.e.s » sous l'angle de la traduction ouvre de multiples pistes. À commencer par l'examen de la construction d'un canon littéraire états-unien, qui passe longtemps, pour la jeune nation, par le détour de la reconnaissance étrangère. En Grande-Bretagne, où la langue ne fait pas obstacle mais où les écarts langagiers et culturels peuvent générer des frictions, cette construction passe par la cristallisation progressive de l'idée d'une littérature proprement « américaine », dont D.H. Lawrence notamment prend la défense, avec *Studies of American Literature*, publié en 1923. En France, elle passe par la sélection de corpus dont la traduction en français œuvre progressivement à l'élaboration d'un canon, parfois bien distinct du canon américain en cours de construction (on songe à Charles Baudelaire, promoteur d'Edgar Allan Poe, dont il forge pour l'édition française autant l'œuvre que la figure de poète maudit).

La fabrique de la littérature américaine en France, au cours du 20^{ème} siècle, connaît des variations, sujette comme elle l'est à des effets de mode (figures de rebelles, *nature writing* et pêcheurs à la mouche, etc.), mais aussi informée par les goûts ou intérêts des multiples passeurs, importateurs, intermédiaires, qui en sont les ambassadeurs. Outre le rôle d'introduction joué par certains agents littéraires très actifs (Michel Hoffman, William et Jenny Bradley, Denyse Clairouin, notamment) ou traducteurs entrepreneurs (Louis Postif pour Jack London, Ludmila Savitzky pour le modernisme anglo-américain, Maurice-Edgar Coindreau pour les écrivains du Sud, par exemple), ce sont souvent, dans l'Entre-deux-guerres puis au lendemain de la Seconde guerre mondiale, et dans une dynamique de transfert réciproque de capital culturel, de grands noms de la littérature française (Nizan, Sartre, Beauvoir, Malraux, Vian, etc.) qui viennent en asseoir la réputation à la faveur de leurs préfaces, critiques ou recensions, et grâce à leur familiarité avec les cercles et réseaux d'influence littéraires français. Certaines collections jouent, par ailleurs, un rôle essentiel dans la construction d'un canon dont les contours évoluent dans le temps (« Overseas Editions », « Du Monde entier », « Le Cabinet cosmopolite », « Voix américaines », par exemple). Aujourd'hui encore, de « Terres d'Amérique » chez Albin Michel à la « *Soul fiction* » des éditions de l'Olivier, en passant par les territoires explorés par les éditions Gallmeister, ou encore, chez Gallimard, la variété d'une palette allant de la « Série Noire » à la « Bibliothèque de la Pléiade », éditeurs et collections façonnent des images choisies de l'« Amérique », qu'il est important d'identifier et de mesurer à l'offre littéraire bien plus vaste et diverse que produisent les Américain.e.s. Le déminage éditorial (*sensitivity reading*) constitue, de son côté, une dimension

très actuelle de cette fabrique (de nature parfois révisionniste) de la littérature américaine. Le discours éditorial français, sur les œuvres comme sur leurs auteurs, fait, par ailleurs, la part belle à certains types ou motifs participant à la fabrique de mythologies américaines, qui évoluent elles aussi au fil du temps. Figures d'hommes, souvent, ici grands buveurs, là amateurs de grands espaces, adolescents rebelles, voix qui beuglent leur américanité, figures de l'altérité s'engageant avec les grands récits autant qu'ils les produisent (le très beau mais très partial *Il était une fois l'Amérique*, bande dessinée en deux volumes éditée aux Arènes en 2024 sous le parrainage d'Oliver Gallmeister et François Guérif en est l'illustration).

On pourra d'ailleurs, plus marginalement, s'intéresser à la mode récente du « roman américain francophone », tel que l'incarnent diversement des romans à l'écriture comme « aliénée » et puisant dans des modèles romanesques américains aussi éculés que lucratifs (*La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert* de Joël Dicker, *Central Park* de Guillaume Musso, *La Dernière des Stanfield* de Marc Levy, *Helena* de Jérémy Fel) – ersatz de romans *made in USA*, dont la visée est souvent commerciale, plus rarement parodique ou satirique (*La Disparition de Jim Sullivan* de Tanguy Viel), et qui contribuent eux aussi, quoique plus indirectement, à la fabrique de l'Amérique, si stéréotypée soit-elle parfois. Jusqu'à dégager, dans certains cas, de curieux relents de mauvaise traduction de l'anglais, quand il n'en émane pas un fumet de plagiat.

Mais la littérature dite « américaine » naît aussi d'un arrachement à la langue anglaise qui se pratiquait outre-Manche et de la revendication d'une identité linguistique, déclinée ensuite en particularismes linguistiques aux multiples avatars – écarts, déviations, réinventions, qui entraînent, aujourd'hui comme hier, les traducteurs et traductrices sur la voie de l'expérimentation, dans un effort pour restituer des voix singulières, émergeant d'histoires culturelles, sociales et linguistiques multiples. Comment dire en français des voix états-unien.ne.s qui s'écrivent dans des langues plurielles ? La question de la fabrique de la littérature dite « américaine » et des « Américain.e.s » par la traduction invite ainsi à l'étude de traductions comparées, dans le but d'examiner au plus près comment se travaillent ces langues états-unien.ne.s, qu'habitent parfois d'autres langues et qu'informent dialectes, vernaculaires, oralité, et ce dès l'*Huckleberry Finn* de Mark Twain. La vitalité de la retraduction dans le domaine littéraire états-unien signale de fait une attention à la fabrique de l'américanité qui ne faiblit pas.

Telles sont quelques-unes des pistes que cet atelier propose à la réflexion, invitant des contributions qui pourront porter sur la traduction, l'édition et la circulation de la littérature états-unienne, dans une perspective historique, sur ce que peut être la fabrique d'un texte américain en français ou encore sur un travail de traduction comparée. A envoyer à Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoë-brun@sorbonne-nouvelle.fr) et Véronique Béghain (veronique.beghain@u-bordeaux-montaigne.fr) d'ici le 30 janvier 2026.

“American Voices”: ‘America’ through the lens of literary translation »

Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Sorbonne Nouvelle) & Véronique Béghain (Université Bordeaux Montaigne).

A little over a quarter of a century ago, the *RFEA* published an issue entitled “Translating America,” whose contributions investigated the various ways in which “America” has been interpreted and represented, through the lens of translation, then understood in a broad and sometimes metaphorical sense. Picking up on this reflection but with a more restricted understanding of translation in mind, this workshop will focus on how literary translation has contributed to the making of Americans from the early days of the United States, from a French perspective.

Approaching the “making of Americans” from the perspective of translation opens up multiple avenues. First, we can examine the construction of an “American” literary canon, which, for the young nation, long meant seeking recognition from abroad. In Great Britain, where language was not a barrier but where linguistic and cultural differences could cause friction, this construction involved the gradual crystallization of the idea of a distinctly “American” literature, which D.H. Lawrence in particular supported in his 1923 *Studies of American Literature*. In France, it involved the selection of a corpus whose translation into French gradually led to the development of a canon, sometimes quite distinct from the American canon in the making (one thinks of Charles Baudelaire, the main promoter of Edgar Allan Poe as a romantic “poète maudit,” editing his work accordingly).

The “making” of American literature in France throughout the 20th century fluctuated over time, subject as it was to changing fashions favoring specific topoi (the gruffy rebellious types, nature writing and fly fishing, etc.), but also shaped by the tastes and interests of the many intermediaries, importers, and agents who acted as its ambassadors. In addition to the introductory role played by some very active literary agents (Michel Hoffman, William and Jenny Bradley, Denyse Clairouin, in particular) or enterprising translators (Louis Postif for Jack London, Ludmila Savitzky for Anglo-American modernism, Maurice-Edgar Coindreau for Southern writers...), it was often the great names of French literature (Nizan, Sartre, Beauvoir, Malraux, Vian, etc.) who established its reputation through their prefaces, critiques, or reviews in both the Interwar period and the aftermath of the Second World War, capitalizing on their familiarity with French literary circles and their social connections, and in a dynamic of reciprocal transfer of cultural capital.

Some collections also played an essential role in constructing a canon whose contours evolved over time (“Overseas Editions”, “Du Monde entier”, “Le Cabinet cosmopolite”, “Voix américaines”, for example). Even today, from “Terres d'Amérique” (Albin Michel) to “Soul Fiction” (Éditions de l'Olivier), to the territories explored by the Éditions Gallmeister, or even by Gallimard, ranging from the “Série Noire” to the “Bibliothèque de la Pléiade,” publishers and collections have shaped selected images of “America” that should be identified and measured against the much broader and more diverse literary output of American writers. Sensitivity reading is a very current dimension of this (sometimes revisionist) fabrication of American literature. French editorial discourse, both on the works and their authors, also gives pride of place to certain types or motifs that contribute to the fabrication of American mythologies, which also evolve over time. They are often men, preferably heavy drinkers and lovers of wide open spaces, rebellious teenagers, voices bellowing their American identity, figures of otherness who engage with the grand narratives as much as they produce them (the beautiful but highly biased *Il était une fois en Amérique*, a two-volume comic book published by Les Arènes in 2024 under the patronage of Oliver Gallmeister and François Guérif, is a case in point).

More marginally, there is food for thought in the contemporary vogue of “French-language American novels,” as embodied in various ways by novels written in an “alienated” style and drawing on American novelistic models that are as hackneyed as they are lucrative (*La Vérité sur l’Affaire Harry Quebert* by Joël Dicker, *Central Park* by Guillaume Musso, Marc Levy's *La Dernière des Stanfield*, Jérémy Fel's *Helena*) – pale copies of novels “made in the USA”, often profit-driven, more rarely parodical or satirical (Tanguy Viel's *La Disparition de Jim Sullivan*), which also contribute, albeit more indirectly, to the fabrication of “America”, however stereotypical the latter may sometimes be. In some cases, they even give off a curious whiff of poor translation from English, if not a strong scent of plagiarism.

But what we identify as “American” literature also arose from a break with the English language as spoken across the Channel and from the assertion of a linguistic identity, subsequently expressed in multiple particularities with manifold variations—differences, deviations, reinventions—which, today as in the past, lead translators to experiment in an effort to reproduce singular voices emerging from multiple cultural, social, and linguistic histories. How do we express in French

American voices that are written in multiple idioms? The question of how American literature and Americans are constructed through translation thus invites a study of comparative translations, with the aim of examining more closely how these American idioms and voices are to be modelled, as they are sometimes haunted by other languages and shaped by dialects, vernaculars, and oral traditions, starting with Mark Twain's *Huckleberry Finn*. The vitality of retranslation in the field of American literature signals a continuing interest in the construction of American identity.

These are some of the avenues for reflection suggested by this workshop, which invites contributions that may focus on the translation, publication, and circulation of American literature from a historical perspective, on what might constitute the creation of an American text in French, or on comparative translation work. Please send proposals to Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoë-brun@sorbonne-nouvelle.fr) and Véronique Béghain (veronique.beghain@u-bordeaux-montaigne.fr) by 30 January 2026.

Le Western : expérimentations de l'Américanité à l'écran et dans les média

Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Sorbonne Nouvelle) & Hervé Mayer (Université Paul Valéry Montpellier).

Depuis son émergence cinématographique au début du XX^e siècle, le western s'est imposé comme le genre privilégié de la construction et de la remise en question des mythes fondateurs de la nation étatsunienne. Fortement associé à l'identité nationale des Etats-Unis par la critique et les chercheurs, il n'a cessé d'expérimenter tout au long de son existence avec l'idée d'américanité et ce qui constituerait essentiellement le caractère et l'expérience historique étatsuniennes. Longtemps associé à la notion d'exceptionnalisme étatsunien, il a progressivement contribué à resituer la colonisation étatsunienne dans un mouvement historique plus large d'expansion impériale occidentale. Que ce soit en explorant les failles de l'homme blanc violent et la contradiction d'une « civilisation » née d'un génocide ou en adoptant des perspectives concurrentes et complémentaires sur l'histoire de colonisation, il a détricoté la rhétorique impérialiste de la Frontière tout en contribuant à élargir le récit des origines et de la fabrique de l'« Amérique » et des Américain.es. En s'appropriant les tendances esthétiques de chaque période de son histoire et en diffusant ses propres motifs visuels et structures narratives dans tous les genres d'aventure, il a également matérialisé les liens formels unissant les formules de la culture de masse et l'ubiquité d'une idéologie impériale dans l'imaginaire étatsunien.

Passé de mode dans la production étatsunienne après les années 1960, le western fait un grand retour sur les grands et petits écrans depuis les années 1990. Entre fresque historique néoclassique, fiction spectaculaire ou cinéma indépendant voire auteuriste, les perspectives et les expérimentations sont nombreuses et souvent paradoxales. Une part minoritaire de la production, portée en partie par des réalisatrices, cherche à réinventer politiquement et formellement le genre (*Thousand Pieces of Gold* [Nancy Kelly, 1991], *Meek's Cutoff* [Kelly Reichardt, 2010], *The Rider* [Chloe Zhao, 2017], *The Power of the Dog* [Jane Campion, 2021]) tandis que la part majoritaire de la production renoue avec le classicisme sur les plans de la forme comme du fond (*Unforgiven* [Clint Eastwood, 1992], *True Grit* [Ethan et Joel Coen, 2011], *Yellowstone* [Paramount Network, 2018-24]). Ce mouvement s'accompagne sur le petit écran d'un retour au récit de la frontière comme creuset d'une identité états-unienne plus ou moins repensée dans sa diversité et ses altérités ethniques, raciales, culturelles, sociales et de genre (*Godless* [Netflix 2017], *1883* [Netflix, 2022], *American Primeval* [Netflix 2025]). À l'inverse, les extensions médiatiques qu'offrent au genre le domaine du jeu vidéo réactivent un imaginaire et des codes hérités d'une tradition mythologisée

(à l'image de *Red Dead Redemption I* [2010] et *II* [2018]) qui interrogent la persistance d'un imaginaire identitaire et national du western pour de nouveaux publics, dans une tradition médiatique aussi nourrie des productions de la bande dessinée et du récit populaire. Comment le western comme genre médiatique expérimente-t-il avec l'idée d'américanité ? Quelles définitions propose-t-il de la nation étatsunienne ? Quelles inflexions entend-il donner à la fabrique des Américain.es ?

Nous encourageons les propositions portant sur des études de cas ou des périodes / tendances / motifs du western qui mettent en exergue les expérimentations formelles ou narratives du genre et leur impact politique sur la fabrique de l'américanité, c'est-à-dire la manière dont ces expérimentations ont remis en question l'exceptionnalisme étatsunien, exposé l'histoire de violence coloniale et les phénomènes de hiérarchisation et d'exclusion qui lui sont attachées, et/ou déplacé ces interrogations vers d'autres genres fictionnels, d'autres contextes sociohistoriques, ou vers leur persistance dans le présent. Nous accueillerons également les propositions qui analyseront la manière dont les expérimentations de productions plus contemporaines (XXI^e siècle) peuvent au contraire contribuer à rendre sa grandeur à une américanité exceptionnelle et exclusive, notamment en absorbant et neutralisant la période dite révisionniste du genre (points de vue anti-impérialistes ou minoritaires). Les propositions pourront porter sur des films et séries, mais sans exclure d'autres formes médiatiques et artistiques de développement du genre (bandes dessinées, romans, jeux vidéo, musique...). A envoyer à Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoë-brun@sorbonne-nouvelle.fr) et Hervé Mayer (herve.mayer@univ-montp3.fr) avant le 30 janvier 2026.

The Western: experimenting with Americanness on screen and in the media

Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Sorbonne Nouvelle) & Hervé Mayer (Université Paul Valéry Montpellier).

Since its cinematographic emergence in the early 20th century, the Western has established itself as the genre of choice for constructing and questioning the founding myths of the American nation on screen. Strongly associated with the national identity of the United States by critics and researchers, it has continually experimented with the idea of Americanness and what would essentially constitute the “American” character and historical experience. Long associated with the notion of American exceptionalism, it has gradually come to reconsider US-American colonization within a broader historical movement of Western imperial expansion. Whether in exploring the violence of white masculinity and the contradiction of a “civilization” born out of a genocide, or in adopting competing and complementary perspectives on the history of colonization, it has questioned the imperialist rhetoric of the Frontier and contributed to broaden the narrative of the making of “America” and Americans. By appropriating the aesthetic trends of each period of its history and disseminating its own visual motifs and narrative structures across all adventure genres, it has also materialized the formal links between the formulas of mass culture and the ubiquity of an imperial ideology in the US-American imagination.

Having fallen out of fashion in US-American filmmaking after the 1960s, the genre has been making a major comeback on both big and small screens since the 1990s. Between neoclassical historical epics, spectacular fiction, and independent or even auteur cinema, the perspectives and experiments are numerous and often paradoxical. A minority of productions, driven in part by female directors, seek to politically and formally reinvent the genre (*Thousand Pieces of Gold* [Nancy Kelly, 1991], *Meek's Cutoff* [Kelly Reichardt, 2010], *The Rider* [Chloe Zhao, 2017], *The Power of the Dog* [Jane Campion, 2021]), while the majority of productions return to classicism in both form and content *Unforgiven* [Clint Eastwood, 1992], *True Grit* [Ethan et Joel Coen, 2011],

Yellowstone [Paramount Network, 2018-24]). A similar interest in the genre is observed on the small screen, returning to the narrative of the frontier as a melting pot of a more or less reimagined American identity in terms of its diversity and ethnic, racial, cultural, social, and gender differences (*Godless* [Netflix 2017], *1883* [Netflix, 2022], *American Primeval* [Netflix 2025]). Conversely, the media extensions offered to the genre by the video game industry have reactivated an imaginary world and codes inherited from a mythologized tradition (see *Red Dead Redemption I* [2010] and *II* [2018]), which questions the persistence of a Western identity and national imagination among new audiences, in a media tradition also steeped in comic book productions and popular storytelling. How does the Western as a genre and a medium experiment with the idea of Americanness? What definitions does it offer of the US-American nation? What inflections does it imprint on the making of Americans?

We encourage proposals focusing on case studies or periods/trends/motifs in Western films and TV-series that highlight the genre's formal or narrative experiments and their political impact on the construction of American identity, i.e., how these experiments have challenged American exceptionalism, exposed the history of colonial violence and the phenomena of hierarchy and exclusion associated with it, and/or shifted these questions to other fictional genres, other socio-historical contexts, or to their persistence in the present. We also welcome proposals that analyze how more contemporary (21st-century) experiments can, on the contrary, contribute to restoring the greatness of an exceptional and exclusive Americanness, particularly by absorbing and neutralizing the so-called revisionist period of the genre (anti-imperialist or minority viewpoints). Proposals on other media and artistic forms of genre development (comic books, novels, video games, music, etc.) are also welcome. Please send proposals to Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoë-brun@sorbonne-nouvelle.fr) and Hervé Mayer (herve.mayer@univ-montp3.fr) by 30 January 2026.

Bibliographie / Bibliography:

- Campbell, Neil. *Rhizomatic West: Representing the American West in a Transnational, Global, Media Age*. University of Nebraska Press, 2008.
- Carter Matthew, *Myth of the Western: New Perspectives on Hollywood's Frontier Narrative*, Edinburgh University Press, 2014.
- Hamilton, Emma, and Alistair Rolls, (eds). *Unbridling the Western Film Auteur: Contemporary, Transnational and Intertextual Explorations*. Peter Lang, 2018.
- Kollin, Susan. *Captivating Westerns: The Middle East in the American West*. University of Nebraska Press, 2015.
- Mayer Hervé and David Roche (eds), *Transnationalism and Imperialism: The Endurance of the Global Western Film*, Indiana University Press, 2022
- Meuel, David. *The Noir Western: Darkness on the Range. 1943–1962*, McFarland, 2015.
- Nelson Andrew Patrick (ed.), *Contemporary Westerns: Film and Television since 1990*, The Scarecrow Press, 2013.
- Paryż, Marek, (ed.). *The Post-2000 Film Western: Contexts, Transnationality, Hybridity*. Palgrave Macmillan, 2015.
- Spurgeon, Sara Louise. *Exploding the Western: Myths of Empire on the Postmodern Frontier*. Texas A&M University Press, 2005.
- Wildermuth, Mark E., *Feminism and the Western in Film and Television*, Springer International, 2018.

La fabrique de la musique américaine ?

Mathieu Duplay (Université Paris Cité) & Marie Olivier (UPEC)

Le continent nord-américain n'a jamais été un territoire vierge de musique, il n'a jamais été « *das Land ohne Musik* », comme le musicologue allemand Oscar Adolf Hermann Schmitz l'a dit en 1904 de la Grande-Bretagne. Les peuples amérindiens avaient leurs riches traditions musicales ; les populations arrivées d'Europe, puis du reste du monde (en particulier d'Afrique) ont amené les leurs au fil des siècles. Les mélanges qui en ont résulté se sont avérés dès la fin du 19^{ème} siècle (Charles Ives...) propices à bien des expérimentations. L'arrivée dans les années 1930 et 1940 de quelques-un·es des principales représentant·es de l'avant-garde européenne (Arnold Schoenberg, Igor Stravinsky...) à la suite de bouleversements politiques y a bien sûr contribué dans une large mesure, en particulier parce qu'elle a finalement permis en réaction l'émergence d'une contre-avant-garde spécifiquement états-unienne dont John Cage est l'une des grandes figures ; il y en a d'autres : Ruth Crawford Seeger, George Crumb, Pauline Oliveros, Morton Feldman, Harry Partch, pour citer quelques noms dans le désordre. Tous et toutes ont œuvré à un même projet, l'élaboration d'une musique authentiquement « américaine » car capable de transposer, sous forme musicale, les réalités vécues de la vie en Amérique ; c'était déjà le rêve d'Anton Dvorak, dont on connaît la déclaration de 1893 : « In the Negro melodies of America I discover all that is needed for a great and noble school of music » – Scott Joplin, Florence Price, William Grant Still, Samuel Coleridge-Taylor ont tâché de lui donner raison (là encore, pour ne citer que ces quelques noms). Deux siècles et demi d'histoire musicale états-unienne peuvent ainsi s'interpréter comme la mise en œuvre méthodique d'un projet d'inspiration romantique, où l'expérience vécue – au sens du terme allemand *Erfahrung* – est la clef d'un travail d'invention esthétique inséparable du devenir d'une nation elle aussi en chantier. Pour paraphraser Gertrude Stein, « the making of American music » ne saurait se distinguer de « the making of Americans », et il n'est pas indifférent à cet égard que Stein elle-même ait écrit deux opéras en collaboration avec Virgil Thomson, *Four Saints in Three Acts* (1928) et *The Mother of Us All* (1947), sur la vie de la militante féministe Susan B. Anthony.

Pourtant, il ne manque pas de voix, encore aujourd'hui, pour affirmer que la musique américaine n'existe pas. La dispute entre Pierre Boulez et John Cage continue de marquer les esprits, notamment en France où l'idée que les expérimentations menées outre-Atlantique n'en sont pas véritablement conserve un certain crédit : existe-t-il, pour la musique d'« avant-garde », une voie de salut en dehors de celle qui passe par l'IRCAM ? Autre motif de discorde, la place différente que cette notion même d'« avant-garde » occupe dans un paysage intellectuel où elle n'est pas synonyme d'« expérimentation », ni encore moins d'« invention ». Dans sa monumentale histoire de la musique du 20^e siècle, Alex Ross montre que la filiation avant-gardiste qui passe par la seconde Ecole de Vienne n'est pas la seule qui vaille et que le tableau ne serait pas complet s'il ne prenait en compte bien d'autres lignages : Richard Strauss, Francis Poulenc, Jean Sibelius ne sont pas moins « modernes » que Gérard Grisey ou Philippe Manoury, même s'ils le sont différemment. A plus forte raison, Samuel Barber, John Adams ou Stephen Sondheim n'ont nullement renoncé au projet d'« être absolument modernes », même si c'est dans un langage ou dans des genres que les fidèles d'Adorno jugent trop proches de la musique dite « populaire » ; mais toutes les oreilles ne sont pas disposées à le reconnaître. Des tensions du même ordre existent aussi au sein même de la culture états-unienne. La contribution des musicien·nes africain·es-américain·es a longtemps été ignorée et continue d'être minimisée, malgré son importance ; la programmation des salles de concert continue de faire la part belle aux classiques européens, et il a fallu attendre les années 2020 pour que le Met se mette à programmer régulièrement des opéras états-uniens, afin de répondre aux demandes de son public. Entre les attentes de l'auditoire, auxquelles les réseaux sociaux offrent une caisse de résonance, et les pesanteurs institutionnelles se fait jour une contradiction qui témoigne de l'inachèvement d'un projet dont la dimension polémique reste perceptible aujourd'hui encore.

Il ne faut pas oublier du reste que les vicissitudes de l'histoire récente tendent à poser une autre question encore plus embarrassante, celle de la défaite (peut-être temporaire) d'une certaine Amérique, « the unmaking of Americans ». De quoi la « musique américaine » est-elle le nom quand un lieu aussi emblématique que le Kennedy Center se trouve placé sous la tutelle directe du régime trumpiste ? Certes, la musique dite « savante » n'est pas au cœur des préoccupations d'un président certainement plus amateur des Village People que de George Antheil, mais par-delà l'anecdote, c'est la nature même du projet national qui est aujourd'hui interrogée par les actions menées au nom des slogans « America First » et « Make America Great Again ». De quelle « Amérique » s'agit-il, et comment la musique participe-t-elle à son invention – ou, à l'inverse, à sa mise en question critique ? La déclaration de Dvorak sur la musique africaine-américaine avait beaucoup surpris et heurté en 1893, car elle mettait l'accent sur une faille du projet national, moins de trente ans après la fin de la Guerre de Sécession. En 2025, la question reste entière, à l'heure où l'« Amérique » entre à nouveau en guerre contre elle-même et contre ce qu'elle doit à toutes ses minorités.

Merci d'envoyer vos propositions à Mathieu Duplay (mathieu.duplay@u-paris.fr) et Marie Olivier (marie.olivier@u-pec.fr) d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard.

The (Un-)Making of American Music

Mathieu Duplay (Université Paris Cité) & Marie Olivier (UPEC)

North America has never been a “land without music,” unlike the United Kingdom – famously dubbed “*das Land ohne Musik*” in 1904 by German musicologist Oscar Adolf Hermann Schmitz. Native American nations had rich musical traditions; the very diverse people who, over the course of the last three centuries, have emigrated to North America from many parts of the world (especially Africa) have brought along their own. Over time, the resulting encounters have proved conducive to numerous forms of artistic experimentation, as nineteenth-century musicians such as Charles Ives already demonstrated. In the 1930s and 1940s, political vicissitudes persuaded major representatives of the European avant-garde such as Arnold Schoenberg and Igor Stravinsky to emigrate to the United States, where their impact was considerable. One particularly significant result was the emergence of a specifically American counter-avant-garde, less interested in espousing the teachings of Schoenberg than in questioning them; John Cage is one of its major representatives, but there are many others: Ruth Crawford Seeger, George Crumb, Pauline Oliveros, Morton Feldman, Harry Partch, to name just a few. Each in their own way, many of these musicians participated in the same project, which was to create a genuinely “American” music by giving authentic expression to the lived realities of life in America. Such was already the dream of Anton Dvorak. As he famously stated in 1893, “In the Negro melodies of America I discover all that is needed for a great and noble school of music”; since then, Scott Joplin, Florence Price, William Grant Still, Samuel Coleridge-Taylor, among many others, have all taken his advice to heart. The past 250 years of American music history can thus be interpreted as the systematic implementation of a project rooted in Romantic thinking, whereby lived experience – what the German language terms *Erfahrung* – is crucial both to artistic invention and to the formation of a national identity likewise perceived as a work in progress. To paraphrase Gertrude Stein, the “making of American music” is inseparable from “the making of Americans,” and one recalls that Stein herself collaborated with Virgil Thomson on two operas, *Four Saints in Three Acts* (1928) and *The Mother of Us All* (1947), the latter based on the life of feminist pioneer Susan B. Anthony.

Yet many voices continue to claim, even today, that there is no such thing as American music. John Cage's famous feud with Pierre Boulez continues to have an impact, particularly in France

where the idea that the United States can create genuinely “experimental” music is still greeted with a certain disbelief. Can there be such a thing as truly avant-garde music that does not follow in the footsteps of the founder of IRCAM? Another factor is the different role accorded to the very notion of “avant-garde” by a culture that does not regard the term as synonymous with “experimental,” let alone with “innovative.” In his monumental history of 20th-century music, Alex Ross shows that the tradition of the Viennese avant-garde is not the only valid one and that many others need to be considered as well: Richard Strauss, Francis Poulenc, and Jean Sibelius are no less “modern” than Gérard Grisey and Philippe Manoury, even though they have a different idea of what makes them so. Likewise, Samuel Barber, John Adams, and Stephen Sondheim remain keenly attached to the modern (and, in some cases, to the Modernist) project, even if they pursue it in works that the followers of Adorno find too dangerously “popular.” Not all listeners, however, are prepared to admit it. Similar tensions exist within American culture itself. The contributions of African-American musicians were once dismissed; now they are often belittled, and their importance is seldom recognised as it should be. Most venues still give pride of place to well-known European composers, and the Met did not start programming American operas on a regular basis until audience demand forced it to do so in the 2020s. Audience expectations (as expressed on social media) and institutional pressures are often at loggerheads, and this suggests that the project of creating a truly “American” school of music remains incomplete, not to say surprisingly contentious.

Lastly, it is important to bear in mind that recent developments have raised an even more embarrassing question, that of the (possibly temporary) “unmaking of Americans.” What does the idea of “American music” mean in practice when flagship venues such as the Kennedy Center are in the hands of the Trump regime? True, so-called “art” music is not among the main preoccupations of a President who prefers the Village People to George Antheil. Trump’s personal tastes are not at issue, however, since the very nature of the United States’ national project is called into question by the actions conducted under cover of putting “America First” and “Making America Great Again.” What do Trump and his followers mean by “America,” and how has music contributed to its invention – or, no less to the point, how does it participate in its critique? Dvorak’s famous statement about African-American music caused an uproar back in 1893 as it drew attention to a lingering fracture in American society, less than thirty years after the end of the Civil War. In 2025, the questions he raised remain relevant, as America once again appears to be at war with itself and its minorities.

Please send your proposals to Mathieu Duplay (mathieu.duplay@u-paris.fr) and Marie Olivier (marie.olivier@u-pec.fr) by 30 January 2026.

Expérimentations écopoétiques bleues: Ecrire avec des organismes, des éléments et des milieux aquatiques

Caroline Durand-Rous (Université de Nîmes) & Béné Meillon (Université d'Angers)

La plume de Herman Melville suivant la trace du cachalot blanc légendaire continue de fasciner à travers le temps et d’inspirer de multiples traductions, éditions et adaptations aux quatre coins du monde. On peut du reste considérer que *Moby Dick* marque l’avènement d’une écriture cherchant à mouiller la plume dans l’Océan en quête d’une poétique à l’ancrage bleu. Cette même quête animera bientôt d’autres grands récits sous la plume d’Ernest Hemingway par exemple avec *The Old Man and the Sea*, ou de Victor Hugo outre-Atlantique. Outre la fabrique d’un imaginaire et d’une poétique océaniques spécifiquement états-unienne ayant ensuite marqué le monde entier, l’écriture de Melville constitue de plus une expérimentation dialogique et épistémologique dans le

sens où elle entre-tisse différentes formes de représentations et d'imaginaires tirés de savoirs scientifiques, mythologiques, traditionnels, et empiriques. Ces œuvres canoniques continuent d'exercer leur influences sur un courant littéraire où il est question d'expérimentations immersives qui appellent à une lecture écopoétique « bleue ». En d'autres termes, il s'agit d'un travail de plume qui puise aux connaissances, à la matérialité et à l'agentivités de la mer et de l'eau et vise à écrire à même l'Océan, engageant l'écriture dans un corps à corps écopoétique entre mondes humains et aquatiques.

Dans le sillage du tournant « bleu » ayant marqué les humanités ces quinze dernières années (Steve Mentz, John R. Gillis, Stacy Alaimo, Elizabeth Deloughrey, Astrida Neimanis, Cecilia Chen, Sidney Dobrin, Melody Jue), le champ de recherche en écocritique a également entrepris de s'intéresser à ces œuvres consacrées à l'Océan et à l'eau sous toutes ces formes (Dan Brayton, Sidney Dobrin, Christoph Singer, Søren Frank). C'est notamment le cas du programme de recherche Sea More Blue, basé à l'Université d'Angers et soutenu par la MSH Ange Guépin et la Région des Pays de la Loire, qui invite à développer une écopoétique bleue par le biais d'approches interdisciplinaires des imaginaires et représentations aquatiques, des mers et des océans.

Pour remédier au « trouble de déficit océanique » diagnostiqué par Dan Brayton, cet atelier propose de sonder des textes littéraires, ou éventuellement des films ou des œuvres relevant des arts visuels ou du spectacle et explorant des mondes aquatiques et océaniques. On analysera en particulier la façon dont ces textes expérimentent au niveau du style, de la narratologie, de la caractérisation des personnages, du décor, ou du mode de fiction ou du genre (réalisme magique, réalisme liminal, fiction spéculative) pour inventer de nouvelles formes poétiques au diapason des mondes aquatiques du grand large et des abysses, mais aussi de milieux terraqués tels que ceux du littoral, des deltas, et des milieux d'eau douce. L'atelier pourra accueillir l'exploration des expériences intersubjectives du sensible à travers, par exemple, le prisme des épistémologies indigènes et la prise en considération de rapports animistes et totémiques avec les êtres de l'eau. Une attention particulière sera par ailleurs portée aux expérimentations hydroféministes, postcoloniales ou encore relevant des écologies queer, tirant le « bleu » vers le trouble, le *glaz* des paysages bretons, ou le glauque, cette couleur indéfinissable qui vient compliquer le bleu de la mer.

Les propositions de communication d'environ 500 mots sont à envoyer d'ici le 30 janvier 2026 à Caroline Durand-Rous et Béné Meillon : benedicte.meillon@univ-angers.fr et Caroline.Durand_Rous@unimes.fr

Blue Ecpoetic Experiments: Writing with Marine and Aquatic Creatures, Elements, and Milieux

Caroline Durand-Rous (Université de Nîmes) & Béné Meillon (Université d'Angers)

The long-lasting fascination induced by Herman Melville's writing in pursuit of the legendary albino sperm whale has been kindled through time via multiple translations, editions, and adaptations throughout the world. *Moby Dick* can besides be considered as the starting point of a kind of writing that seeks to immerse one's penmanship into the Ocean in a quest for a poetics traced in blue ink and anchored in watery places. A similar pursuit has presided over other great tales such as Hemingway's *The Old Man and the Sea* or, on the other side of the Atlantic, Victor Hugo's *Les travailleurs de la mer*. In addition to the making of a specifically United-Statesian oceanic imaginary and poetics which has rippled worldwide into countless sea stories, Melville's writing moreover constitutes a dialogic and epistemological experimentation in that it interweaves various forms of representations and imaginaries drawn from mythological, scientific, traditional

and empirical knowledges. Such seminal books have since then influenced a literary current that experiments with immersive writing that calls for a “blue” ecopoetic reading. In other words, the craft involved taps into the *poiesis* of the sea and water to write *with* the Ocean, producing writing that is shaped by material, ecopoetic entanglements between human and aquatic worlds.

In the wake of the “blue turn” which has marked the humanities in the past fifteen years (Steve Mentz, John R. Gillis, Margaret Cohen, Stacy Alaimo, Elizabeth Deloughrey, Astrida Neimanis, Cecilia Chen, Sidney Dobrin, Melody Jue), ecocriticism has also turned part of its attention to the Ocean, and to watery matters of all kinds (Dan Brayton, Sidney Dobrin, Christoph Singer, Søren Frank). This has been the case in particular with the Sea More Blue research program based in Angers and sponsored by the MSH Ange Guépin and the Région des Pays de la Loire, which encourages the development of a blue ecopoetics resting on interdisciplinary approaches to imaginaries and representations of water and of the seas.

To remedy the “ocean deficit disorder” diagnosed by Dan Brayton, this workshop seeks to explore literary texts, movies, or arts that probe aquatic and oceanic worlds. The ways in which these artworks experiment with style, narratology, characterization, setting, or fictional modes or genres (magical realism, liminal realism, speculative fiction), so as to invent new poetic forms attuned to aquatic milieux ranging from the deep sea, or far off-shore places, to coastlines, deltas, and fresh water ecosystems. The panel will welcome the exploration of intersubjective experiences of the living realm through the possible lens of indigenous epistemologies and taking account of animistic and totemic relationships with water beings. Particular attention will besides be paid to hydrofeminist, postcolonial, or queer experimentations that tinker with water and trouble its blue color, giving it a glaucous hue which coalesces with the subtle and complex *glaz* color of Breton seascapes and landscapes and thus throws off attempts to circumscribe the color of the sea to the sole color blue.

Please send your communication proposals (about 500 words) by 30 January 2026 to Caroline Durand-Rous and Béné Meillon : benedicte.meillon@univ-angers.fr and Caroline.Durand_Rous@unimes.fr.

Saisir l'expérience par l'enquête de terrain. Réflexions sociologiques depuis la France à propos des terrains aux États-Unis.

Elodie Edwards-Grossi (Université Paris Dauphine), Marie A. Menard (Université Paris-Est Créteil) & Michael Stambolis-Ruhstorfer (Université Toulouse — Jean Jaurès)

Le débat autour du terme “civilisation”, qui anime régulièrement notre communauté scientifique, s'inscrit, en creux, dans des questions plus larges autour des disciplines et des méthodes (co)existant au sein de la section 11, mobilisées pour saisir, documenter et analyser l'expérience des individus, des groupes et des institutions aux États-Unis. Si l'histoire et la méthodologie historique prévalent dans les formations et les concours anglicistes (CAPES, agrégation), elles co-existent de fait, selon différentes modalités au niveau de la recherche, avec d'autres méthodes et disciplines des sciences sociales, comme la sociologie, la science politique, la géographie, ou encore les sciences de l'éducation pour ne citer qu'elles.

Cet atelier propose de mettre à l'honneur un dispositif en particulier, qu'on retrouve de manière transversale dans plusieurs des disciplines citées ci-dessus : l'enquête de terrain. Faisant le constat qu'elle est relativement répandue dans la recherche contemporaine sur les États-Unis, on souhaite proposer un espace de discussion à la fois pratique et théorique : comment saisir/recueillir l'expérience ? Quelle(s) expérimentation(s) possible(s) dans les outils et les approches ? Quelle(s) sont les expérience(s) des enquêteur-ices sur le terrain ? En interrogeant l'enquête de terrain

reposant, par exemple, sur l'ethnographie, les entretiens semi-directifs ou libres, l'observation participante ou non, comme l'une des méthodes mobilisables pour saisir/recueillir les expériences états-uniennes (au sens large), cet atelier entend poser les jalons d'une réflexion de longue durée, selon deux axes en particulier : celui des opportunités et des contraintes.

L'enquête de terrain, en France, bénéficie des épistémologies croisées des traditions états-uniennes et européennes. Cependant, c'est aux États-Unis que l'enquête de terrain a été popularisée en premier, dans les années 1920, par les travaux issus de la première génération de l'École de Chicago. Des sociologues comme Nels Anderson, William I. Thomas, Florian Znaniecki et Paul G. Cressey publièrent des études de cas prenant pour terrain des quartiers de Chicago et enquêtant sur des groupes de populations distincts, en s'appuyant à la fois sur des entretiens, des observations consignées dans des carnets de terrain et des documents personnels comme des lettres. Ces travaux produits au début du siècle ont été abondamment lus par les chercheurs et chercheuses en sciences sociales en France dès les années 1980, mais ne semblent pas avoir connu un grand écho au sein de la section 11.

La spécificité de l'enquête menée depuis une perspective française et/ou francophone sur les États-Unis est qu'elle bénéficie de ce qu'on peut appeler le "dépaysement" ou "décentrement", un aspect d'ailleurs discuté lors d'un précédent congrès. Ce dépaysement est heuristique puisqu'il permet d'autant plus la rupture avec les prénotions, une étape préalable nécessaire pour observer/documenter/analyser/transcrire l'expérience sur le terrain. Les chercheur-euses travaillant sur les États-Unis apportent un regard comparatif depuis la France, de manière explicite ou implicite, qui permet d'ouvrir une nouvelle perspective sur des objets étudiés depuis l'intérieur. Ce décalage peut également faire émerger de nombreuses questions sur le positionnement des chercheur-euses et la distance adéquate qu'iels doivent adopter ou non sur le terrain (recherche action, être *insider* ou *outsider* au groupe étudié etc.). Les communications pourront s'interroger sur les modalités de ce décentrement et ses apports scientifiques, tant sur le plan pratique que théorique. Elles pourront aussi s'interroger sur les apports des formations, en LLCER ou ailleurs, et la manière dont elles peuvent outiller les chercheur-euses en amont et pendant leur recherche, en leur fournissant les bases de la compréhension des espaces enquêtés et des méthodes de recherches.

Les communications pourront interroger la spécificité de la section 11 (et des études aréales de façon générale) et des opportunités scientifiques qu'elle offre aux enquêteur-ices de terrain vis-à-vis des méthodes et cadres épistémologiques. La section 11 bénéficie-t-elle d'un décloisonnement par rapport aux autres sections ? De plus de souplesse ? Parce qu'elle met au cœur de son projet scientifique l'interdisciplinarité comment celle-ci permet-elle l'expérimentation, le tâtonnement etc. ? Face à ce que certain-es soulignent comme l'impossible constitution des études aréales états-uniennes en discipline, des approches comme celle de la socio-histoire peuvent-elle constituer un horizon unificateur tout en offrant une large liberté aux chercheur-euses ?

Notre atelier souhaite aussi interroger les contraintes, nombreuses, qui pèsent sur l'enquête de terrain aux États-Unis et leurs évolutions. Les communications pourront notamment évoquer les contraintes matérielles liées à la distance géographique et le sous-financement de la recherche, qui impactent inégalement les chercheur-euses selon leur statut, leur genre, leur race, leur classe, leurs responsabilités familiales etc. L'enquête de terrain requérant souvent un travail sur le temps long, une prise de contact préalable suivi de séjours immersifs de moyenne ou longue durée, les contraintes matérielles de financement et la précarisation de l'ESR dont sont victimes les disciplines des sciences sociales et l'angliciste semblent contraindre tout particulièrement l'horizon des jeunes chercheurs et chercheuses souhaitant se former à ces méthodes et les appliquer aux États-Unis. Ces contraintes matérielles se traduisent par exemple par le besoin de recourir à des financements extérieurs, qui requièrent donc de mobiliser des ressources (financières, académiques, symboliques etc.) inégalement réparties dans le monde de la recherche. Les communications pourront également aborder la question des changements contextuels qui

impactent l'accès au terrain, que ce soit la pandémie ou la montée de la répression académique et politique aux États-Unis, et les stratégies mises en place en amont ou en aval de l'enquête pour s'y adapter. Enfin, si on a mentionné les bénéfices que peuvent avoir la logique des études aréales, les communications peuvent s'interroger sur les limites qu'elles posent à la recherche en cours (attentes professionnelles de se limiter à un seul pays, par exemple).

Les propositions sont à envoyer à Elodie Edwards-Grossi (elodie.edwards-grossi@dauphine.psl.eu), Marie A. Menard (marieadmenard@gmail.com) et Michael Stambolis-Ruhstorfer (michael.stambolis@univ-tlse2.fr) d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard.

Capturing experience through field research. Sociological reflections from France on fieldwork in the United States.

Elodie Edwards-Grossi (Université Paris Dauphine), Marie A. Menard (Université Paris-Est Créteil) & Michael Stambolis-Ruhstorfer (Université Toulouse – Jean Jaurès)

The debate surrounding the term “civilization,” which regularly animates our scientific community, is implicitly linked to broader questions about the (co)existing disciplines and methods within Section 11 that are used to understand, document, and analyze the experiences of individuals, groups, and institutions in the United States. Although history and historical methodology prevail in teaching or in examinations (CAPES, agrégation), at the level of research, they coexist in different ways with other methods and disciplines in the social sciences, such as sociology, political science, geography, and educational sciences, to name but a few.

This workshop aims to highlight fieldwork, a particular type of method that is used across several of the disciplines mentioned above. Given that fieldwork is relatively widespread in contemporary research on the United States, we would like to provide a space for both practical and theoretical discussion: how can we capture/collect experiences? What experiments are possible in terms of tools and approaches? What are the experiences of field researchers? By examining a variety of methodologies that fall under the broad rubric of fieldwork aimed at for capturing/collecting experiences (in the broad sense) of people in the United States, including, for example, ethnography, semi-structured or open-ended interviews, and participant or non-participant observation, this workshop aims to lay the groundwork for long-term reflection focusing on two areas in particular: opportunities and constraints.

Field research in France benefits from the combined epistemologies of U.S. and European traditions. However, it was in the United States that fieldwork was first popularized in the 1920s by the work of the first generation of the Chicago School. Sociologists such as Nels Anderson, William I. Thomas, Florian Znaniecki, and Paul G. Cressey published case studies based in Chicago neighborhoods and investigated distinct population groups, drawing on interviews, observations recorded in field notebooks, and personal documents such as letters. Produced at the beginning of the century, this research was widely read by social scientists in France from the 1980s onwards, though its impact within Section 11 seems limited.

Research conducted from a French and/or Francophone perspective on the United States is specific. It benefits from what might be called “disorientation” or “decentering,” an aspect that was discussed at a previous AFEA annual meeting. The heuristic dimension of this disorientation can allow researchers to break with preconceptions, a necessary preliminary step in observing/documenting/analyzing/transcribing the experience in the field. Researchers working on the United States bring a comparative perspective from France, either explicitly or implicitly, which opens up a new perspective on subjects studied from within. This shift can also raise many questions about the positionality of researchers and the appropriate distance they should or should

not adopt in the field (action research, being an insider or outsider to the group being studied, etc.). Paper proposals could examine the modalities of this decentering and its scientific contributions, both practical and theoretical. They may also examine the contributions of training, in LLCER or elsewhere, and how it can equip researchers before and during their research by providing them with the basics for understanding the places under investigation and research methods.

Paper proposals could examine the specific nature of Section 11 (and area studies in general) and the scientific opportunities it offers field researchers in terms of methods and epistemological frameworks. Does Section 11 benefit from greater openness compared to other sections? Does it benefit from greater flexibility? Because it places interdisciplinarity at the heart of its scientific project, is there more room for experimentation, trial and error, etc.? Given what some point to as the impossibility of establishing US area studies as a discipline, can approaches such as socio-history provide a unifying horizon while offering researchers a great deal of freedom?

Our workshop also aims to examine the numerous constraints that weigh on field research in the United States and how they are evolving. Presentations may address, in particular, the material constraints associated with geographical distance and underfunding of research, which impact researchers unevenly depending on their status, gender, race, class, family responsibilities, etc. Fieldwork often requires long-term investments in time, including preliminary contact with the field followed by medium- or long-term immersive stays. Material constraints around funding as well as the precariousness of higher education and research—which affect the social sciences and English studies in particular—limit the horizons of young researchers who wish to train in these methods and apply them in the United States. Moreover, the need to seek external funding, which in turn requires the mobilization of resources (financial, academic, symbolic, etc.) are unevenly distributed in the world of research. Papers may also address contextual changes that impact access to the field, whether due to the pandemic or the rise of academic and political repression in the United States for example, and the strategies scholars implement before or after fieldwork trips to adapt to these changes. Finally, while the benefits of areal studies have been mentioned, papers may question the limitations they impose to ongoing research (e.g., professional expectations to limit oneself to a single country).

Please send your proposals to Elodie Edwards-Grossi (elodie.edwards-grossi@dauphine.psl.eu), Marie A. Menard (marieadmenard@gmail.com) and Michael Stambolis-Ruhstorfer (michael.stambolis@univ-tlse2.fr) by 30 January 2026.

Bibliographie / Bibliography:

Bizeul Daniel, « Que faire des expériences d'enquête ? : Apports et fragilité de l'observation directe », *Revue française de science politique*, n° 1, vol. 57, 2007, p. 69-89, [<https://doi.org/10.3917/rfsp.571.0069>].

Bonzon Mathieu, Latrache Rim, Laurent Caroline, Le Moigne Yohann, "France-Based Scholars Researching Minority Groups in the Field: A Symposium", *American Studies Journal*, n°68, 2019.

Celestine Audrey, Martin-Breteau Nicolas, "In and Beyond the Field: Researching Black Lives Matter from France", *American Studies Journal*, n°68, 2019.

Cefaï, Daniel, « Le naturalisme dans la sociologie américaine au tournant du siècle. La genèse de la perspective de l'École de Chicago », *Revue du MAUSS*, n° 1, vol. 17, 2001, p. 261-274.

Grafmeyer, Yves, Joseph, Isaac. *L'École de Chicago : Textes traduits et présentés par Isaac Joseph et Yves Grafmeyer*. Paris, Flammarion, 1979.

Debouzy, Marianne. « Introduction : les études de civilisation en débat », *Revue Française d'Études Américaines*, n°83, 2000, p. 3-12.

Giraud Olivier, « Les défis de la comparaison à l'âge de la globalisation : pour une approche centrée sur les cas les plus différents inspirée de Clifford Geertz », *Critique internationale*, n° 4, vol. 57, 2012, p. 89-110, [<https://doi.org/10.3917/criti.057.0089>].

Lamont Michèle, Thévenot Laurent (dir.), *Rethinking Comparative Cultural Sociology: Repertoires of Evaluation in France and the United States*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

Laurens Sylvain, Neyrat Frédéric, et Boe Carolina (dir.), La restitution aux enquêtés : entre déontologie et bricolages professionnels, dans : *Enquêter, de quel droit: menaces sur l'enquête en sciences sociales*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2010.

Pouly Marie-Pierre, « Analystes et analyses de la curiosité américaniste des anglicistes en France », *Nuevo mundo, mundos nuevos*, Debates, janvier 2010.

Rolland-Diamond Caroline, Caron Nathalie, « Des sciences sociales en filière LLCER ou pourquoi le mot “civilisation” ne convient plus en études étrangères », *The Conversation*, 26 août 2018.

Rossignol Marie-Jeanne, « Quelle(s) discipline(s) pour la civilisation ? », *Revue Française d'Études Américaines*, n°83, 2000, p. 13-27.

Thomas-Hebert Charlotte, « Conducting Sensitive Research as an Alien Ethnographer in the United States », *American Studies Journal*, n°68, 2019.

Topalov Christian, « Enquêter sur le passé », *Savoir/Agir*, n° 3, vol. 57, 2021, p. 21-29, [<https://doi.org/10.3917/sava.057.0023>].

La mise en récit des Etats-Unis et des Etats-Unien.nes, XIX^e- XXI^e siècle : histoire, mémoire, fiction

Anne-Claire Faucquez (Université Paris 8) & Pauline Pilote (Université Bretagne-Sud (Lorient))

Alors qu'approchent 2026 et les commémorations du 250^{ème} anniversaire de la Déclaration d'Indépendance, les États-Unis s'apprêtent à célébrer un moment considéré comme fondateur de l'histoire du pays. Formée par le Congrès en 2016, la Commission America250 est chargée d'organiser les festivités à travers le pays et d'en faire une expérience partagée : « *We aim to inspire our fellow Americans to reflect on our past, strengthen our love of country, and renew our commitment to the ideals of democracy through programs that educate, engage, and unite us as a nation* », annonce d'emblée la page d'accueil du site. Lancée à la demande du président Obama, cette opération aboutit dix ans plus tard dans le contexte de la présidence de Donald Trump, qui affiche, par un décret dès mars 2024, sa volonté de se tourner vers le passé pour mettre en avant sa vision de l'Amérique : « *It is the policy of my Administration to restore Federal sites dedicated to history, including parks and museums, to solemn and uplifting public monuments that remind Americans of our extraordinary heritage, consistent progress toward becoming a more perfect Union, and unmatched record of advancing liberty, prosperity, and human flourishing* ». C'est dans ce contexte que nous aimerions réfléchir, à la croisée d'approches historiques et littéraires, à ces procédés de mise en récit des États-Unis, dès 1776 jusqu'à aujourd'hui, dans le contexte des célébrations du 250^{ème} anniversaire. Dans ce cadre, nous nous proposons de nous pencher sur l'écriture et la réécriture des mythes dits fondateurs des États-Unis.

Si les États-Unis signent leur Déclaration d'Indépendance en 1776, tandis que se poursuit la guerre d'Indépendance jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, c'est au cours du XIX^e siècle que la Jeune République s'établit et se consolide dans la durée. Alors que cette dernière se cherche des mythes fondateurs sur lesquels s'appuyer et regarde vers le passé colonial pour y trouver matière à célébrer (à l'instar du Colonial Revival, mouvement lancé dans les années 1870 dans les arts, l'architecture et la littérature), les sociétés historiques naissent et se multiplient pour récolter, archiver et diffuser la matière historique (Massachusetts Historical Society en 1791, New-York Historical Society en

1804, Sons of the Revolution en 1876, General Society of Mayflower Descendants en 1897, etc.). Ces sociétés savantes témoignent, certes, de l'intérêt pour l'histoire, à une période où celle-ci se définit comme une discipline à part, séparée des belles-lettres, mais, comme on le voit dans leur nom, mettent également en avant des lieux ou des événements fondateurs, érigés en héritage commun, dont les États-Uniens et les États-Uniennes peuvent se réclamer et qu'ils peuvent partager, cimentant par là un passé commun.

Cette volonté de construire et de promouvoir un passé partagé se retrouve dans le succès du roman historique qui émerge et se consolide à partir des années 1820-1830, contribuant pleinement à la formation et à la célébration d'événements considérés comme fondateurs, repris, diffusés et érigés en mythes nationaux (le mythe de Pocahontas, les Pères Pèlerins, Thanksgiving, les Pères Fondateurs, la Révolution, la Destinée Manifeste, etc.) Cet atelier entend s'intéresser à ces processus de construction et de diffusion des mythes dits nationaux, à la manière dont ils sont écrits puis réécrits depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à aujourd'hui. On pourra ainsi s'intéresser aux commémorations, aux expositions universelles, aux anniversaires (tels, par exemple, le centenaire de l'inauguration de Washington en 1889 ou au 250^{ème} anniversaire de la Déclaration d'Indépendance à venir en 2026), à la préservation du patrimoine (musées nationaux, reconstitutions d'événements historiques, *reenactments* de batailles, etc.), à l'écriture des livres d'histoire ou des manuels scolaires. On s'intéressera aussi au rôle de la fiction dans la dispersion, la propagation et la transmission de ces mythes nationaux : comment la fiction s'empare-t-elle de l'histoire états-unienne ? Comment met-elle en scène une histoire états-unienne partagée et des mythes communs ? Comment est-ce qu'elle reproduit, répercute, ou au contraire retravaille, réinvente ces mythes fondateurs des États-Unis ? On pense, bien sûr, au succès des romans historiques, depuis le XIX^e siècle et la popularité, entre autres, des romans de James Fenimore Cooper, jusqu'à aujourd'hui, *via* leurs réécritures (*Into the Wilderness* de Sara Donatti [Rosina Lippi], 1998) ou leurs adaptations (*The Last of the Mohicans*, Michael Mann, 1992) et, plus largement, à la popularité sans cesse renouvelée des fictions historiques, en librairie ou à l'écran – *The Patriot* (Roland Emmerich, 2000) sur la guerre d'Indépendance, *Legends of the Fall* (Edward Zwick, 1994), adaptation de la nouvelle de Jim Harrison du même nom (1979), ou encore la comédie musicale *Hamilton: An American Musical* (Lin-Manuel Miranda, 2015), entre autres. Si ces fictions reprennent et diffusent des mythes fondateurs des États-Unis et une certaine vision de l'histoire nord-américaine, d'autres les retravaillent, à l'instar de Laila Lalami qui, dans *The Moor's Account* (2014), raconte l'expédition Narvaez, menée par Cabeza de Vaca pour explorer la Floride en 1527-1528, mais du point de vue de l'esclave marocain, seul survivant de l'expédition selon les archives parvenues jusqu'à nous.

S'appuyant sur la notion de "communauté imaginée" (Benedict Anderson), on s'intéressera donc à la manière dont les mythes nationaux et leur réactualisation participent de cette recreation permanente de la nation et à la manière dont ces processus de patrimonialisation participent d'une mise en scène de l'appartenance à la nation états-unienne.

Cet atelier se propose ainsi de soulever les questions suivantes :

- Quels sont les grands mythes nationaux états-uniens ?
- Y a-t-il une concurrence entre certains mythes (mythes régionaux prônés comme nationaux, "guerre des firsts") ?
- Comment ces mythes sont-ils construits et propagés ? Sous quelles formes ? Par quels biais ?
- Comment la fiction peut-elle venir combler les silences de l'histoire ?
- Quel est le rôle du roman national dans la fabrique des États-Uniens et des États-Uniennes ?
- Comment la construction, la diffusion et la réécriture des mythes nationaux participent-elles de la production d'une identité collective états-unienne ? Mais, dès lors, de quel collectif parle-t-on ?

- Quels sont les phénomènes d'exclusion ou de mise à l'écart que ces mythes nationaux dissimulent ? Comment alors se réapproprier ou réinventer ces mythes nationaux ?

Les propositions sont à envoyer directement à Anne-Claire Faucquez (acfaucquez@gmail.com) et Pauline Pilote (pauline.pilote@univ-ubs.fr) d'ici le 30 janvier 2026.

The Making of the U.S., 19th-21st c.: History, Memory, Fiction

Anne-Claire Faucquez (Université Paris 8) & Pauline Pilote (Université Bretagne-Sud (Lorient))

As 2026 and the commemorations of the 250th anniversary of the Declaration of Independence draw near, the United States is preparing to celebrate a moment regarded as foundational for the nation's history. Created by Congress in 2016, the America250 Commission is tasked with organizing festivities across the country and turning them into a shared experience: "*We aim to inspire our fellow Americans to reflect on our past, strengthen our love of country, and renew our commitment to the ideals of democracy through programs that educate, engage, and unite us as a nation,*" announces the homepage of the website. Launched at President Obama's request, the initiative culminates ten years later in the context of Donald Trump's presidency, who, in a March 2024 executive order signals his intention to look to the past in order to foreground his vision of America: "*It is the policy of my Administration to restore Federal sites dedicated to history, including parks and museums, to solemn and uplifting public monuments that remind Americans of our extraordinary heritage, consistent progress toward becoming a more perfect Union, and unmatched record of advancing liberty, prosperity, and human flourishing.*"

It is within this context that we propose to reflect—at the crossroads of historical and literary approaches—on the narrative processes through which the United States has been written into being, from 1776 to the present, in light of the upcoming 250th anniversary celebrations. In particular, we propose to examine the writing and rewriting of the so-called founding myths of the United States.

If the United States signed its Declaration of Independence in 1776, while the War of Independence continued on until the end of the eighteenth century, it was in the nineteenth century that the Young Republic established and consolidated itself over time. As it sought founding myths on which to rely, turning to the colonial past for material to celebrate—exemplified by the Colonial Revival movement, launched in the 1870s in the arts, architecture, and literature—historical societies were founded and multiplied to collect, archive, and disseminate historical material (the Massachusetts Historical Society in 1791, the New-York Historical Society in 1804, the Sons of the Revolution in 1876, the General Society of Mayflower Descendants in 1897, etc.). These learned societies not only demonstrate an interest in history, at a time when the discipline was distinguishing itself from the *belles-lettres*, but they also, as their names suggest, foreground places and events construed as foundational, erected as a shared heritage to which Americans could lay claim and which they could share, thereby seeking to cement a common past.

This desire to construct and promote a shared past can also be found in the success of the historical novel, which emerged and consolidated itself from the 1820s-30s onward, fully contributing to the formation and celebration of events deemed foundational, which were taken up, disseminated, and elevated into national myths (the Pocahontas myth, the Pilgrim Fathers, Thanksgiving, the Founding Fathers, the Revolution, Manifest Destiny, etc.).

This panel intends to focus on the processes of construction and diffusion of these so-called national myths, and on the ways they have been written and rewritten from the late eighteenth century to the present. It will examine commemorations, world fairs, anniversaries (such as, for

example, the centennial of Washington's inauguration in 1889 or the upcoming 250th anniversary of the Declaration of Independence in 2026), heritage preservation (national museums, historical reenactments, battle reenactments, etc.), and the writing of history books and school textbooks. It will also explore the role of fiction in the dispersion, propagation, and transmission of these national myths: how does fiction engage with U.S. history? How does it stage a shared American history and common myths? How does it reproduce, echo, or, conversely, rework and reinvent the founding myths of the United States? One might think, of course, of the success of historical novels since the nineteenth century and the popularity, among others, of James Fenimore Cooper's works, continuing into the present day through their rewritings (*Into the Wilderness* by Sara Donati [Rosina Lippi], 1998) or adaptations (*The Last of the Mohicans*, Michael Mann, 1992), and more broadly, through the ever-renewed popularity of historical fictions in print or on screen—*The Patriot* (Roland Emmerich, 2000) on the War of Independence, *Legends of the Fall* (Edward Zwick, 1994), adapted from Jim Harrison's novella of the same name (1979), or the musical *Hamilton: An American Musical* (Lin-Manuel Miranda, 2015), among others. While these fictions reprise and disseminate founding myths of the United States and a particular vision of North American history, others rework them, as in Laila Lalami's *The Moor's Account* (2014), which recounts the Narvaez expedition, led by Cabeza de Vaca to explore Florida in 1527-1528, but from the perspective of the Moroccan slave—the only survivor of the expedition according to the surviving records.

Drawing on Benedict Anderson's notion of "imagined communities," we will thus consider how national myths and their constant reactivation contribute to the ongoing recreation of the nation, and how these processes of patrimonialization participate in staging a sense of belonging to the American nation.

This panel therefore proposes to raise the following questions:

- What are the great American national myths?
- Is there competition between certain myths (regional myths promoted as national, "wars of the firsts")?
- How are these myths constructed and propagated? In what forms? Through which channels?
- How can fiction fill the silences of history?
- What role does the national narrative play in the making of Americans?
- How do the construction, dissemination, and rewriting of national myths contribute to the production of a collective American identity? But then, which collective are we speaking of?
- What forms of exclusion or marginalization do these myths conceal? How, then, can these national myths be reappropriated or reinvented?

Proposals may be sent directly to Anne-Claire Faucquez (acfaucquez@gmail.com) and Pauline Pilote (pauline.pilote@univ-ubs.fr) by 30 January 2026.

« I loved America before it was called America » : Quand les Autochtones (se) construisent (dans) l'Amérique

Sophie Gergaud (chercheure indépendante) & Tatiana Viallaneix (Université de Picardie Jules-Verne/doctorante Université Clermont Auvergne)

Le récit des relations entre « l'Amérique » et les Autochtones se résume souvent à une vision binaire dans laquelle « l'Indien » est éventuellement un allié mais le plus souvent une force

d'opposition et de résistance dans le cadre du processus de construction d'un État « américain » et de son territoire. Dans un cas comme dans l'autre, les peuples autochtones n'auraient agi qu'« en réaction à » un processus (la fabrique des Étatsunien·nes) qui leur serait extérieur et qu'ils seraient condamnés à subir, de par leur statut de victimes, de vaincus, ou plus généralement de subalternes. Contre ce processus, ils pourraient, encore aujourd'hui, au mieux lutter, au pire renoncer, s'effaçant alors inexorablement face à une Amérique construite par d'autres, sans eux ou malgré eux. Dans ce récit binaire, les peuples autochtones seraient condamnés à demeurer en marge de l'Amérique ou à s'assimiler en renonçant à leurs spécificités. Perpétuels *outsiders*, ils ne pourraient que résister ou disparaître – physiquement et/ou culturellement. Vivre *contre* l'Amérique et *sans* elle, mais jamais *avec* ni *pour* elle. Or, de tous temps, des membres de nations autochtones ont su, individuellement et collectivement, expérimenter, contribuer et participer à la fabrique de l'Amérique, et ce, avant même que celle-ci ne s'appelle « Amérique ». Loin de se contenter de réagir à un processus qui leur serait étranger, loin de n'être mus que par le seul souci de « préservation » (de leurs propres cultures « immuables », de leurs modes de vie dits « traditionnels » ou de leurs territoires ancestraux se réduisant inéluctablement à une peau de chagrin), les Autochtones ont été forces de proposition et ont su, tout au long de l'histoire et jusqu'à nos jours, faire preuve d'innovation et d'agentivité pour (se) construire (dans) une nation étatsunienne en édification permanente. Amanda Cobb-Greetham dans une réflexion sur la souveraineté intellectuelle autochtone prônée par Robert Warrior (Osage) et Jace Weaver (Cherokee), invite à considérer les contributions de celles et ceux qui « “writ[e] forward” charting [their] own course and not looking for outside approval » (Cobb 128), au lieu de « “writ[e] back” to the colonizer », un appel que nous prendrons au mot.

Cet atelier sera donc l'occasion d'explorer ces différentes expériences et expérimentations autochtones, dans différents domaines et à différentes époques – passées, présentes et futures. Il s'inscrira pour ce faire dans la posture disruptive de l'autochtonie qui nous invite à sans cesse élargir nos cadres de pensée et à remettre en question nos cadres de références, en proposant un renversement de perspective, à l'instar du point de vue de l'universitaire et autrice LeAnne Howe (Choctaw/ Cherokee) concernant la colonisation : « [w]hat I believe was happening to the non-Indians was that they were threading their lives and experiences into ours. A shift in paradigm, it's generally believed to be the other way around: Indians assimilating into the mainstream. » (Howe 124) Howe propose une praxis, la « tribalographie », qui tresse toutes les formes de récits autochtones, mais aussi non autochtones, dans un processus d'édification, à la recherche d'une nouvelle cohérence. Carter Meland (White Earth Anishinaabé) résume l'approche de Howe comme « a way of seeing, reading, and writing [...] out of the convenient boxes of colonialist thought into vital, tribal world lines where Native stories breathe America into life in a generative act of sharing and exchange that, while rarely acknowledged, nevertheless remains true » (Meland 38). Ainsi, plutôt que de considérer les nations autochtones et la nation étatsunienne comme évoluant dans deux mondes distincts et parallèles, les communications s'interrogeront sur la façon dont les premières ont su, peuvent et s'imaginent continuer de faire partie intégrante de la seconde. Alors que leurs destins sont souvent vus comme séparés et irréconciliables, l'autochtonie n'est-elle pas, au contraire, consubstantielle à l'existence et à la fabrication de l'identité étatsunienne ? Comme le souligne Robert Warrior (Warrior 1995 : 88-8 ; Warrior 1992), Vine Deloria Jr. Va encore plus loin et voit dans les initiatives autochtones contemporaines une voie disruptive vertueuse possible pour l'Amérique, ouvrant pour celle-ci une ou des « ligne(s) de fuite », selon le concept de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Deloria écrit : « Indian people [...] have a chance to re-create a type of society for themselves that can defy, mystify, and educate the rest of American society » (Deloria, 262). Cet atelier pourra donc être l'occasion d'explorer comment et dans quelle mesure les Autochtones agissent en *trickster* de la nation américaine pour la transformer et la guérir d'elle-même.

- **Une temporalité élargie.** Notre atelier s'inscrit dans la très longue durée : préexistant à l'Amérique, les Autochtones la nourrissent dès son état embryonnaire grâce à des savoirs ancestraux – qui sont en partie partagés et transmis aux colons européens à leur arrivée et leur permettent de survivre les premières années, puis de s'établir de façon permanente. L'Union et les États-Unis ne naissent pas à partir d'une page blanche, tout comme les savoirs et savoir-faire des Autochtones ne leur sont pas innés : l'atelier mettra en avant les connaissances acquises au gré de plusieurs millénaires d'expériences et expérimentations, préalables à la colonisation. Ces savoirs ancestraux nous permettront au passage de remettre en question la notion d'« environnement naturel hostile », ce trope du récit national étatsunien, en explorant les perspectives autochtones historiques d'adaptation au(x) territoire(s), leurs expériences et expérimentations sur un temps (très) long et leur vision d'un espace non pas vide, inhospitalier et à conquérir, mais au contraire habité, accueillant, nourricier et familial. Selon Élise Marienstras, les premiers colonisateurs « croyaient vides les grands espaces de l'Ouest parce qu'ils n'y trouvaient pas les signes d'occupation auxquels ils étaient habitués » (Marienstras 16). Loin de ne voir qu'un environnement naturel hostile, les peuples autochtones ont vécu et prospéré dans ces espaces, comme en témoignent jusqu'à aujourd'hui la toponymie mais aussi certains axes d'échanges et de circulation structurant le territoire des États-Unis.

- **Les « fondateur·rices » autochtones des États-Unis.** L'atelier s'attachera à prendre en compte les différents membres de nations autochtones qui ont participé aux expérimentations des premiers temps, apportant leur expérience politique, sociale et démocratique à ce moment clé de la naissance de la nation étatsunienne. On pense bien sûr ici à la Confédération iroquoise et à ses contributions importantes dans la formation de la démocratie étatsunienne et dans la formulation même de la Constitution, mais aussi à la contribution au développement du territoire et de l'économie du pays à travers le temps. D'autres récits de contributions autochtones individuelles ou collectives, oubliées du récit national, seront les bienvenus.

- **« Hybridité » et « mimétisme stratégique »** (Habran). L'atelier explorera les fonctionnements adaptatifs à la nation étatsunienne naissante puis en perpétuelle évolution, cette hybridité, selon le concept d'Homi Bhabha, faite d'inventivité et de résilience davantage que de perte, abandon et imitation. Nous explorerons la capacité des nations autochtones à « expérimenter » et à « s'adapter » à leurs territoires pendant les périodes coloniale et post-coloniale. On pense notamment ici aux déplacements forcés de populations qui ont dû, après les drames des « Longues marches », s'adapter aux nouveaux territoires qui leur ont été imposés, souvent délibérément choisis car arides et peu fertiles. Devant faire face à un contexte socio-économique et politique étranger, imposé, difficile et bien souvent hostile, l'ingéniosité et la créativité de ces nations autochtones leur ont permis de traverser les siècles et de survivre, voire pour certaines de prospérer.

- **L'exceptionnalisme étatsunien/amérindien.** Le titre de notre atelier, « I loved America before it was called America », reprend l'œuvre du pop-artiste kiowa/choctaw Steven P. Judd qui est en réalité un diptyque et qui se poursuit ainsi : « Does American exceptionalism include honoring the treaties? » On pourra évoquer ici les mouvements de lutte sociale et politique menés par les militant·es autochtones, ces reconquêtes interstitielles menées par des ensembles d'individus, pour parvenir une citoyenneté réelle, opérant par là-même une renégociation de la relation avec le groupe dominant dans une « rencontre de flux », selon le concept de Gilles Deleuze et Félix Guattari. On s'interrogera aussi sur les conditions actuelles d'exercice d'une citoyenneté pleine et entière pour les membres de nations autochtones, mais aussi les expériences démocratiques autochtones internes aux communautés, ainsi qu'aux politiques et initiatives tribales (légales, institutionnelles, économiques, éducatives, social et de santé, environnementales, culturelles, etc.), éventuellement partagées avec leurs voisins (i.e non autochtones).

- **Les œuvres culturelles comme autant de facettes autochtones de l'américanité.** Quelles soient littéraires, cinématographiques ou du domaine de l'art visuel, seront mises en avant les œuvres d'artistes autochtones qui représentent leur formation identitaire d'une manière qui va à

l'encontre des stéréotypes et rend justice à la diversité de leurs expériences. Les artistes, témoignant encore et toujours de la « survivance » conceptualisée par Gerald Vizenor, empreinte de continuation, de résistance et de réinvention, refusent la victimisation et créent de nouvelles « simulations ». Ce faisant, ils et elles déconstruisent une galerie de mythes commodes, complémentaires, simplistes et le plus souvent manichéens concernant les Autochtones, qui ont nourri la fabrication de la nation étatsunienne, pour se réimaginer au terme d'une réappropriation identitaire. Pourtant, même au sein de la frange la plus radicale, presque aucun·e ne questionne cette nation à laquelle, de fait, ils et elles appartiennent. Jace Weaver, Craig Womack (Muscogee/Cherokee) et Robert Warrior écrivent : « [a]t its most profound, literary nationalism is not a confrontation, not a tearing down, but an upbuilding. » (Weaver et Womack 6) Le rayonnement populaire et le nombre croissant de distinctions reçues par les artistes autochtones, attestent de la manière dont leurs voix et leur vision se déploient et viennent habiter et co-construire le paysage mental de la société *mainstream* contemporaine. L'atelier invitera tout particulièrement à explorer la production artistique récente et les univers d'artistes émergent·es.

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une courte notice bibliographique, seront à envoyer à Sophie Gergaud (gergaud.sophie@orange.fr) et Tatiana Viallaneix (tatiana.viallaneix@u-picardie.fr) au plus tard le 30 janvier 2026.

“I loved America before it was called America”: The Indigenous Making within/of America

Sophie Gergaud (independent researcher) & Tatiana Viallaneix (Université de Picardie Jules-Verne/ Doctoral student at Université Clermont Auvergne)

The narrative of relations between “America” and Indigenous peoples is often reduced to a binary view in which “the Indian” is sometimes an ally but more often a force of opposition and resistance in the process of building an “American” nation and its territory. In either case, Indigenous peoples are said to have acted only “in reaction to” a process (the making of Americans) that was external to them and that they were condemned to endure, due to their status as victims, and as defeated, or more generally, subaltern groups. Against this process, they could – still today – at best fight, at worst give up, thus inexorably fading away in the face of an America built by others, without them or despite them. In this binary narrative, Indigenous peoples would be condemned to remain on the margins of America or to assimilate by renouncing their specificities. Perpetual outsiders, they could only resist or disappear—physically and/or culturally. Living *against* America and *without* it, but never *with* or *for* it.

However, throughout history, members of Indigenous nations have individually and collectively experimented, contributed to, and participated in the making of America, even before it was called “America.” Far from merely reacting to a process that was foreign to them, far from being driven solely by a desire to “preserve” (their own “unchanging” cultures, their so-called “traditional” ways of life, or their ancestral territories, inevitably shrinking to a mere shadow of their former selves), Indigenous peoples have been a force for change and, throughout history and to this day, have demonstrated innovation and agency in building (themselves into) a constantly evolving American nation. Amanda Cobb-Greetham, in a reflection on Indigenous intellectual sovereignty, as advocated by Robert Warrior (Osage) and Jace Weaver (Cherokee), invites us to consider the contributions of those who “‘writ[e] forward’ charting [their] own course and not looking for outside approval”, instead of ‘writing back’” (Cobb 128) to the colonizer, a proposal that we will endorse.

This workshop will therefore be an opportunity to explore various Indigenous experiences and experiments, in different fields and at different times—past, present, and future. To this end, it will adopt the disruptive stance of indigeneity, which invites us to constantly broaden our thinking and question our reference framework by proposing a reversal of perspective, as exemplified by the viewpoint of scholar and author LeAnne Howe (Choctaw/Cherokee) on colonization: “[w]hat I believe was happening to the non-Indians was that they were threading their lives and experiences into ours. A shift in paradigm, it’s generally believed to be the other way around: Indians assimilating into the mainstream” (Howe 124). Howe proposes a praxis, “tribalography,” which encompasses and threads all forms of Indigenous and non-Indigenous narratives in a process of edification, in search of a new coherence. Carter Meland (White Earth Anishinaabé) summarizes Howe’s approach as “a way of seeing, reading, and writing [...] out of the convenient boxes of colonialist thought into vital, tribal world lines where Native stories breathe America into life in a generative act of sharing and exchange that, while rarely acknowledged, nevertheless remains true” (Meland 38). Thus, rather than considering Indigenous nations and the American nation as evolving in two distinct and parallel worlds, the workshop will examine how the former have been able to, and can continue to, be an integral part of the latter. While their destinies are often seen as separate and irreconcilable, is not indigeneity, on the contrary, consubstantial with the existence and construction of American identity? As Robert Warrior points out (Warrior 1995: 88-89; Warrior 1992), Vine Deloria Jr. goes even further and sees contemporary Indigenous initiatives as a potentially disruptive but virtuous path for America, opening up one or more “lignes de fuite” for the country, according to the concept developed by Gilles Deleuze and Félix Guattari. Deloria wrote: “Indian people [...] have a chance to re-create a type of society for themselves that can defy, mystify, and educate the rest of American society.” (Deloria 262) This workshop will therefore be an opportunity to explore how and to what extent Indigenous peoples act as *tricksters* of the American nation with the potential to transform and heal it.

- **An expanded timeframe.** Our workshop takes a long-term view: Indigenous peoples predated America and nurtured it from its embryonic stage thanks to ancestral knowledge—some of which was shared with and passed on to European settlers upon their arrival, enabling them to survive through the early years and then settle permanently. The Union and the United States were not born from a blank slate, just as the knowledge and skills of Indigenous peoples were not innate: the workshop will highlight the knowledge acquired over several millennia of experience and experimentation, prior to colonization. This ancestral knowledge will allow us to challenge the notion of a “hostile natural environment,” a trope of the American national narrative, by exploring historical Indigenous perspectives on adaptation to territory(ies), their experiences and experiments over a (very) long period of time, and their vision of a space that is not empty, inhospitable, and to be conquered, but rather inhabited, welcoming, nourishing, and familiar. According to Élise Marienstras, the first colonizers “croyaient vides les grands espaces de l’Ouest parce qu’ils n’y trouvaient pas les signes d’occupation auxquels ils étaient habitués” (Marienstras 16). Far from seeing a purely hostile natural environment, Indigenous peoples lived and thrived in these areas, as evidenced to this day by toponymy and certain trade and transportation routes that structure the territory of the United States.

- **The Indigenous “founders” of the United States.** The workshop will focus on the various members of Indigenous nations who participated in the early experiments, contributing their political, social, and democratic experience at this key moment that was the birth of the American nation. We are thinking, of course, of the Iroquois Confederacy and its important contributions to the formation of American democracy and the very formulation of the Constitution, but also its contribution to the development of the country’s territory and economy over time. Other accounts of individual or collective indigenous contributions, forgotten in the national narrative, will be welcome.

- **“Hybridity “and “strategic mimesis”** (Habran). The workshop will explore adaptive responses to the nascent and ever-evolving American nation, a hybridity, according to Homi Bhabha’s concept, characterized by inventiveness and resilience rather than loss, renunciation, and imitation. We will explore the capacity of Indigenous nations to “experiment” and “adapt” to their territories during the colonial and post-colonial periods. One example that comes to mind is the forced relocation of populations who, after the tragedies of the “Long Walks,” had to adapt to new territories that were imposed upon them, often deliberately chosen because they were arid and infertile. Faced with a foreign, imposed, difficult, and often hostile socio-economic and political context, these Indigenous nations’ ingenuity and creativity have enabled them to survive and even thrive over the centuries.

- **American/Native American exceptionalism.** The title of our workshop, “I loved America before it was called America,” is taken from the work of Kiowa/Choctaw pop artist Steven P. Judd, actually a diptych which continues as follows: “Does American exceptionalism include honoring the treaties?” Here we can mention the social and political struggles led by Indigenous activists, these interstitial reconquests led by groups of individuals to achieve full citizenship, thereby renegotiating their relationship with the dominant group in an “rencontre de flux,” according to Gilles Deleuze and Félix Guattari’s concept. We will also examine the current conditions for the full exercise of citizenship by members of Indigenous nations, as well as Indigenous democratic experiences within communities and tribal policies and initiatives (in legal, institutional, economic, educational, social and health, environmental, cultural matters), possibly shared with their neighbors (i.e., non-Indigenous people).

- **Cultural creations as Indigenous facets of Americanness.** The creations of Indigenous artists will be highlighted, whether of literature, cinema, or visual art, and representing their identity formation in a way that challenges stereotypes and does justice to the diversity of their experiences. Artists, relentlessly manifesting the “survivance” conceptualized by Gerald Vizenor, imbued with continuation, resistance, and reinvention, reject victimization and create new “simulations.” In doing so, they deconstruct a gallery of convenient, complementary, and simplistic and often Manichean myths about Indigenous peoples, which have fueled the formation of the American nation, in order to reimagine themselves through a process of identity re-appropriation. Yet, even among the most radical fringe, almost no one questions this nation to which they, *de facto*, belong. Jace Weaver, Craig Womack (Muscogee/Cherokee), and Robert Warrior wrote: “[a]t its most profound, literary nationalism is not a confrontation, not a tearing down, but an upbuilding¹⁶.” The popularity and growing number of awards received by Indigenous artists attest to the manner in which their voices and visions are unfolding, but also inhabiting and co-constructing the mental landscape of contemporary mainstream society. The workshop will focus in particular on exploring recent artistic production and the worlds of emerging artists.

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d’une courte notice biobibliographique, seront à envoyer à Sophie Gergaud (gergaud.sophie@orange.fr) et Tatiana Viallaneix (tatiana.viallaneix@u-picardie.fr) au plus tard le 30 janvier 2026.

Bibliographie / Bibliography:

Cobb, Amanda J. «Understanding Tribal Sovereignty: Definitions, Conceptualizations, and Interpretations ». *American Studies*, vol. 46, n°3/4 (pp. 115-132), Hiver/Printemps 2005, p. 128.

Deloria Jr., Vine. *Custer Died for Your Sins*, Macmillan, New York, 1969.

Habran, Augustin. « Le mimétisme stratégique à l’épreuve du déracinement (1830-1861) : les nations indiennes du Sud-Est comme "civilisatrices" des Plaines ? ». *Leaves*, revue électronique du laboratoire CLIMAS, n°16 (dir. Jean-Marc Serme), Université Bordeaux-Montaigne, juillet 2023. <https://climas.u-bordeaux-montaigne.fr/numeros-parus/75-leaves-n-16-textes/597-le->

mimetisme-strategique-a-lepreuve-du-deracinement-1830-1861-les-nations-indiennes-du-sud-est-comme-civilisatrices-des-plaines-augustin-habran.

Howe, LeAnne. "Tribalography, the Power of Native Stories". *Journal of Dramatic Theory and Criticism*, automne 1999, 1: pp. 117-226.

Marienstras, Élise. *Wounded Knee ou l'Amérique fin de siècle*. Bruxelles : éditions Complexe, 1992.

Meland, Carter. « Talking Tribalography : LeAnne Howe Models Emerging Worldliness in The Story of America and Miko Kings ». *Studies in American Literatures*, numéro spécial Tribalography », vol. 26, n°2 (pp. 26-39), été 2014.

Warrior, Robert Allen. « Intellectual Sovereignty and the Struggle for an American Indian Future ». *WICAZO SA Review* 8.1 (1992): 1-20.

Warrior, Robert Allen. *Tribal Secrets, Recovering American Indian Intellectual Traditions*. Minneapolis, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1995.

Weaver, Jace, Warrior, Robert, Womack, Craig. *American Indian Literary Nationalism*. Albuquerque: University of Mexico Press, 2007.

Faire la guerre, remodeler les esprits : les formes changeantes de l'expérience du conflit aux États-Unis

Jennifer Harvey (Université de Lille – University of St. Andrews) & Xavier Kalck (Université de Lille)

Dans ses mémoires intitulées *Wars I Have Seen* (1945), Gertrude Stein remarque dès les premières pages : « Born that way [i.e., in the US] there is no reason why I should have seen so many wars. I have seen three. The Spanish-American war, the first world war and now the second world war ». Cet atelier vise à aborder les façons dont la guerre a façonné, créé et réinventé l'Amérique et les Américains, y compris dans le sens empirique le plus profond. En explorant le rôle que le cinéma, l'art et la littérature américains ont joué dans ce processus, cet atelier cherchera à mettre en lumière la fonction transformative du conflit pour l'expérience américaine. Au cours de deux siècles et demi, la perception aux États-Unis est devenue de plus en plus médiatisée par les technologies militaires. Pendant la guerre civile, le champ visuel était façonné par des ballons d'observation, des pigeons et des cerfs-volants (Virilio, 15) ; pendant la guerre du Golfe, il a été remodelé par l'imagerie infrarouge et thermique, les radars et les systèmes de guidage des armes (Farocki, 445). De même, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'espace sonore a été redéfini dans les laboratoires psycho-acoustiques et électro-acoustiques de Harvard, où des études sur l'interférence entre bruit et signal ont participé au développement du son haute fidélité, des écouteurs et d'autres technologies contemporaines (Kittler, 90). Pendant l'invasion de l'Irak, l'espace sonore a été redéfini à nouveau par des dispositifs acoustiques à longue portée, commandés par le Corps des Marines des États-Unis, faisceaux haute fréquence réutilisés plus tard comme outils de contrôle des foules (Goodman, 20). De telles transformations du champ des perceptions font de la guerre elle-même une question d'expérience : la terreur, le choc et la stupeur propres à de tels contextes génèrent une véritable guerre de perception, qui influe sur ce qui, sur un tel champ de bataille, mérite ensuite d'être rapporté par écrit.

Comme l'a dit William Carlos Williams dans sa préface à *The Wedge* (1944), « The War is the first and only thing in the world today. The arts generally are not, nor is this writing a diversion from that for relief, a turning away. It is the war or part of it, merely a different sector of the field ». Les combattants, les non-combattants et les civils ont tous été entraînés dans cette guerre de perception et ont répondu par diverses expérimentations sous des formes artistiques, littéraires et cinématographiques. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le Marine Navajo, Chester Nez, s'est

retrouvé dans un espace sonore façonné par le code, la fréquence et la technologie radio. Dans ses mémoires, *Code Talker* (2011), Nez déclare que l'oralité du code a transformé les Marines Navajo en « machines à code vivantes et ambulantes » (Nez, 126). Au milieu des obus d'artillerie, des obus de mortier et des balles, la radio TBX de trente livres qu'il manipulait à l'aide de petites manivelles, faite de boutons, avec ses microphones et ses écouteurs transforma sa relation au langage : « My head reeled with Navajo and English words, with coordinates, with messages sent » (Nez, 121-122). Si Nez a vécu la guerre à travers l'espace sonore médiatisé par le code radio et la fréquence, de nombreux artistes et écrivains civils, pendant la guerre du Vietnam, ont affronté un autre paysage médiatique, se tournant vers les images présentes dans les magazines, la télévision et les journaux. Abordant les représentations des zones de guerre à l'étranger, et l'illusion qu'elles pouvaient être distinctes de la sphère domestique américaine, la série initiale de vingt collages de Martha Rosler, en 1967, juxtapose des représentations de maisons américaines prospères dans le magazine *Life* avec des images de soldats et de civils blessés. En 2004, elle poursuit le projet pour inclure des touristes et des politiques américains posant au milieu des ruines de Bagdad, faisant écho aux photos de trophées d'Abu Ghraib (*House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-2004). Pour Rosler, la vitesse de transmission était devenue « vertigineuse, les étapes invisibles, et les distances parcourues presque éradiquées » (Rosler et Stoops, 62). Si les collages de Rosler mettent en évidence les frontières qui s'effondrent entre les intérieurs domestiques américains et les champs de bataille étrangers, de nombreuses œuvres post-11 septembre enregistrent la manière dont la représentation médiatique des attaques du 11 septembre et de la violence de guerre à l'étranger a remodelé la forme perceptuelle elle-même. La fragmentation narrative dans *Falling Man* (2007) de Don DeLillo, par exemple, reflète la confusion produite par la censure dans les médias. Dans le roman, les enfants inventent leur propre histoire des attaques, par fragments assemblés tandis qu'ils sont partiellement protégés des images médiatiques - un acte qui tout à la fois résiste à et reflète la guerre de perception qui se déroule autour d'eux.

Cet atelier invite à considérer comment le cinéma, l'art et la littérature rendent compte de l'expérience des guerres et des conflits militaires américains, en accordant une attention particulière aux façons dont l'expérimentation littéraire rencontre les reconfigurations perceptuelles induites par la guerre. Les contributions pourront s'interroger tout particulièrement sur les façons dont l'invention de nouvelles formes permet à la littérature, au cinéma et aux arts d'enregistrer les conditions changeantes de la perception en temps de guerre. Parmi de nombreuses autres perspectives pertinentes, on citera :

- Les transformations de la littérature américaine en écho à la guerre
- La distorsion perceptuelle et la guerre de l'information
- Expérimentation formelle et nouvelles expériences humaines à travers les conflits
- La guerre, les mots et le langage comme arme
- Le témoignage et la construction de soi pendant ou après le conflit
- Les expériences américaines de la guerre dans une perspective transnationale
- La guérison et la résilience au combat
- Le journalisme et le sens du réel face à l'histoire en devenir
- L'expérience reconstruite : les mises en mémoire du conflit

Les propositions de communication en français ou en anglais (500 mots maximum), accompagnées d'une notice biographique, doivent être envoyées avant le 30 janvier 2026 aux adresses suivantes : jennifer.harvey.etu@univ-lille.fr ; xavier.kalck@univ-lille.fr.

Making War, Remaking Minds: Conflict and the Shifting Shapes of Experience in the United States

Jennifer Harvey (Université de Lille – University of St. Andrews) & Xavier Kalck (Université de Lille)

In her memoir entitled *Wars I Have Seen* (1945), Gertrude Stein remarks early on: “Born that way [i.e., in the US] there is no reason why I should have seen so many wars. I have seen three. The Spanish-American war, the first world war and now the second world war.” This proposed panel aims at addressing how war has in fact shaped, made and remade Americans—including in the most profound empirical sense. By exploring the role that U.S. film, art and literature have played in this process, this panel will seek to highlight the transformative function of conflict in moulding the foundations of American experiences. Across two and a half centuries, perception within the United States has become increasingly mediated by weapons technologies. During the Civil War, the visual field was shaped by observation balloons, pigeons, and kites (Virilio, 15); during the Gulf War, it was reshaped by infrared and thermal imaging, radar, and weapons guidance systems (Farocki, 445). Similarly, during the Second World War, sonic space was redefined in Harvard’s Psycho-Acoustic and Electro-Acoustic Laboratories, where studies of interference between noise and signal informed the development of hi-fidelity sound, headphones, and other contemporary media technologies (Kittler, 90). During the Invasion of Iraq, sonic space was redefined again by long-range acoustic devices commissioned by the U.S. Marine Corps, high-frequency beams later redeployed as tools of crowd control (Goodman, 20). Such transformations of a perceptual field make war itself a question of experience: how the dread, shock, and awe emergent in such atmospheres might generate a war of perception, and what, on such a battlefield, subsequently counts enough to write.

As William Carlos Williams put it in his preface to *The Wedge* (1944), “The War is the first and only thing in the world today. The arts generally are not, nor is this writing a diversion from that for relief, a turning away. It is the war or part of it, merely a different sector of the field.” Combatants, noncombatants, and civilians alike were drawn into this war of perception and responded via a variety of experimentations in artistic, literary, and cinematic form. In the Second World War, the Navajo Marine, Chester Nez, found himself in sonic space shaped by code, frequency, and radio technology. In his memoir, *Code Talker* (2011), Nez states the orality of code made Navajo Marines into “living, walking code machines” (Nez, 126). Amidst artillery, mortar shells and bullets, the thirty-pound TBX radio he operated through cranks, buttons, microphones, and headsets would transform his relationship to language: “My head reeled with Navajo and English words, with coordinates, with messages sent (Nez, 121-122).” If Nez experienced the war through the sonic space mediated by radio code and frequency, many civilian artists and writers during the Vietnam War confronted a different mediascape, turning to images in magazines, television, and newspapers. Addressing representations of war zones abroad, and the idea they could be neatly separated from American domestic spheres, Martha Rosler’s initial 1967 series of twenty collages juxtaposed *Life*-magazine depictions of prosperous American homes with images of soldiers and wounded civilians. In 2004, she expanded the project to include American tourists and politicians posing amid the ruins of Baghdad, echoing the trophy photos from Abu Ghraib (*House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-2004). For Rosler, the speed of transmission has become “dizzying, the steps invisible, and the distances traversed all but eradicated” (Rosler and Stoops, 62). If Rosler’s collages highlight the collapsing boundaries between U.S. domestic interiors and foreign battlefields, much post-9/11 work registers how media representation of the attacks of September 11, and war violence abroad, reshaped perceptual form itself. Narrative fragmentation in Don DeLillo’s *Falling Man* (2007), for example, reflects the confusion produced by censorship in the media. Within the novel, children invent their own story of the attacks, piecing

together fragments as they are partially shielded from media images—an act that both resists and reflects the war of perception unfolding around them.

This panel invites consideration of how film, art, and literature accounts for the experience of American wars and military conflicts, with particular attention to the ways in which literary experimentation meets the perceptual reconfigurations driven by war. Welcome approaches would especially include how formal invention allows literature, film and the arts register shifting conditions of perception under war. Other relevant lines of inquiry may include:

- Transformative echoes of war within U.S. literature at large
- Perceptual distortion and information warfare
- Formal experimentation and experiential awakenings through conflict
- War, words, and the weaponization of language
- Testimony and the making of the self in or after conflict
- Wartime experiments in transnationality
- Recovery and resilience in combat
- Journalism and the sense of the real as history in the making
- Experience rebuilt: memorializing conflict

500-word proposals in English or French and a short biographical statement should be sent before 30 January 2026 to the following addresses: jennifer.harvey.etu@univ-lille.fr ; xavier.kalck@univ-lille.fr.

Bibliographie / Bibliography:

Bjering, Jens, Anders Engberg-Pedersen, Solveig Gade, Christine Strandmose Toft (eds.), *War and Aesthetics: Art, Technology, and the Futures of Warfare*. Cambridge, MIT Press, 2024.

Brady, Andrea, "Drone Poetics." *New Formations: A Journal of Culture/Theory/Politics*, vol. 89-90, 2016, p. 116-136.

Butler, Judith. *Frames of War: When is Life Grievable?* London, Verso, 2009.

Cavell, Stanley. *Quest of the Ordinary: Lines of Skepticism and Romanticism*. Chicago, University of Chicago Press, 1994.

Chamayou, Grégoire. *Theory of the Drone*. Translated by Janet Lloyd. New York & London, The New Press, 2015.

DeLillo, Don. *Falling Man*. Scribner, 2007.

Goodman, Steve, *Sonic Warfare: Sound, Affect, and the Ecology of Fear*, London, MIT Press, 2010.

Freud, Sigmund. "Why War? A Letter from Freud to Einstein," (1932), in *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. 23, Hogarth Press, 1964-1974.

Farocki, Harun, "Le point de vue de la guerre." *Trafic*, no. 50, Summer 2004, pp. 445-455, translated by Pierre Rusch.

Kittler, *Operation Valhalla: Writings on War, Weapons, and Media*, edited and translated by Ilinca Iurascu, Geoffrey Winthrop-Young, and Michael Wuts, Durham, Duke University Press, 2021.

Middleton, Peter, *Physics Envy: American Poetry and Science in the Cold War and After*. Chicago, University of Chicago Press, 2015.

Nez, Chester, with Judith Schiess Avila. *Code Talker: The First and Only Memoir by One of the Original Navajo Code Talkers of WWII*. Berkley Caliber, 2011.

Osman, Jena. *Public Figures*. Wesleyan Poetry Series. Middletown, Wesleyan University Press, 2014.

Pryor, Sean, and David Trotter (eds.), *Writing, Medium, Machine: Modern Technologies*, London Open Humanities Press, 2016.

Stein, Gertrude, *Wars I Have Seen*, London: B.T. Batsford Limited, 1945.

Virilio, *War and Cinema: Logistics of Perception*, London, Verso, 1989.

Une expérience malheureuse ? Les conséquences à long terme de l'application peu suivie des « Amendements de la Reconstruction »

Andrew Houck (professeur agrégé / doctorant à l'Université Paris Nanterre) & Pierre-François Peirano (Maître de Conférences, Université de Toulon).

En 1865, lorsque les armes se turent, la question des nouveaux contours de l'Union se posait pour une nation états-unienne à peine sortie de la Guerre de Sécession. Aucun modèle véritable ne semblait pouvoir être suivi, malgré les mesures prises par le président Lincoln à titre expérimental. En Louisiane, dans l'Arkansas et le Tennessee, il avait tenté d'appliquer une « reconstruction de guerre » mais, après la reddition des armées confédérées, puis son assassinat, le pouvoir exécutif fut transféré à son vice-président, Andrew Johnson. Les États-Unis prirent alors un chemin différent, dont les conséquences furent ressenties sur le long terme. L'une des issues positives, cependant, fut le vote des trois « Amendements de la Reconstruction » – le 13^e, le 14^e et le 15^e – qui, respectivement, abolirent l'esclavage, conférèrent la nationalité à toutes les personnes nées sur les sol des États-Unis et garantirent le suffrage universel à la population masculine sans distinction de « race ». Ces mesures pouvaient être qualifiées de révolutionnaires, car elles visaient à modifier en profondeur le paysage politique et social, mais la branche progressiste du Parti Républicain ne déploya pas l'énergie nécessaire pour s'occuper du sort des anciens esclaves. A la fin des années 1870, l'intérêt de mener une véritable « reconstruction » avait fortement diminué dans le Nord et le « Compromis de 1877 », qui vit l'arrivée au pouvoir du Républicain Rutherford B. Hayes après un compromis douteux scellé en coulisses avec les Démocrates, peut être assimilé à une défaite en rase campagne. A l'inverse, dans le Sud, les anciens meneurs de la sécession avaient repris le contrôle d'États pourtant censés être « réhabilités » et réintégrés dans l'Union. En une seule génération, les acquis dont avaient bénéficié les Noirs du Sud pendant la « Reconstruction » étaient remis en question et le champ était libre pour la rédaction et l'application des *Jim Crow Laws*, qui reléguaient ces derniers au rang de citoyen de deuxième ordre par des mesures qui les privaient de leurs droits fondamentaux.

Il est possible d'affirmer que, lors de cette période, les succès furent tout de même nombreux, mais les conséquences de cette fin malheureuse de la « Reconstruction » allaient être ressenties jusqu'à la fin du XX^e siècle, voire au-delà. Cet atelier propose donc d'étudier les multiples manières dont l'application limitée des « Amendements de la Reconstruction » laissée une empreinte durable dans la société états-unienne, ainsi que dans le milieu politique. Le but est également d'entamer un dialogue sur l'échec de ces mesures, dont le but initial était de reconstruire le Sud et de mettre fin à la domination de la hiérarchie qui, jusqu'alors, avait prévalu dans le Sud. Dans un récent ouvrage, *How the South Won the Civil War* (2020), l'historienne Heather Cox Richardson a analysé les mécanismes qui ont permis aux Sudistes blancs d'appliquer, à l'échelle nationale, des politiques qui prenaient le contre-pied de la Reconstruction et dont les conséquences peuvent toujours être ressenties aujourd'hui. Il est possible d'affirmer que les conséquences des *Jim Crow Laws* et, donc, de l'abandon progressif de la « Reconstruction », ont été (et sont toujours) ressenties par la majorité des Afro-Américains, quelle que soit leur région d'origine. Ces derniers, cependant, ne sont pas les seuls concernés. L'examen général du sort d'autres groupes marginalisés (par exemple, les Amérindiens, la communauté hispanique, les immigrés de fraîche date et la communauté LGBTQI+) montrent que les racines de la discrimination peuvent également remonter à la « Reconstruction ». Les mouvements féministes en demeurent une parfaite illustration, car elles ne furent mentionnés ni dans le 14^e, ni dans le 15^e Amendement, malgré

l'énergie déployée, à l'époque, par l'*American Equal Rights Association*, présidée par Elizabeth Cady Stanton et Susan B. Anthony. Enfin, dans le sillage de l'insurrection du 6 janvier 2021 et de l'envahissement du Capitole, l'attention a été portée sur la Section III du 14^e Amendement, également dénommée « Clause de l'insurrection ». A cet égard, le président Trump ne tomba pas sous le coup d'une inéligibilité, mais il ne fut pas le premier. En effet, Alexander H. Stephens, vice-président des États Confédérés, un gouvernement fédéral qui résultait d'une rébellion contre les États-Unis, fut réélu à la Chambre des Représentants au cours de la « Reconstruction ». S'il est largement reconnu que cette période eut des répercussions positives, tek ne fut donc pas toujours le cas.

En étudiant les conséquences à long termes de l'application peu énergique de ces trois amendements, il est possible d'orienter les recherches dans de nombreuses directions. En voici quelques exemples :

- la persistance des *Jim Crow Laws* et la narration des échecs de la « Reconstruction », également au prisme de l'historiographie. En cela, les écrits d'Ida B. Wells ou de W. E. B. DuBois pourraient être analysés. Le vote du *Civil Rights Act*, en 1964, pourrait également être considéré comme une rectification des demi-mesures du passé ;
- les conséquences néfastes du 13^e Amendement, qui mena à un travail forcé dans les États du Sud jusqu'à la moitié du XX^e siècle ;
- le questionnement toujours actuel autour de la notion de « citoyenneté », comme le montrait la tentative de remettre en question la Section I du 14^e Amendement et, donc, le droit du sol, dans le Project 2025 ;
- le 15^e Amendement peut-il être interprété comme un demi-échec ? Sur ce point également, le vote du 19^e Amendement cinquante ans après ce dernier et le vote toujours en attente de l'*Equal Rights Amendment* pourraient ouvrir la voie à des questionnements plus larges.

Merci d'envoyer vos propositions de communication à Andrew Houck (akhouck_fr@yahoo.fr) et Pierre-François PEIRANO (pierre-francois.peirano@univ-tln.fr) d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard.

A Failed Experiment? The Enduring Consequences of the Apathetic Enforcement of the Post-Civil War Reconstruction Amendments

Andrew Houck (professeur agrégé / doctorant à l'Université Paris Nanterre) & Pierre-François Peirano (Maître de Conférences, Université de Toulon).

When the fighting of the American Civil War came to an end in 1865, the nation had to reckon with what the new Union would look like. There was no playbook to follow, and, while President Abraham Lincoln had spearheaded a number of experiments in wartime reconstruction – most notably in Louisiana, Arkansas, and Tennessee – when the Confederate armies surrendered, his assassination and transfer of power to Andrew Johnson took the United States on a course that would have lasting consequences. One positive outcome, however, was the passage of the three so-called “Reconstruction Amendments” – the Thirteenth, Fourteenth, and Fifteenth – abolishing slavery, granting birthright citizenship, and guaranteeing universal male suffrage, regardless of race, respectively. Unfortunately, although they may have been revolutionary experiments for the American social and political landscape, the progressive Republican Party became weary of expending seemingly limitless energy on the plight of the formerly enslaved in the former Confederacy. By the 1870s, culminating in the “Corrupt Bargain” of 1877 with the election of Rutherford B. Hayes, interest in Reconstruction had waned in the North and the former secessionists had regained power in “Redeemed” governments across the South. Within a

generation, the gains made by Black Southerners during the experiment of Reconstruction were overturned, leading to Jim Crow laws relegating them to citizens in name only, their rights reduced, and their freedom stripped. But the consequences of the end of the Reconstruction experiment would indeed last until the late 20th century, if not beyond.

While Reconstruction did succeed in a number of important ways, this workshop proposes to explore the manifold ways in which the lackluster implementation of the Reconstruction Amendments, notably, has left a lasting mark on American politics and society. It looks to open a dialogue about the ways in which the social and political experiment aimed at reconstructing the South and turning the established hierarchies on their head in fact failed. Historian Heather Cox Richardson in a recent essay demonstrates the mechanisms that allowed White Southerners from the post-Civil War period to spread their unreconstructed politics to the nation at large, the consequences of which can still be seen today. Black Americans from all regions of the United States were [are?] still subjected to the insidious vestiges of Jim Crow, themselves the repercussions of the Reconstruction “fatigue” of the 1870s. But Black Americans are not the only ones to suffer the consequences of the Corrupt Bargain. But they are not alone. Indeed, a cursory glance at other marginalized groups – Native Americans, the Hispanic community, recent immigrants, the LGBTQI+ community, for instance – reveals that Reconstruction failed them as well. Not to mention women, who were wholly absent from both the Fourteenth and Fifteenth Amendment, to the great chagrin of the American Equal Rights Association, organized by Elizabeth Cady Stanton and Susan B. Anthony. Finally, in the wake of the January 6, 2021 U.S. Capitol insurrection, considerable attention has been given to Section III of the Fourteenth Amendment, the so-called “Insurrection Clause.” But President Donald Trump was not the first to avoid constitutional ineligibility: Alexander H. Stephens, Vice-President of the Confederate States of America – a government organized in rebellion against the United States – was re-elected to the House of Representatives during the Reconstruction era. The historical consensus argues, rightly, that Reconstruction was a largely successful experiment. Yet, this was not always the case.

There are a great many avenues of inquiry possible in the study of the enduring consequences of the increasingly disinterested enforcement of the Reconstruction Amendments. Here are a few examples:

- the long life of Jim Crow; recounting the failures of Reconstruction through accounts by Ida B. Wells and W.E.B. DuBois, for example; the century separating Civil Rights Acts: an attempt to rectify the failures of Reconstruction?;
- the dark sides of the Thirteenth Amendment: the increasing use of legal penal labor across the American South; sharecropping and economic slavery in the cotton South into the mid-20th century;
- citizenship questioned: Republican attempts to undermine the birthright citizenship contained in Section I of the Fourteenth Amendment; Project 2025;
- the Fifteenth Amendment as a half-failure: understanding why it took fifty years and an entirely new amendment for women to gain the right to vote in the United States; the Equal Rights Amendment as a means of making up for deliberately overlooking women during Reconstruction;

Please send your proposals to Andrew Houck (akhouck_fr@yahoo.fr) and Pierre-François Peirano (pierre-francois.peirano@univ-tln.fr) by 30 January 2026.

Praxis écoféministe aux Etats-Unis : de la contre-culture aux luttes contemporaines

Noémie Moutel (Université de Caen-Normandie) & Caroline Granger (Université de Caen-Normandie)

Comme le rappelle le texte de cadrage, « l'annulation en 2022 de l'arrêt *Roe v. Wade* (1973) et avec lui la suppression de la garantie fédérale d'un accès uniforme à l'avortement sur le territoire national », ainsi que « l'offensive contre les dispositifs Diversity Equity Inclusion » annoncent une régression historique vis-à-vis des mesures qui, depuis les années 1960, visent à prendre en compte la réalité sociale que constituent les formes d'oppression intersectionnelle (Crenshaw). À ces atteintes graves aux droits des personnes s'ajoutent les restrictions fédérales à l'égard des institutions scientifiques qui étudient et collectent les données permettant d'évaluer l'intensité des mutations climatiques actuelles (voir en ce sens l'appel rédigé par Jean-Christophe Collomb et Jacob Maillat pour l'édition 2025 du congrès de l'AFEA). Depuis les années 1970, des chercheuses, intellectuelles, romancières et activistes écoféministes déploient un appareil critique qui met en évidence l'imbrication des enjeux féministes, décoloniaux et écologiques. Cet atelier entend favoriser la mise en commun des recherches portant sur les mobilisations écoféministes d'hier et d'aujourd'hui, afin d'observer comment celles-ci participent à la critique et à la réinvention de l'idéal américain.

Le slogan récemment brandi sous les fenêtres de la Maison Blanche, proclamant « we are the grand-daughters of the witches you didn't burn », est un clair écho de l'action menée par les femmes de la Women's Pentagon Action, les 16 et 17 novembre 1980 (Hache, 2016). Empruntant à la figure de la sorcière son pouvoir incantatoire, elles balayèrent les marches du bâtiment du Ministère de l'Intérieur, et l'entourèrent de fils de laine colorés, pour rappeler son inscription dans la toile du vivant. La forme de cette action politique, résolument expérimentale, émergea du congrès intitulé *Women and Life on Earth: Ecofeminism in the 1980s*, organisé le 22 mars 1980, à l'université d'Amherst, suite à l'accident de la centrale nucléaire de Three Mile Island, le 28 mars 1979. La Women's Pentagon Action inspirera ensuite l'occupation de la centrale de Diablo Canyon, ainsi que celle de la base militaire de Greenham Common, en Angleterre. Les années 1980 et 1981 marquent un palier performatif dans les mobilisations écoféministes, qui gagnent en envergure et en inventivité, en déployant un répertoire d'actions fondé sur des valeurs axiomatiques : désespoir et puissance, horizontalité, pacifisme, inclusion, musique, danse et joie. Ces principes se trouvent résumés par la formule d'Ynestra King : « If I can't dance in your revolution, I'm not coming ».

Les femmes qui s'organisent contre le complexe industrialo-militaire que symbolise l'édifice du Pentagone mobilisent les axes centraux des revendications féministes de deuxième vague, tout en alliant à cette critique du système patriarcal une identification des enjeux écologiques qui lui sont consubstantiellement liés. Les travaux de Winona Laduke, essayiste amérindienne et première femme candidate écologiste aux élections présidentielles aux États-Unis, indiquent la responsabilité qui incombe aux sociétés humaines de préserver ces relations : « The challenge at the cusp of the millenium is to transform human laws to match natural laws, not vice versa. [...] The linear nature of industrial production itself, in which labor and technology turn natural wealth into consumer products and wastes must be transformed into a cyclical system » (197).

Depuis les années 1970, de nombreuses actions et divers collectifs se désignent comme écoféministes, ou en mobilisent le répertoire d'action. Des luttes contre l'exploitation des terres restituées aux Peuples Premiers aux feux de forêt dévastateurs en Californie du nord aux aléas climatiques violents en Caroline du Nord, les États-Unis du premier quart du 21^e siècle font face à des enjeux écologiques sans précédent. Les liens entre pensées et pratiques écoféministes et l'émergence de perspectives écoppsychologiques se précisent et s'affinent depuis les années 1970, donnant lieu à des notions telles que l'éco-anxiété, la solastalgie, l'écosomatique, ou encore la reliance au vivant non-humain (Albrecht). Les répertoires d'action, les œuvres de fiction, les arts visuels, les rhétoriques relevant d'une critique conjointe de la domination patriarcale et néo-libérale puisent fréquemment leur regard critique et leur soif de transformations sociales à l'endroit même où la menace nucléaire génère un profond désespoir (Starhawk, Macy). Rêver l'obscur, ou

fabriquer de l'espoir au bord du gouffre (Stengers) favorise le déploiement de nouvelles stratégies de lutte, créatrices de nouveaux imaginaires politiques, de nouvelles façons d'habiter la terre et d'y subvenir à nos besoins, collectivement et en accord avec les cycles du vivant.

Cet atelier accueille les propositions qui étayeront une approche pluri-disciplinaire et écoféministe des stratégies de luttes déployées depuis les années 1970 jusqu'à aujourd'hui en faveur de ce que l'on nomme désormais la justice climatique.

Voici une liste non-exhaustive des angles possibles :

- luttes anti-nucléaires,
- luttes anti-capitalistes
- Résistance à l'oppression patriarcale et hétéronormative
- Résistance collective aux grands projets imposés et inutiles (GPII)
- établissement de communautés rurales féministes, lesbiennes et/ou queer
- ramifications transatlantiques et/ou trans-Manche des dynamiques écoféministes

Et quelques questions directives qui pourront orienter les communications proposées :

– Comment la praxis écoféministe a-t-elle engendré des expérimentations pédagogiques et académiques, au sein des institutions états-uniennes ou en s'émancipant de leurs cadres ?

– comment les pratiques écoféministes permettent-elles d'exprimer, de collectiviser et de rendre publique des sentiments de rage, d'injustice ou de désespoir face aux inégalités

Sociales ?

– Quelles expérimentations artistiques ont été mises en œuvre pour ramener de la joie dans les luttes ?

– En quoi ces modalités de lutte spécifiquement écoféministes modifient-elles notre rapport aux luttes sociales ?

– Comment les formes de vie non-humaines prennent-elles des places inédites dans le champ des luttes et de la mobilisation sociale ?

Merci d'envoyer vos propositions de communication à Noémie Moutel (ptitenoe@gmail.com) et Caroline Granger (ontheroad.granger@gmail.com) avant le 30 janvier 2026. Les propositions compteront un maximum de 300 mots, et une présentation biographique de 150 mots devra accompagner chaque proposition.

Ecofeminist praxis in the United States: protesting the nuclear age and weaving the web of life

Noémie Moutel (Université de Caen-Normandie) & Caroline Granger (Université de Caen-Normandie)

As stated in the AFEA outline for this year's conference, "The reversal in 2022 of *Roe v. Wade* (1973), and with it the removal of the federal guarantee of uniform access to abortion across the country" and "the offensive against Diversity Equity Inclusion schemes in both the public and private sectors" announce a historical regression concerning civil rights obtained since the 1960s and that aim to tackle upfront the social reality of intersectional forms of oppression (Crenshaw). These dramatic assaults on the rights of people come along with federal restrictions towards scientific institutions that study and collect data necessary to evaluate the intensity of climatic mutations (see in that regard the workshop organized by Jean-Christophe Collomb and Jacob Maillet for the 2025 AFEA conference). Since the 1970s, ecofeminist researchers, intellectuals, novelists and activists deploy a critical apparatus that brings to light the imbrication of feminist, decolonial and ecological stakes. This workshop aims to facilitate the merging and awareness of

current research focusing on ecofeminist mobilizations from the past and the present, so as to observe how they participate in the critique and reinvention of the American ideal.

The slogan recently upheld under the White House's windows, stating “we are the grand-daughters of the witches you didn’t burn” was a clear echo of the action led by the women of the Women's Pentagon Action, on the 16th and 17th of November 1980 (Hache, 2016). Borrowing from the figure of the witch her incantatory power, they swept clean the steps of the Ministry of Defense building and wrapped it in colored yarn so as to remind everyone of its inscription in the web of life. The form of this political action, resolutely experimental, emerged from the congress called *Women and Life on Earth: Ecofeminism in the 1980s*, organized on the 22nd of March 1980, at the university of Amherst, following the accident at the Three Mile Island nuclear power plant, on the 28th of March 1979. The Women's Pentagon Action would then inspire the occupation of the Diablo Canyon power plant, as well as that of the military base of Greenham Common, in England. The years 1980 and 1981 stand as a performative threshold in ecofeminist mobilisations that gain in size and creativity, opening a repertoire of actions founded on core values: despair and power, horizontality, pacifism, inclusion, music, dance and joy. These principles are summed up in Ynestra King's formula: “If I can't dance in your revolution, I'm not coming”.

The women that organize themselves against the industrial and military complex that the Pentagon building symbolizes mobilize the central themes of second-wave feminism and combine to their critique of the patriarchal system an identification of ecological issues that they consider substantially linked. American essayist Winona La Duke, first woman to be on a presidential ticket as a member of the ecologist party, stresses the responsibility that falls on human societies to preserve the relations between humans and non-humans: “The challenge at the cusp of the millennium is to transform human laws to match natural laws, not vice versa. [...] The linear nature of industrial production itself, in which labor and technology turn natural wealth into consumer products and wastes must be transformed into a cyclical system” (197).

Since the 1970s, numerous actions and various collectives designate themselves as ecofeminist, or turn to its repertoire of action. From struggles against the exploitation of land that has been returned to the First Peoples, to devastating wildfires in Northern California, to the violent climatic events in North Carolina, the United States of the first quarter of the 21st century face unprecedented ecological challenges. The links between ecofeminist theories and practices and the emergence of ecopsychological perspectives have been refined since the 1970s, and given way to notions such as ecoanxiety, solastalgia, ecosomatic practice or reconnection to more-than-human life (Albrecht). The repertoires of action, the works of fiction, the visual arts, the rhetorics joining a critique of patriarchal domination with an assessment of the neo-liberal paradigm find their origins and thirst for social transformation in the very place where the nuclear threat generates a deep sense of despair (Starhawk, Macy). To dream the dark, or to foster hope on the edge of a precipice (Stengers) engages the experimentation and creation of new struggle strategies, of new political imaginaries, of new ways of inhabiting the earth and to fulfill our most basic needs, collectively and in agreement with the cycles of life.

This workshop welcomes proposals that will sustain a pluri-disciplinary and ecofeminist approach of the strategies developed from the 1970s to the present, in favour of what is now termed “climatic justice”.

Here is a non-exhaustive list of possible approaches:

- Antinuclear struggles
- Anticapitalist struggles
- Resistance to patriarchal and heteronormative oppression
- Resistance to industrial and/or military projects
- Establishment of rural and feminist, lesbian and/or queer communities
- Transatlantic and/or trans-Channel connections of ecofeminist dynamics

And here are a few questions that might orientate the proposed papers:

- How has ecofeminist praxis engendered pedagogical and academic experimentations, within American institutions or by emancipating themselves from their frameworks?
- How do ecofeminist practices allow the expression, the collectivization and the diffusion of feelings of rage, injustice, and despair in the face of social inequity?
- What artistic experimentations have been put in place to bring joy back into social struggles?
- In what way do specifically ecofeminist modalities modify our relation to social struggles?
- How do more-than-human life forms play unprecedented or unusual roles in the fields of social transformation and popular mobilization?

Please send your proposals to Noémie Moutel (ptitenoe@gmail.com) and Caroline Granger (ontheroad.granger@gmail.com) by 30 January 2026. Abstracts should be no more than 300 words, and a biosketch of 150 words should accompany your proposal.

Bibliographie / Bibliography:

- Albrecht, Glenn. *Earth Emotions: New Words for a New World* (NY: Cornell University Press, 2019).
- Crenshaw, Kimberlé. *On Intersectionality: Essential writings of Kimberlé Crenshaw* (NY: The New Press, 2019).
- Flamant, Françoise. *Women's Lands. Construction d'une utopie Oregon, Usa, 1970-2010 : l'odyssée des bâtisseuses ayant rompu avec le patriarcat* (Fonctions Dérivées, 2023).
- Gumbs, Alexis Pauline. *Undrowned Black feminist lessons from Marine Mammals* (AK Press, 2020).
- Hache, Emilie. « Chronologie des mobilisations écoféministes nord-américaines des années 1970-1980 », annexe de *Rêver l'Obscur*, de Starhawk (Paris : Cambourakis, 2016).
- Hache, Emilie. *Reclaim Recueil de textes écoféministes* (Paris : Cambourakis, 2016).
- King, Ynestra. "If I can't dance in your revolution I'm not coming", *Rocking the Ship of State: Toward a Feminist Peace Politics* (Westview Press, 1989).
- LaDuke, Winona. *All our relations, Native Struggles for Land and Life* (Chicago: Haymarket Books, 1999)
- Moutel, Noémie. *Cartographier des trajectoires d'émancipation écoféministe à partir de l'oeuvre de Theodore Roszak* (Université d'Angers, 2023).
- Starhawk, *Dreaming the Dark* (Boston: Beacon Press, 1982).
- Macy, Joanna. *Despair and Personal Power in the Nuclear Age* (University of Minnesota : New Society Publishers, 1983).
- Roszak, Theodore. *The Making of a Counter Culture*.
- Roszak, Theodore. « Seduction of the Scientist », *The Nation*, CXCII, June 3rd 1961, p. 478-479.

Récits de voyage et rapports scientifiques dans la fabrique des Américains et de l'Amérique : Décrire et façonner l'expérience « exotique » de démocratie aux États-Unis sous la jeune république américaine (1815-1848)

Augustin Habran (Université d'Orléans) & Marie-Jeanne Rossignol (Université Paris Cité)

Au début des années 1820, il devint beaucoup plus aisé de voyager vers les États-Unis, mais également à l'intérieur du pays, et à l'ouest du continent, en raison d'innovations technologiques majeures et du développement d'infrastructures (canaux, bateaux à vapeur, voies ferrées) qui accompagnaient le mouvement expansionniste des colons américains vers les régions situées au-

delà des Appalaches après la Guerre de 1812 (Howe). Dans ce nouveau contexte, de très nombreux visiteurs parcoururent la nouvelle nation américaine, dont l'esprit et les institutions démocratiques paraissaient hautement « exotiques » aux yeux d'un grand nombre d'Européens (Trollope, Tocqueville, etc.) – de même que le voyage en Orient fascinait alors les élites européennes à la même époque, quoique ce fût pour des raisons différentes (Saïd). Parallèlement des explorateurs et autres scientifiques – états-uniens ou étrangers – se rendaient aux frontières d'un empire américain alors en pleine expansion.

S'inscrivant dans la tradition globale de l'exploration qu'avaient poursuivie les Européens et d'autres depuis l'Antiquité (Bertrand éd), ces voyageurs et explorateurs décrivirent le paysage, le terrain et la société de la nation états-unienne et diffusèrent leurs récits dans un contexte de lettrisme grandissant et d'une plus large accessibilité des publications. Au fur et à mesure que le récit de voyage dans la jeune nation américaine évoluait pour constituer un genre en soi (Rémond), ces rapports d'exploration et autres récits réalisés à l'époque partageaient une vision commune de l'essence « exotique » de l'Amérique : d'une part, l'Amérique était « exotique » en raison de ses institutions politiques et sociales « particulières », de l'autre, elle l'était en raison de la nature « inconnue » des terres explorées et bientôt colonisées, qui s'étendaient au-delà du Mississippi. Et tandis que les récits scientifiques de la géographie, de la flore, de la faune et des populations autochtones que l'on trouvait dans des régions encore plus lointaines à l'ouest du Mississippi, rédigés par des botanistes et autres scientifiques (Nuttal, James...), inventaient un Ouest « sublime » sur lequel les Américains grefferaient leur récit national exceptionnaliste et contribuaient activement aux velléités expansionnistes de la Jeune République, les récits de voyage portant sur les régions déjà colonisées analysaient la dynamique – souvent paradoxale – à l'œuvre dans la mise en place de la « démocratie » dans le cadre d'une république blanche, anglo-saxonne et protestante, telle qu'elle s'auto-définissait.

Les questions que nous souhaitons poser sont les suivantes : de quelle manière ces récits et rapports contribuent-ils à « la fabrique des Américains » ? « Fabriquèrent-ils » les Américains comme un peuple unique, spécial, « exotique » ou, d'une certaine façon, semblable aux Européens ? Rendirent-ils compte d'une « Amérique intranquille » (Gervais et al.), au moment où la Jeune République était confrontée à la présence souveraine des Autochtones, des esclaves, des Noirs libres et des Tejanos en son sein ? Forgèrent-ils des mythes durables au sujet de la nouvelle nation, de ses peuples et de ses paysages ? Par ailleurs, quels sont les outils méthodologiques et théoriques qu'il faudrait utiliser (théorie post-coloniale, anthropologie, etc.) pour analyser ces textes de manière critique, en utilisant la masse d'informations précieuses qu'ils mettent à notre disposition et cependant, en filtrant les préjugés dont ils sont porteurs (Havard) à travers leur « regard » particulier d'Euro-Américains ? En outre, ces récits et rapports ne contribuèrent-ils dans le même temps pas à « fabriquer les Européens » puisque qu'en observant comment « se fabriquait » l'Amérique, les Européens pouvaient en tirer des projets pour le propre développement de leurs nations (voir les remarques de Michel Chevalier sur la présence française en Algérie dans son récit de voyage, ou les réflexions de Tocqueville sur le même sujet).

Cet atelier recherche des propositions de communications qui revisitent les récits de voyage traditionnels tels qu'on les trouve dans les corpus états-uniens, français et britanniques de la littérature d'exploration ; mais nous nous intéressons également aux observateurs mexicains et latino-américains par exemple, et à leur contre-discours sur l'expérience états-unienne de la « démocratie » (qui ne leur paraissait pas si « exotique »). De la même façon, des récits canadiens sont bienvenus. Finalement, nous cherchons à déconstruire des textes et des documents que l'on a longtemps pris pour argent comptant et qui ont souvent été cités sans distance critique comme autant de sources dignes de foi dans des manuels ou des publications historiques telles que des monographies, ceci afin de souligner la complexité et la volatilité de la période *antebellum*, et de déterminer à quel point ces phénomènes se révèlent dans ces récits.

Merci d'envoyer vos propositions de communications à Augustin Habran (augustin.habran@gmail.com) et Marie-Jeanne Rossignol (mijah.roloff@gmail.com) d'ici le 30 janvier 2026.

Travel Narratives and Scientific Reports in the Making of Americans and of America: Describing and Shaping the American Exotic/Democratic Experiment in the Early American Republic (1815-1848)

Augustin Habran (Université d'Orléans) & Marie-Jeanne Rossignol (Université Paris Cité)

Starting around 1815, travelling to and inside the United States became much easier due to technological innovations, and the development of infrastructures such as steamboats and trains that followed the post-War of 1812 expansionist impulse of American settlers toward trans-Appalachian territories (Howe). This made it more common for large numbers of visitors to travel around the new American nation, the democratic institutions and spirit of which were considered by many Europeans as highly “exotic” (Trollope, Tocqueville, etc.) – just as travelling to the Orient proved fascinating for elite Europeans in the same years, although for different reasons (Saïd) – and for explorers to tread upon the borderlands of the expanding American Empire. Following the global exploration tradition that Europeans and others had pursued since Antiquity (Bertrand ed), travelers and explorers described the American landscape and society, and circulated their accounts in the context of rising literacy and more accessible publications in Europe and in the Americas. As travel-writing about the new American nation developed as a genre in itself (Rémond), the exploration reports and narratives produced at the time shared a common apprehension of the “exotic” essence of America, both because of its “peculiar” political and social institutions and because of the “unknown” nature of the explored and soon-to-be-settled lands laying beyond the Mississippi River. And while scientific accounts of the geography, flora, fauna, and indigenous populations to be found in more distant regions west of the Mississippi penned by botanists and explorers (Nuttall, James, etc.) invented a “sublime” West onto which Americans would develop their national exceptionalist narrative and contributed actively to the expansionist venture of the Early Republic, travel narratives of settled regions analyzed the often-paradoxical dynamics at work in the implementation of “democracy” on colonized lands and within the frame of a self-defined white Anglo-Saxon Protestant republic.

The questions we want to ask are: how did these narratives and accounts contribute to “the making of Americans”? Did they “make Americans” as unique, special, exotic, or somehow similar to Europeans? Did they bear witness to a “restless” America (Gervais et al.) as the Early Republic was grappling with the presence of native Americans, slaves, free blacks, and Tejanos in its midst? By contrast did they take part in the process of constructing a white new nation? Did they forge lasting myths about the new nation, its peoples and landscapes? Besides, what methodological and theoretical tools should we use (post-colonial theory, anthropology) to analyze these texts critically, using the trove of information they provide and yet steering clear of the prejudices they harbor (Havard), their specific Euro-American “gaze”? Also, did these narratives and accounts shape “the making of Europeans” as observing the making of the United States could inspire Europeans with new plans for the development of their own nations (see for instance Michel Chevalier’s first paragraphs on the French presence in Algeria in his own travel account, or Tocqueville’s similar reflections).

This panel will welcome paper proposals revisiting traditional travel narratives inscribed in United States, French and British travel and exploration literature, but we are also curious to hear about Mexican or Latin American observers for instance and their counter-discourse on the

American “democratic” experiment (not so “exotic” for them). In the same way, the perspective of observers based in Canada is also welcome. All in all, we are interested in deconstructing texts/documents which used to be taken for granted and are often uncritically quoted as reliable sources in textbooks and other historical publications such as monographs, in order to highlight the complexity and volatility of the early *antebellum* period, and determine the extent to which such phenomena show in those narratives.

Please send your proposals to Augustin Habran (augustin.habran@gmail.com) and Marie-Jeanne Rossignol (mijah.roloff@gmail.com) by 20 January 2026.

Bibliographie / Bibliography:

Bertrand, Romain, ed. *L'exploration du monde. Une autre histoire des grandes découvertes*. Paris: Seuil, 2019.

Chevalier, Michel. *Lettres sur l'Amérique du Nord*. Paris: C. Gosselin, 1837.

Howe, Daniel Walker. *What Hath God Wrought. The Transformation of America*. New York: Oxford University Press, 2007.

James, Edwin. *Account of the Long Expedition, 1819-1820*. Philadelphia: Carey and Lea, 1823.

Gervais, Pierre, et al. « Une nation intranquille (1815-1860) ». *Revue Française d'Études Américaines* (RFEA), Vol. 179, n°2, 2024.

Havard, Gilles. *Les Natchez. Vie et destin d'un peuple nord-américain*. Paris: Tallandier/Flammarion, 2024.

Nuttal, Thomas. *The Genera of North American Plants*. Philadelphia: Heartt, 1818.

Rémond, René. *Les États-Unis devant l'opinion française (1815-1842)*. Paris: Armand Colin, 1962.

Saïd, Edward. *Orientalism*. New York: Pantheon Books, 1978.

Tocqueville, Alexis de. *De la démocratie en Amérique*. Paris: C. Gosselin, 1835.

Trollope, Frances. *Domestic Manners of the Americans*. Londres: Whittaker and Treacher, 1832.

La fabrique du ou de la lecteur.ice états-unien.ne

Amélie Macaud (Université Marie et Louis Pasteur, Besançon)

Comment devient-on un.e lecteur.ice aux États-Unis ? Qui lit, qu'y lit-on, et de quelle manière lisent ces lecteur.ice.s, quels sont leurs « horizons d'attente » (Jauss) ? Existe-t-il un.e lecteur.ice des États-Unis « type » ? Ou les États-Unis sont-ils trop vastes et trop divers pour voir émerger un.e lecteur.ice « modèle » (Eco) ?

Cet atelier propose de discuter la manière dont les lecteur.ice.s et la lecture, dans leurs différentes formes et pratiques du 18^{ème} siècle à nos jours, sont devenus un élément central de la culture états-unienne, participant à la construction d'une identité nationale (Anderson 1983). Le lectorat aux États-Unis est varié, représentatif de la diversité de la société états-unienne. Nous souhaitons ici étudier comment la lecture a contribué à forger le sentiment d'appartenance à cette culture, et comment ces pratiques et expériences de lecture évoluent. Nous invitons les contributions qui s'intéressent au/à la lecteur.ice états-unien.ne dans le texte littéraire, mais aussi au/à la lecteur.ice états-unien.ne en tant que médiateur.ice de la littérature, et en tant que lecteur.ice amateur.e lisant pour le plaisir.

Tout d'abord, nous souhaitons aborder le ou la lecteur.ice du point de vue de la narration. De quelle manière l'écrivain.e imagine-t-il/elle ses lecteur.ice.s et comment les inscrit-il/elle dans ses œuvres ? Dans les textes, le ou la lecteur.ice « implicite » (Iser) est considéré.e, le narrateur le ou

la définit, lui parle parfois. Nous pensons par exemple à l'incipit célèbre de *Moby-Dick* par Herman Melville « Call me Ishmael », ou encore aux interjections « So it goes. » de Kurt Vonnegut, s'adressant directement lui aussi au ou à la lecteur.ice dans *Slaughterhouse-Five*. Le ou la lecteur.ice pour lequel ou laquelle écrit l'auteur.ice, ou auquel ou à laquelle il ou elle écrit, est ce qu'Umberto Eco appelle le ou la lecteur.ice « modèle », mais il ne s'agit pas nécessairement du ou de la lecteur.ice qui lit effectivement ses ouvrages. Pourtant, ce ou cette lecteur.ice sert à la création littéraire. Est-ce que le ou la lecteur.ice pensé.e par les écrivain.e.s, de la fin du 18^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui, est une représentation idéalisée du ou de la lecteur.ice états-unien.ne ? Y a-t-il une forme prototypique de lecteur.ice états-unien.ne créée à travers les textes, un.e lecteur.ice « modèle » (Eco) qui évolue au fil du temps ?

Les lecteur.ice.s états-unien.ne.s peuvent aussi être vus ou « lus » non seulement de manière conceptualisée par les écrivain.e.s mais aussi comme des lecteur.ice.s professionnel.le.s de la littérature. Il peut s'agir des critiques littéraires, des éditeur.ice.s, des enseignant.e.s et bibliothécaires, de ceux et celles qui décident de ce qui va être lu ; les médiateur.ice.s de la littérature. Nous songeons aux éditeur.ice.s de la Beat Generation comme Lawrence Ferlinghetti, ou à d'autres éditeurs indépendants qui ont donné accès aux lecteur.ice.s à des livres frappés par la censure dans leur propre pays, comme Olympia Press qui publia *Lolita* de Nabokov, ou encore *Tropique du Cancer* d'Henry Miller. Nous posons la question du rôle de ces médiateur.ice.s qui créent et publient les livres que les lecteur.ice.s états-unien.ne.s peuvent lire, et influencent alors leurs goûts. Les lecteur.ice.s professionnel.le.s sont ceux et celles qui créent les canons de la littérature des États-Unis, mais quels lecteur.ice.s forment-ils/elles alors ?

Cependant, ces médiateur.ice.s ne sont pas les seuls à déterminer qui lit ou de quelle manière. Le paysage du lectorat états-unien a évolué durant plusieurs siècles. Au 20^{ème} siècle, le lectorat se diversifie grâce à une alphabétisation accrue et à la démocratisation de l'enseignement supérieur. Les citoyen.ne.s africain.e.s-américain.e.s étudient et commencent à faire entendre leurs voix dès les années 1930 puis dans les années 1960 (Lucas 2025), tout comme les femmes. Diverses communautés et minorités – incluant les communautés immigrantes et autochtones – créent leur propre héritage culturel et littéraire, leur propre canon et en conséquence de nouveaux lectorats états-uniens se forment. Cette transformation influe à la fois sur les lecteur.ice.s professionnel.le.s et sur les lecteur.ice.s amateur.ice.s avec des goûts distincts et la création de communautés de lecture.

De nos jours, la lecture est considérée comme une habitude oubliée, en déclin, un hobby pour les personnes âgées. Pourtant, la lecture et ses pratiques ont pris de nouvelles formes et ont toujours été plébiscitées par la culture populaire, comme peuvent en témoigner la représentation de lectrices états-uniennes dans les séries télévisées *Gilmore Girls* (2000-06), *Abbott Elementary* (2021-), ou encore dans les films comme *You've Got Mail* (1998) et *Book Club* (2018).

Les lecteur.ice.s ont toujours commenté leurs lectures, notamment en écrivant aux courriers des lecteurs dans les magazines comme *Village Voice* ou *The New Yorker* avant qu'Internet et ses blogs, forums et réseaux sociaux ne prennent le relais. Ils et elles échangeaient sur leurs lectures dans des clubs de lecture avant l'existence de Goodreads ou Booktok et avant que les lecteur.ice.s ne décident de modifier leurs lectures sous forme de fanfictions sur des sites comme AO3 (Archive of Our Own). Beth Driscoll dans *What Readers Do?* (2025) détaille la manière dont les lecteur.ice.s, qui lisent pour le plaisir de lire, utilisent Internet à leur avantage, car la lecture n'est plus uniquement une histoire de papier : elle est aussi possible sous forme de livre électronique, de blog, de livre audio.

Au 21^{ème} siècle, la lecture prend de nouvelles formes, les lecteur.ice.s expérimentent, il s'agit désormais de lire pour le plaisir et de commenter, de partager, mais aussi d'adapter et de remédier (Bolter, Grusin 1999). La lecture devient le fait d'une communauté, formant ce que Stanley Fish appelle des « communautés interprétatives ». En ligne, les lecteur.ice.s états-unien.ne.s deviennent interconnecté.e.s avec d'autres communautés, d'autres cultures, d'autres

lecteur.ice.s et l'on se demande alors si le ou la « lecteur.ice états-unien.ne » existe encore à part entière, ou bien si un.e nouveau genre de lecteur.ice mondial.e apparaît.

Nous invitons les chercheurs et chercheuses qui s'intéressent à la lecture comme champ d'étude mais aussi celles et ceux s'intéressant aux représentations médiatiques, à la sociologie de la littérature ou à l'histoire culturelle et matérielle du livre et à la littérature des États-Unis à participer à cet atelier. Nous accueillons également les contributions portant sur la littérature jeunesse et les pratiques de lecture non-littéraires (presse, textes religieux, etc.).

Quelques idées de discussion (non-exhaustives) :

- Le point de vue du narrateur : le ou la lecteur.ice dans le texte
- La lecture et la construction de l'identité nationale américaine
- Le lectorat états-unien d'un point de vue démographique/sociologique
- Pratiques de lecture et capital culturel (Bourdieu)
- Les lieux de lecture et le rôle des bibliothèques publiques, librairies, des clubs de lecture
- L'évolution du lectorat états-unien à travers le temps et l'espace
- Les communautés de lecteur.ice.s états-unien.ne.s
- Les lecteur.ice.s états-unien.ne.s et les traductions
- La voix du ou de la lecteur.ice états-unien.ne- La représentation de la lectrice (ou du lecteur) à l'écran, dans la culture populaire
- Littérature jeunesse et formation du/de la jeune lecteur.ice
- L'évolution du lectorat à travers la matérialité de l'objet lu : du papier au numérique

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une courte notice biobibliographique, sont à envoyer à Amélie Macaud (amelie.macaud@umlp.fr) au plus tard le 19 janvier 2026.

The Making of an American Reader

Amélie Macaud (Université Marie et Louis Pasteur, Besançon)

How does one become a reader in the United States? Who reads in America, what do they read and how, and what are their “horizons of expectations” (Jauss)? Can there be such a thing as an American reader? Or are the United States too big and diverse to make up a “model” American reader (Eco)? This workshop is dedicated to readers of literature and the making of the American reader.

Readers in the United States are manifold, probably representative of the multifaceted American society. The workshop aims to discuss readers and reading since the founding of the United States. Our goal is to explore how these reading experiences and experiments have helped forge national identity (Anderson 1983) and a sense of belonging while constantly evolving. We invite contributions looking at the American reader within the text, the American reader as mediator of literature, and as amateur reader.

First, we would like to look at the reader from a narrator's perspective. How do writers imagine their readers and how do they conceptualize them on paper? Within the text, the “implied” reader (Iser) is considered, defined, talked to at times. One thinks for instance of Herman Melville's famous incipit to *Moby-Dick* “Call me Ishmael”, or much later Kurt Vonnegut's interjections “So it goes.” In *Slaughterhouse-Five*. The reader the author writes to or for, what Umberto Eco calls the “model” reader, is not necessarily the one the author gets, but it serves in the making of their work. Is the reader in the thoughts of writers from the 18th to the 21st century representative of the American reader? Who did they have in mind when writing? Has this “model” reader (Eco) evolved over time, and is there a prototypical American reader created through texts?

American readers can be “read” not only as a theoretical concept but as professionals of literature; they can be the critics, the editors, teachers and librarians, the ones deciding what one reads, the mediators of literature. We think for instance of the editors of the Beat Generation like Lawrence Ferlinghetti, or other independent publishers who helped readers get access to censored books like Olympia Press, famously publishing Nabokov’s *Lolita*, or Henry Miller’s *Tropic of Cancer*. We can question their role as professional readers, creating the books American readers will read, influencing their tastes. The professionals are the ones creating the canons of American literature, but which readers are they forming as a result?

However, these gatekeepers are not the only ones determining who reads or how. The landscape of American readership itself has been evolving throughout centuries. In the 20th century, readership became more and more varied: the rise of literacy and of higher education. African American people could study and did study at university, their voices were slowly getting heard in the 1930s and the 1960s (Lucas 2025), and so were those of women. Different communities and minorities – including immigrant and Indigenous communities – created their own legacy, their own canon, and as a result new types of American readers appeared. This transformation affected both who became professional readers and who claimed space as amateur readers with distinct tastes and reading communities.

Today, reading is considered by some as a lost habit, something in decline, for the older generations. Yet, reading has taken new forms and has always been praised in TV series and in movies: comedies like *You’ve Got Mail* (1998), *Book Club* (2018), or series like *Gilmore Girls* (2000-06) or *Abbott Elementary* (2021-) are a few examples of the representation of the American reader on screen.

Readers have commented on what they read in letters to the editor in magazines like *Village Voice* or *The New Yorker* before the Internet and its blogs, forums, and other social media platforms took over. They were discussing books in book clubs before Goodreads or Booktok existed and before readers started rewriting the endings of their favorite books in fanfictions on websites like AO3 (Archive of Our Own). Beth Driscoll in *What Readers Do?* (2025) details how readers, who read for pleasure, are using the Internet to their advantage, as reading is not only about paper; it is also about eBooks, blogs, audiobooks.

In the 21st century, reading is more and more about the pleasure of experimenting: remediating (Bolter, Grusin 1999), adapting what one reads and commenting on the reader’s experience. It is a community-oriented process, forming what Stanley Fish calls “interpretive communities”. Online, the American reader becomes interconnected with other readers around the world, and one can wonder whether there is still an “American reader” to speak of, or if a “global” type of reader is arising.

We invite scholars interested in reading as a field of study, but also scholars studying the history of publishing, media representations, who are interested in sociology of literature or in the cultural and material history of the book, or in reading as pleasure. We also welcome literature scholars interested in the reader within the pages and contributions on children’s and young adult literature and non-literary reading practices (newspapers, religious texts, etc.).

Some Non-Exhaustive Ideas for Discussion:

- American reader from the narrator’s point of view
- Reading and the construction of American national identity
- The demographics of American readers
- Reading practices and cultural capital (Bourdieu)
- Where do readers read? (The role of public libraries, bookstores, book clubs, and online forums)
- Evolution of American readership throughout the years: who reads what?
- American reader communities
- American readers and translated works

- The American reader's voice
- The American reader on screen: evolution of the representation of readership
- Children's and YA literature and the formation of young readers
- Evolution of readership throughout the material: from paper to print to the digital world
- How do American readers diverge from other readers around the world?

Submission guidelines: Please send a 300-word abstract and a short bio to Amélie Macaud (Amelie.macaud@umlp.fr) before January 19, 2026.

Bibliographie/Bibliography:

Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. New York City: Verso Books, 1983.

Bolter, David Jay and Richard Grusin. *Remediation: Understanding New Media*, Cambridge, MA: The MIT Press, 1999.

Bourdieu Pierre. « Les trois états du capital culturel. » Dans: *Actes de la recherche en sciences sociales. L'institution scolaire*. 30, novembre 1979, 3-6.

Burgos, Martine, Christophe Evans et Esteban Buch. *Sociabilité du livre et communautés de lecteurs : Trois études sur la sociabilité du livre*. Paris : Bibliothèque publique d'informations, Centre George Pompidou, 1996.

Carpentiers, Nicolas. *La Lecture selon Barthes*. Paris : L'Harmattan, 2000.

Chartier, Roger. *Pratiques de la Lecture*. Paris : Payot & Rivages, 1993 [1985].

Driscoll, Beth. *What Readers Do: Aesthetic and Moral Practices of a Post-Digital Age*. London: Bloomsbury, 2024.

Eco, Umberto. *Lector in Fabula: Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris : Grasset, 1985 [1979].

Fish, Stanley. *Is there a text in this class? The authority of interpretive communities*. Cambridge, MA: Harvard University Press, 1980.

Heidenreich, Rosmarin. « La problématique du lecteur et de la réception. » *Cahiers de recherche sociologique*. (12) 1989, 77–89. DOI: 10.7202/1002059ar

Iser, Wolfgang. *The Act of Reading: a theory of aesthetic response*. London, UK: Routledge and Kegan Paul, 1980 [1978].

Jauss, H. R. *Pour une Esthétique de la Réception*. Paris : Gallimard, 2015.

Jenkins, Henry. "Art Happens not in Isolation, But in Community; The Collective Literacies of Media Fandom." *Cultural Science Journal*, 11(1) 2019, 78-88. DOI: 10.5334/csci.125

Leveratto, Jean-Marc et Mary Leontsini. *Internet et la Sociabilité Littéraire*. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2013 [2008].

Lucas, Yohann. *Renaissance de Harlem et Black Arts Movement : la construction d'un canon littéraire africain-américain*. Paris : Sorbonne UP, 2025.

Lire et écrire, du Yankeedom au Cascadia : Expériences et expérimentations régionales dans la fabrique des identités américaines

Adélaïde Malval (Université de Tours) & Héloïse Thomas (Université Polytechnique Hauts-de-France)

Ce panel cherche à explorer les relations entre le mouvement littéraire du régionalisme et ses nouvelles incarnations, et les processus de formation d'identités américaines. La tension entre identités régionales/de la région ou de l'État fédéré et nationales est un fil rouge dans la culture états-unienne, reflétant la tension entre le gouvernement fédéral et ceux des États individuels, et

signalant des constructions identitaires qui vont au-delà de la citoyenneté pour s'ancrer dans des lieux spécifiques. En tant que mouvement littéraire, s'étendant de la Nouvelle Angleterre au Sud et à l'Ouest, le régionalisme interrogeait, à travers la "couleur locale", ce que signifiait une identité nationale à la suite de la Guerre de Sécession, et cristallisait ainsi des dynamiques de pouvoir informées par les identités de genre, de race et de classe. Les questions qu'a soulevées ce mouvement restent pertinentes aujourd'hui : des livres tels que *American Nations* de Colin Woodard soulignent la fascination avec la composition régionale des Etats-Unis, tandis que les artistes et écrivain·es des 20ème et 21ème siècles ont réinvesti les vieilles identités régionales pour les transformer en lieux d'expérimentation esthétique et politique.

Dans ce panel, les communications pourront explorer comment les identités régionales états-uniennes, telles qu'elles sont créées et représentées dans la littérature (mais aussi au cinéma, dans les arts visuels, dans la musique, etc.), ont été construites comme des lieux d'expérimentation autour de l'identité américaine. Comment les littératures et les productions culturelles régionales ont-elles été utilisées pour façonner les identités nationales à travers l'histoire des États-Unis ? Comment ont-elles été conçues pour inclure et/ou exclure les expériences de communautés spécifiques et ainsi décider de qui peut se déclarer Américain·e ? De quelle manière les littératures régionales constituent-elles un lieu d'expérimentation formelle, allant au-delà de la "couleur locale" et de dialectes "exotiques" afin de tisser ensemble la langue et le lieu ? Quels sont les liens entre régionalisme, art figuratif et art abstrait ? En somme, comment les littératures et productions culturelles régionales ont-elles permis aux écrivain·es et artistes d'expérimenter sur et de redéfinir les identités américaines ?

Merci d'adresser vos propositions de communication (300-500 mots) et une courte notice bibliographique avant le 15 janvier 2026 conjointement à Adelaïde Malval (adelaide.malval@univ-tours.fr) et Héloïse Thomas (heloise.thomas2@uphf.fr).

Reading and Writing, from Yankeedom to Cascadia: Regional Experiences and Experimentations in Claiming Americanness

Adélaïde Malval (Université de Tours) & Héloïse Thomas (Université Polytechnique Hauts-de-France)

This panel purports to explore the literary movement of regionalism and its aftermaths in relation to American identity-making processes. The tension between state/regional and national identities has been a running thread in American literature and culture, reflecting the tension between federal and state governments and pointing to identity formations that go beyond citizenship to become anchored in specific places. As a literary movement, spanning New England to the South and the West, regionalism was as much about "local color" as it was about exploring what a national identity meant in the wake of the Civil War, and thus crystallized power dynamics notably shaped by gender, race, and class. The questions this movement raised are still relevant today: pop history books such as Colin Woodard's *American Nations* (2011) exemplify the fascination with the regional composition of the United States, while writers and artists have been reinvesting place and old regional identities to turn them into sites of artistic experimentation.

The panel is open to papers that address how U.S. regional identities, as created and represented in literature (but also in cinema, visual arts, music, etc.), have been construed as sites of experimentation on American identity. How have regional literatures and cultural productions throughout U.S. history been used to shape national identities? How have they been designed to include and/or exclude the experiences of specific communities and decide who gets to be

American? How have regional literatures become a site of formal experimentation, reaching beyond “local color” and exotified dialects in order to tie language and place together? Do regionalism and abstraction go together, and how so? In short: how have regional literatures and cultural productions allowed writers and artists to experiment with Americanness and redefine what it means to claim Americanness?

Please send paper proposals (300-500 words) and a short biographical note by January 15, 2026 to both panel organizers, Adelaïde Malval (adelaide.malval@univ-tours.fr) and Heloise Thomas (heloise.thomas2@uphf.fr).

Bibliographie/Bibliography:

Barillas, William. *The Midwestern Pastoral: Place and Landscape in Literature of the American Heartland*. Ohio University Press, 2006.

Campbell, Donna M. *Resisting Regionalism: Gender and Naturalism in American Fiction, 1885-1915*. Ohio University Press, 1997.

Cresswell, Tim. *In Place/Out of Place: Geography, Ideology, and Transgression*. University of Minnesota Press, 1996.

Fetterley, Judith, and Marjorie Pryse. *Writing Out of Place: Regionalism, Women, and American Literary Culture*. University of Illinois Press, 2005.

Foote, Stephanie. *Regional Fictions: Culture and Identity in Nineteenth-Century American Literature*. University of Wisconsin Press, 2001.

Griswold, Wendy. *Regionalism and the Reading Class*. The University of Chicago Press, 2008.

Holman, David Marion. *A Certain Slant of Light: Regionalism and the Form of Southern and Midwestern Fiction*. Louisiana State University Press, 1995.

Hoffmann, Leonore and Deborah Rosenfelt, eds. *Teaching Women's Literature from a Regional Perspective*. MLA, 1982.

Jordan, David M. *New World Regionalism: Literature in the Americas*. University of Toronto Press, 1994.

Joseph, Philip. *American Literary Regionalism in a Global Age*. Louisiana State University Press, 2007.

Kolodny, Annette. *The Lay of the Land: Metaphor as Experience and History in American Life and Letters*. University of North Carolina Press, 1975.

Lutz, Tom. *Cosmopolitan Vistas: American Regionalism and Literary Value*. Cornell University Press, 2004.

Nischik, Reingard, M., ed. *The Palgrave Handbook of Comparative North American Literature*. Palgrave Macmillan, 2014.

Powell, Douglas Reichert. *Critical Regionalism: Connecting Politics and Culture in the American Landscape*. University of North Carolina Press, 2007.

Ryden, Kent C. *Mapping the Invisible Landscape: Folklore, Writing, and the Sense of Place*. University of Iowa Press, 1993.

La fabrique du succès : Incarnations de la réussite, expériences et expérimentations du rêve américain.

David Poyol (Sorbonne Nouvelle - CREW) et Marie Rabecq (Université Lumière Lyon 2 - Triangle)

En 2017, une mini-série de quatre épisodes, produite par la chaîne télévision britannique Channel 4, prend pour sujet la carrière, les réussites et les échecs de Donald J. Trump. Intitulée de

façon éloquente Donald Trump. Un rêve américain, cette mise en lumière du parcours du nouveau président participe à la construction d'un imaginaire liant les Etats-Unis à la réussite, malgré les échecs politiques et immobiliers essuyés par l'homme politique. Cet imaginaire de la réussite aux États-Unis est indissociable d'une promesse d'épanouissement personnel et de triomphe économique qui place l'individu ou le collectif au paroxysme du succès. Pourtant, le rêve américain, ou la croyance dans la possibilité d'atteindre l'élévation sociale par à force de travail acharné, n'est jamais neutre : il est le produit d'une stratégie délibérée de mise en scène, visant à masquer les conflits et à servir des intérêts de survie, de légitimation ou de profit. Cet idéal fait l'objet de critiques, conduisant une part minoritaire mais grandissante des états-unien.nes à en remettre en cause les prémisses (Hanson et Zogby). Cependant, pour une majorité de sa population ainsi que pour les étrangers.ères, le pays représente, aujourd'hui encore, l'endroit où la réussite économique seule permet de se distinguer, ce qui en fait encore un élément proéminent de l'arsenal communicationnel états-unien (Wallin). Axe fort d'une puissance douce qui l'associe à l'identité nationale, le succès, qu'il soit économique ou lié à une forme d'épanouissement personnel, est donc présenté comme une expérience typiquement états-unienne. Pour autant, il semble que cet idéal de réussite soit perméable à des influences et des imaginaires étrangers ce qui vient en questionner sa dimension nationale (Hornung).

L'idéal du succès aux États-Unis, archétype du mythe de la méritocratie, s'est transformé en un impératif d'excellence et de réussite économique spectaculaire. Les exemples d'expérimentations menant au succès, souvent présentées comme audacieuses, émaillent l'histoire du pays. Le dix-neuvième siècle est particulièrement riche d'exemples en ce sens. Les textes d'Horatio Alger ont popularisé le genre de l'ascension des haillons à la fortune, et l'on peut penser récemment à l'attribution du Booker Prize en 2024 à la biographie *Master Slave Husband Wife: An Epic Journey from Slavery to Freedom*, de Ilyon Woo, dédiée à la lutte (réussie) menée par Ellen and William Craft pour s'extraire de leur situation d'esclavage dans la période *antebellum*. La réussite ne saurait cependant être réduite à une époque, ou être l'apanage d'individus. Les stratégies de mise en récit d'expérimentations réussies sont également mobilisées par des collectifs, et en particulier des entreprises, à des fins variées, jusque dans la période contemporaine : revendication d'avancées scientifiques révolutionnaires mais fallacieuses en suivant les recettes du succès développés par d'autres entrepreneur.euses (entreprise TheraNostics), synergie entre le succès commercial et le mythe national (groupe Disney) ou encore performance de la réussite afin de renforcer la stabilité institutionnelle (Communauté Oneida) (Gialanella).

Cet atelier cherchera à mettre en avant la façon dont le succès est expérimenté et représenté dans le contexte états-unien. Il propose de déconstruire la figure du succès non comme un état objectif, mais comme un artefact produit et entretenu par des stratégies d'extraction et de gestion des impressions (Goffman). Des propositions de communication interrogeant les modalités et critères d'incarnation du succès - selon des lignes de genre, de race, de classe, mais aussi dans ses dimensions individuelles et collectives - seront bienvenues. Elles pourraient s'inscrire dans trois grands axes qui délimitent trois dimensions de l'expérience du succès, du milieu du dix-neuvième siècle à nos jours :

1. **Performance et incarnation du succès** : La réussite, son expérience et ses résultats sont incarnés, mais également mis en scène à des fins performatives par des individus ou des collectifs. En ce sens, des communications pourraient mettre en avant la marchandisation d'une certaine idée du rêve américain, ou de l'audace entrepreneuriale, au travers de la figure du self-made man et de ses subversions, ou des mythes et *tall tales* de réussite dans différentes classes sociales et groupes culturels.
2. **Le succès comme stratégie narrative** : Une autre voie consisterait à étudier la réussite comme pratique sociale et stratégie narrative visant à l'auto-promotion, à la production de récit sur soi-même, et à l'établissement d'une puissance douce. Le tout donne lieu au

développement d'un secteur économique dédié à la marchandisation de ces expériences : industrie du développement personnel, ou encore *branding* politique et médiatique.

3. **Le rêve et la réalité** : Enfin, il serait opportun d'explorer les tensions entre les promesses du rêve américain et les inégalités réelles au travers d'exemples de récits mythiques et de données historiques et structurelles. Quelles sont les conditions permettant à un.e individu ou un groupe de devenir incarnation publique du rêve américain, et comment cette sélection s'effectue-t-elle ? Il pourrait être utile ici d'interroger les paramètres de la réussite dans une société états-unienne inégalitaire.

Cet atelier transdisciplinaire a pour ambition de faire dialoguer des chercheur.euses en études américaines spécialisées en sciences politiques, économie, histoire, mais aussi en littérature, media studies, sociologie et études culturelles autour du thème de la performance du succès. Il visera donc à analyser le succès économique à la fois comme l'aboutissement naturel d'un effort individuel, comme un récit manufacturé et comme une marchandise idéologique dont la diffusion est cruciale pour la puissance douce identitaire des États-Unis. Nous nous concentrerons sur les mécanismes par lesquels l'association du bonheur à la réussite matérielle est construite, maintenue et commercialisée, en explorant également ses incarnations et les possibles tensions entre le mythe et les réalités socio-économiques.

Merci d'envoyer vos propositions à David Poyol (david.poyol@sorbonne-nouvelle.fr) et Marie Rabecq (marie.rabecq1@univ-lyon2.fr) d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard.

Manufacturing Success: Embodiments, Experiences, and Experiments of the American Dream

David Poyol (Sorbonne Nouvelle - CREW) and Marie Rabecq (Université Lumière Lyon 2 - Triangle)

In 2017, a four-part mini-series from British television channel Channel 4 focused on the career, successes, and failures of Donald J. Trump. Eloquently entitled *Donald Trump: An American Dream*, this spotlight directed at the then-new president's journey contributed to shaping a narrative linking the United States to success, despite his past political and real estate failures. This cultural imaginary of success in the United States is inseparable from a promise of personal fulfillment and economic triumph, placing the individual or the collective at the pinnacle of achievement. Yet, the American Dream, as the belief in social mobility through sheer hard work, is never neutral. It is the product of a deliberately staged strategy aimed at masking conflict and serving interests of survival, legitimization, or profit. This ideal has drawn criticism, leading a minor yet growing share of Americans to question its premises (Hanson and Zogby). For most of the population, however, as well as for foreigners, the country is still construed as a place where economic success is the primary means of distinction, framing it as a prominent component of America's strategic communication (Wallin). As a cornerstone of soft power linked to national identity, success, whether economic or personal, is thus presented as a quintessentially American experience. This ideal is, however, permeable to foreign influences and narratives, challenging its supposedly unique national character (Hornung).

The ideal of success in the United States, an archetype of the meritocracy myth, has transformed into an imperative for excellence and spectacular economic achievement. Audacious experiments leading to success pepper the country's history, and the nineteenth century is particularly rich with such examples. Horatio Alger's texts popularized the rags-to-riches genre. More recently, the 2024

Booker Prize was awarded to Ilyon Woo's biography *Master Slave Husband Wife: An Epic Journey from Slavery to Freedom*, which chronicles the successful struggle of Ellen and William Craft to escape slavery in the antebellum period. Success, however, cannot be reduced to a single era, nor is it the exclusive domain of individuals. Narrative strategies of success are also employed by collectives, particularly corporations, for various contemporary purposes: claiming revolutionary but fallacious scientific breakthroughs by emulating other entrepreneurs (the Theranos case), creating synergy between commercial success and national myth (The Walt Disney Company), or performing success to reinforce institutional stability (the Oneida Community) (Gialanella).

This workshop aims to highlight the ways in which success is experienced and represented in the American context. It proposes to deconstruct success not as an objective state, but as a cultural artifact produced and maintained through strategies of extraction and impression management (Goffman). Paper proposals questioning the modalities and criteria for embodying success (along lines of gender, race, and class, as well as in its individual and collective dimensions) are welcome. Proposals may address one of three main axes delineating the experience of success from the mid-nineteenth century to the present day:

1. **Performing and Embodying Success:** Success is not only experienced but also staged for performative purposes. Presentations might explore the commodification of the American Dream or of entrepreneurial audacity through the figure of the self-made man and its subversions, or through the myths and tall tales of achievement across different social and cultural groups.
2. **Success as Narrative Strategy:** This theme focuses on success as a social practice aimed at self-promotion, the crafting of personal narratives, and the establishment of soft power. These practices have spurred the growth of an economic sector dedicated to monetizing such experiences, including the self-help industry and political and media branding.
3. **Dream vs. Reality:** Finally, proposals could explore the tensions between the promises of the American Dream and real-world inequalities by contrasting mythical narratives with historical and structural data. What conditions allow an individual or group to become a public embodiment of the American Dream? This axis invites an interrogation of the parameters of success within an unequal American society.

This transdisciplinary workshop seeks to foster a dialogue among scholars in American studies specializing in political science, economics, history, literature, media studies, sociology, and cultural studies on the theme of performing success. The workshop will analyze economic success as simultaneously the natural outcome of individual effort, a manufactured narrative, and an ideological commodity whose dissemination is crucial to the nation's identity-driven soft power. We will focus on the mechanisms by which the association of happiness with material success is constructed, maintained, and commercialized, while also exploring its various embodiments and the tensions between the myth and socioeconomic realities.

Please send proposals to David Poyol (david.poyol@sorbonne-nouvelle.fr) and Marie Rabecq (marie.rabecq1@univ-lyon2.fr) by 30 January 2026.

Bibliographie/Bibliography:

- Adams, James Truslow. *The Epic of America*. Abingdon, Routledge, 2012.
- Chidester, David. *Authentic Fakes: Religion and American Popular Culture*. Berkeley, University of California Press, 2005.
- Cullen, Jim. *The American Dream: A Short History of an Idea that Shaped a Nation*. Oxford, Oxford University Press, 2004.

Duvoux, Nicolas, *Les Oubliés du rêve américain. Philanthropie, État et pauvreté urbaine aux États-Unis*, Paris, Presses universitaires de France, 2015.

Gialanella, Leigh. "Discord in Utopia: Reconciling Perfectionism with Human Nature in the Oneida Community." *Communal Societies* 35, no. 2 (2015): 185.

Goffman, Erving. *The Presentation of Self in Everyday Life*. New York, Vintage Books, 1959.

Hanson, Sandra L., and John Zogby. "Attitudes About the American Dream." *The Public Opinion Quarterly* 74, no. 3 (2010): 570–84.

Hornung, Alfred. "The Un-American Dream." *Amerikastudien / American Studies* 44, no. 4 (1999): 545–53.

Mihm, Stephen. *A Nation of Counterfeiters: Capitalists, Con Men and the Making of the United States*. Cambridge, Harvard University Press, 2007.

Suhay, Elizabeth. *Debating the American Dream: How Explanations for Inequality Polarize Politics*. New York, Russell Sage Foundation, 2005.

Wallin, Matthew. *A New American Message: Fixing the Shortfalls in America's Message to the World*. American Security Project, 2019. <https://www.jstor.org/stable/resrep19827>.

Watts, Steven. *The Magic Kingdom: Walt Disney and the American Way of Life*. Columbia, University of Missouri Press, 1997.

Woo, Ilyon. *Master Slave Husband Wife: An Epic Journey from Slavery to Freedom*. New York, Simon & Schuster Paperbacks, 2024.

Expérimentation et innovation dans les États américains : des laboratoires de la démocratie aux laboratoires de l'autoritarisme ?

Jason Quidoz (Université Paris-Cité)

La célèbre formule de Louis Brandeis, selon laquelle les États américains constitueraient des « laboratoires de la démocratie », a longtemps servi d'argument en faveur de leur autonomie au sein du système fédéral. Par leurs initiatives novatrices, les États ont traditionnellement offert un espace d'expérimentation des politiques publiques à échelle réduite, dont les réussites pouvaient être reprises par d'autres États, voire inspirer le gouvernement fédéral. En tant que laboratoires de la démocratie, les États ont fait montre au cours de l'histoire américaine de leur capacité à tester, adapter et perfectionner des solutions politiques innovantes dans des domaines variés, contribuant ainsi à façonner les orientations des politiques publiques américaines. Cette dynamique a historiquement nourri l'innovation dans des secteurs tels que la santé, comme en témoignent les réformes pionnières de l'Oregon dans les années 1990, ou encore le contrôle des armes à feu, où plusieurs États de la côte Est ont ouvert la voie à la législation fédérale ultérieure.

Pourtant, cette conception optimiste des États comme incubateurs de vitalité démocratique fait de plus en plus l'objet d'une remise en question. Des travaux récents mettent en évidence des politiques locales cherchant moins à élargir qu'à restreindre la participation civique. Dans son étude influente publiée en 2020, Jacob Grumbach a renversé la métaphore de Brandeis en présentant les États comme de véritables « laboratoires de l'autoritarisme ». De nombreux États républicains ont en effet transformé l'arène infranationale en un espace d'institutionnalisation du recul démocratique en restreignant le corps électoral, en limitant l'accès aux prestations sociales ou en renforçant le contrôle partisan sur les institutions publiques. Ce qui fut jadis un espace d'expérimentation démocratique s'est ainsi mué, dans certains cas, en un terrain d'essai pour des politiques visant non pas à consolider, mais à affaiblir la gouvernance démocratique. L'histoire politique récente nous livre d'ailleurs de nombreux exemples de cette dynamique : durant la pandémie de coronavirus, plusieurs États ont mobilisé leurs prérogatives législatives pour saper

ou contourner les directives fédérales de santé publique, soit en s'y opposant ouvertement, soit en adoptant une passivité stratégique dans les domaines relevant de leur compétence.

L'appropriation des politiques publiques des États comme instrument d'obstruction aux politiques sociales et démocratiques remonte aux années 1980, période qui coïncide avec l'érosion de l'autorité fédérale dans le système politique américain. Au cours de la dernière décennie, cette dynamique s'est accentuée, nourrie par la polarisation croissante et la paralysie d'un Congrès contraint par des règles supermajoritaires. L'adoption de l'*Affordable Care Act* en 2010, par exemple, fut suivie dans plusieurs États (tels que la Géorgie et l'Arkansas) par l'introduction de lois établissant une « obligation de travail » pour obtenir une assurance santé via *Medicaid*. De même, la Floride et l'Alabama ont durci les restrictions au droit de vote des citoyens ayant des antécédents judiciaires. En Floride, le cadre légal est devenu si strict qu'environ 10 % des électeurs potentiels sont désormais privés de leurs droits civiques en raison de condamnations passées ou en cours.

La place des États dans l'architecture fédérale demeure néanmoins profondément ambivalente. Si certains ont contribué à limiter la participation démocratique, d'autres tels que le Kentucky, la Virginie ou l'Iowa ont au contraire engagé des réformes visant à restaurer le droit de vote des condamnés. Par ailleurs, nombre d'États continuent d'agir comme de véritables laboratoires de la démocratie, expérimentant des politiques innovantes en matière d'environnement, de santé, d'éducation, de protection sociale, de logement ou de régulation des armes à feu. La coexistence de ces dynamiques contradictoires met en lumière la nature duale du fédéralisme américain : à la fois vecteur d'innovation démocratique et mécanisme potentiel d'érosion des institutions républicaines.

En France, les études approfondies sur le rôle des États américains dans la création des politiques publiques demeurent rares. Cet atelier se propose donc de réunir chercheurs et doctorants travaillant sur les politiques publiques des États américains, afin de dépasser la dichotomie entre « laboratoires de la démocratie » et « laboratoires de l'autoritarisme ». L'objectif est de recontextualiser l'action des gouvernements étatiques dans un cadre marqué par la polarisation partisane, le blocage institutionnel et la mise en œuvre croissante de politiques d'ampleur nationale, voire globale, au niveau infranational. Ce faisant, cet atelier entend promouvoir une compréhension nuancée de la manière dont la gouvernance étatique adapte et redéfinit les normes démocratiques dans l'Amérique du XXI^e siècle.

L'atelier accueillera un large éventail de communications portant sur le rôle évolutif des États américains dans l'élaboration des politiques fédérales. Les propositions pourront inclure des études de cas empiriques explorant des exemples précis d'expérimentation politique à l'échelle des États (qu'il s'agisse de régulation environnementale, de réforme du système de santé, de protection sociale, d'éducation ou de gouvernance démocratique) ainsi que des analyses comparatives examinant les dynamiques de diffusion ou de résistance entre États. L'atelier encouragera également des contributions théoriques portant sur la portée conceptuelle de la métaphore des « laboratoires de la démocratie » à la lumière des évolutions contemporaines. Les approches historiques et institutionnelles retraçant la transformation des rapports entre les États et le gouvernement fédéral depuis les années 1980 seront également bienvenues, tout comme les réflexions sur l'étude de la politique infranationale dans un contexte de gouvernance multiniveau. Toutes les approches seront considérées, pourvu qu'elles contribuent à une meilleure compréhension de la manière dont les États américains fonctionnent comme lieux d'expérimentation, d'innovation ou de repli des politiques publiques dans la démocratie américaine contemporaine.

Les propositions de communication sont à envoyer à Jason Quidoz (Jason.quidoz@gmail.com, Jason.quidoz@u-paris.fr) avant le 30 janvier 2026.

The Politics of State Policy Experimentation: From Laboratories of Democracy to Laboratories of Authoritarianism?

Jason Quidoz (Université Paris-Cité)

Louis Brandeis's celebrated claim that the American states are "laboratories of democracy" has long underpinned the defense of state-level autonomy within the U.S. federal system. Through their independent initiatives, states have traditionally provided the space for public policy experimentation on a smaller scale—experiments that, when successful, could be replicated by other states or even by the federal government. As laboratories of democracy, the states illustrate their ability to test, adapt, and refine innovative policy solutions across a range of domains, actively shaping the contours of public policy in today's United States. This dynamic has historically enabled policy innovation in fields such as health care, as showcased by Oregon's pioneering reforms in the 1990s, or gun control, where the East Coast states paved the way for later federal legislation.

However, this optimistic conception of states as democratic incubators has come under increasing scrutiny. Recent developments point to the emergence of local policies that tend to curtail rather than expand civic participation. In his influential 2020 study, Jacob Grumbach offered a powerful inversion of Brandeis's metaphor by describing the states as "laboratories of authoritarianism." Many Republican-led states have indeed transformed subnational policymaking into a means of institutionalizing democratic backsliding—restricting the electorate, limiting social benefits, and entrenching partisan control. What were once laboratories of democratic experimentation have, in some cases, become testing grounds for policies designed to erode rather than strengthen democratic governance. This dynamic has been at play in the major events of the first quarter of the 21st century: during the coronavirus pandemic, for example, several states employed legislative mechanisms to undermine or bypass federal public health directives, either through direct opposition or by maintaining a strategic passivity in areas of state competence.

The reappropriation of local policymaking as a tool of obstruction to social and democratic policies can be traced back to the 1980s, coinciding with the erosion of federal authority in the broader American political system. Over the past decade, this trend has intensified, exacerbated by the growing polarization and legislative paralysis of the supermajoritarian Congress. The adoption of the Affordable Care Act in 2010, for instance, was followed just a few years later by the introduction of "work requirement laws" in some states (Georgia, Arkansas), which conditioned social coverage on employment status. Similarly, several states—most notably Florida and Alabama—have tightened laws restricting voting rights for citizens with felony convictions. In Florida, the legal framework has become so stringent that nearly ten percent of potential voters are now disenfranchised because of current or past convictions.

Yet the positioning of states within the federal architecture remains profoundly ambivalent. While state legislation has been used to limit democratic participation, governors in states such as Kentucky, Virginia, and Iowa have spearheaded reforms to restore voting rights. Moreover, many states continue to act as genuine laboratories of democracy, fostering experimentation in environmental protection, health care, education, social welfare, housing, and gun regulation. The coexistence of these contradictory tendencies underscores the dual nature of American federalism—both as a vector of democratic innovation and as a potential mechanism of democratic erosion.

In France, however, comprehensive studies of the evolving role of American states in the policy creation process remain scarce. This workshop proposes to bring together scholars and doctoral researchers working on U.S. state politics and public policy to move beyond the traditional dichotomy between "laboratories of democracy" and "laboratories of authoritarianism." The goal is to recontextualize the actions of state governments within a broader framework of partisan

polarization, institutional gridlock, and the growing tendency to implement nationally conceived policy measures at the semi-local level. By doing so, the workshop aims to foster a nuanced understanding of how state-level governance both resists and reshapes democratic norms in twenty-first-century America.

The workshop will welcome a wide range of papers engaging with the evolving role of U.S. states in the federal policymaking process. Submissions will include empirical case studies exploring specific instances of state-level policy experimentation—whether in environmental regulation, health care reform, social welfare, education, or democratic governance—as well as comparative analyses that will examine patterns of diffusion or resistance across states. The panel will also encourage theoretically informed contributions that will address the conceptual significance of Brandeis’s laboratories of democracy in light of contemporary developments, including discussions of “laboratories of authoritarianism,” intergovernmental relations, or the dynamics of partisan polarization. Historical and institutional perspectives that will trace the transformation of state–federal interactions since the 1980s will be equally welcome, as will methodological reflections on studying subnational policymaking in a multi-level governance context. All methodologies will be considered, provided they contribute to a deeper understanding of how states function as sites of policy experimentation, innovation, or retrenchment in twenty-first-century American democracy.

Please send proposals to Jason Quidoz (Jason.quidoz@gmail.com, Jason.quidoz@u-paris.fr) by 30 January 2026.

Bibliographie/Bibliography:

Birkland, Thomas A, Kristin Taylor, Desera A Crow, and Rob DeLeo. 2021. “Governing in a Polarized Era: Federalism and the Response of U.S. State and Federal Governments to the COVID-19 Pandemic.” *Publius: The Journal of Federalism* 51(4): 650–72.

Boushey, Graeme. 2010. *Policy Diffusion Dynamics in America*. Cambridge: Cambridge University Press.

Coates, Michael, and Shanna Pearson-Merkowitz. 2017. “Policy Spillover and Gun Migration: The Interstate Dynamics of State Gun Control Policies.” *Social Science Quarterly* 98(2): 500–512.

DellaVigna, Stefano, and Woojin Kim. 2022. *Policy Diffusion and Polarization across U.S. States*. Cambridge, Massachusetts: National Bureau of Economic Research.

Elazar, Daniel. 1972. *American Federalism: A View from the States*. 2d ed. New York: Crowell.

Filindra, Alexandra, Cassidy Reller, and Craig Burnett. 2025. “The Emergence of the Second Amendment Sanctuary Movement: Partisan Federalism, Not White Protectionism.” *Publius: The Journal of Federalism* 55(1): 3–29.

Francis, Leslie P., John G. Francis. 2024. *States of Health: The Ethics and Consequences of Policy Variation in a Federal System*. Oxford: Oxford University Press.

Grumbach, Jacob M. 2018. “From Backwaters to Major Policymakers: Policy Polarization in the States, 1970–2014.” *Perspectives on Politics* 16(2): 416–35.

Grumbach, Jacob M. 2022. *Laboratories against Democracy: How National Parties Transformed State Politics*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.

Mallinson, Daniel J. 2020. “Cooperation and Conflict in State and Local Innovation During COVID-19.” *The American Review of Public Administration* 50(6–7): 543–50.

Mallinson, Daniel J. 2021. “Who Are Your Neighbors? The Role of Ideology and Decline of Geographic Proximity in the Diffusion of Policy Innovations.” *Policy Studies Journal* 49(1): 67–88.

Michener, Jamila. 2018. *Fragmented Democracy: Medicaid, Federalism, and Unequal Politics*. Cambridge: Cambridge University Press.

Phillips, Lauren E. 2017. "Impeding Innovation: State Preemption of Progressive Local Regulations." *Columbia Law Review* 117(8): 2225–63.

Rabe, Barry. 2004. *Statehouse and Greenhouse: The Emerging Politics of American Climate Change Policy*. Washington, D.C: Brookings Institution Press.

Tyler, Charles W., and Heather K. Gerken. 2022. "The Myth of the Laboratories of Democracy." *Columbia Law Review* 122(8): 2187–2240.

Expérience et expérimentations démocratiques par l'éducation

Emilie Souyri (Université Côte d'Azur) & Isabelle Sinic (Université Capitole, Toulouse)

Malgré l'abondance de mythes visant à créer un roman national fédérateur, l'éducation a toujours été un terrain de luttes politiques âpres. La campagne actuelle du président Trump contre les universités en général et contre l'enseignement de la théorie critique de la race en particulier n'en est que l'un des derniers exemples en date. Plusieurs grands récits autour de la fonction démocratique de l'école sont donc en conflit.

En premier lieu, le récit que l'on pourrait appeler « récit classique » met en avant le rôle de l'éducation dans la formation de citoyen·nes capables d'unifier la nation et d'assurer la pérennité de la république états-unienne. Il s'agit de permettre à une société issue du pluralisme culturel, religieux et linguistique de « faire peuple » (*e pluribus unum*). L'éducation y est présentée comme « the great equalizer » (Mann, 1848) : elle réduit les écarts sociaux et garantit la stabilité politique. Elle est aussi un laboratoire où les élèves font l'expérience concrète de la démocratie au travers de situations mettant en jeu la coopération, la résolution de problèmes et la prise de décision collective (Dewey, 1916). Cependant ce récit peine à prendre en compte les critiques virulentes qui lui sont faites de part et d'autre de l'échiquier politique.

Un second récit, issu de l'historiographie récente a permis de mettre en avant une approche plus complexe et nuancée du rôle et des limites de l'éducation dans la construction de la démocratie en soulignant des expériences et expérimentations alternatives, généralement absentes du récit classique. Ainsi, on s'intéresse à l'importance des traditions autochtones, en particulier celles des Haudenosaunee (Iroquois), délibérément effacées de l'histoire officielle de l'éducation (Roesch Wagner, 2001 ; Dunbar-Ortiz, 2014), ou au rôle clé d'une approche politiquement transformatrice de l'éducation dans le mouvement des droits civiques. On peut citer, par exemple, la Highlander Folk School, fondée à New Market dans le Tennessee en 1932, et les Freedom Schools, créées durant le Freedom Summer de 1964 dans le Mississippi (Perlstein, 1990). Cet esprit radical trouve d'autres lieux d'expression dans les programmes d'*ethnic studies* et de *Black studies* qui ont vu le jour à la même période dans certaines universités et qui continuent de s'étendre dans l'éducation secondaire, non sans créer de violents retours de bâton en Californie (Goldstein 2024) en Arizona (Souyri 2021).

Ensuite le troisième grand récit, (mais il faudrait bien entendu peindre à moins gros traits), centre le point de vue sur la notion de crise du système éducatif. Cette crise est envisagée par différents biais : d'une part, les dysfonctionnements ou partis pris institutionnels qui vont à l'encontre d'un projet démocratique ancré dans des aspirations - et expérimentations - de justice sociale (Kozol, 1991 ; Apple, 2001 ; Adams, 1995 ; Ladson-Billings, 1995) et dans une prise en compte inclusive des identités de genre et des sexualités minorées (Zimmerman, 2015). De l'autre, ces dysfonctionnements sont perçus comme étant de nature essentiellement économiques. Ainsi, les réponses à cette crise se trouveraient dans un modèle entrepreneurial dynamique, enfin libéré des pesanteurs du système bureaucratique (privatisation, *charter schools*, *vouchers*, *for profit schools*), qui permettrait à une méritocratie dépolitisée de finalement bien fonctionner (Finn, 2007 ; Hess, 2008). Enfin, la montée des expériences et expérimentations numériques, ainsi que des

plateformes (TikTok, IA éducative), reconfigure l'accès aux savoirs et invite à une réflexion approfondie à la fois sur la nature de cette nouvelle forme de crise de la démocratie et sur les réponses que l'école peut y apporter.

Les axes de réflexion proposés pour cet atelier pourront aborder :

- L'école comme laboratoire démocratique dans sa dimension théorique, pédagogique et pratique.
- L'école comme expérience de construction des identités individuelles et collectives : comment conjuguer unité et diversité, existe-t-il un socle de valeurs communes proprement états-uniennes ?
- L'éducation comme lieu de pouvoir : marginalisation, effacement, censure, mais aussi *empowerment* et résistances.
- La profession d'enseignant·e : le concept de *Republican motherhood* et ses conséquences sur le rôle des femmes dans l'enseignement et le statut de la profession, en autres.
- Les formes contemporaines d'expérimentation éducative et leur capacité à renouveler la fonction démocratique de l'école dans un contexte de polarisation sociale et politique : pédagogie culturellement pertinente, pédagogie hip hop, IA éducative, formes autonomes d'éducation et *(mis)education*.

Les propositions de 300 mots en anglais ou en français, accompagnées d'une courte notice biographique, doivent être envoyées à Emilie Souyri (emilie.SOUYRI@univ-cotedazur.fr) et Isabelle Sinic (isabelle.sinic@ut-capitole.fr) d'ici le 30 janvier 2026 au plus tard.

Democratic experience and experiments in education

Emilie Souyri (Université Côte d'Azur) & Isabelle Sinic (Université Capitole, Toulouse)

Despite the abundance of myths intended to create a unifying national narrative, education has always been a battleground for fierce political struggles. President Trump's campaign against universities in general, and against the teaching of Critical Race Theory in particular, is one of many recent examples. Several major narratives about the democratic function of schooling are therefore in conflict.

The first, which may be referred to as the *classical narrative*, emphasizes education's role in training citizens capable of unifying the nation and ensuring the longevity of the US republic. In this view, education enables a society born of cultural, religious and linguistic pluralism to "become one people" (*e pluribus unum*). It is portrayed as "the great equalizer" (Mann, 1848): a means of reducing social inequality and ensuring political stability. Education is also a laboratory where students gain hands-on experience of democracy through cooperation, problem-solving and collective decision-making (Dewey, 1916). Yet this narrative struggles to accommodate the sharp criticisms raised across the political spectrum.

A second narrative, grounded in recent historiography, offers a more complex and nuanced perspective on the role -and limits- of education in building democracy. It brings to light alternative experiences and experiments, usually omitted from the classical narrative: the significance of Indigenous traditions, in particular those of the Haudenosaunee (Iroquois) deliberately erased from the official history of education (Roesch Wagner, 2001; Dunbar-Ortiz, 2014); the key role of politically transformative approaches to education during the civil rights movement, such as the Highlander Folk School founded in New Market, Tennessee in 1932, and the Freedom Schools created during the Freedom Summer of 1964 in Mississippi (Perlstein, 1990). This radical spirit also finds expression in the ethnic studies and Black studies programs established in universities during the same period, programs that continue to expand in secondary education today, not

without provoking fierce backlash in states such as California (Goldstein, 2024) and Arizona (Souyri, 2021).

A third narrative (necessarily sketched in broad strokes) centers on the idea of a crisis in the education system. For some, this crisis stems from institutional dysfunctions or biases that undermine a democratic project grounded in aspirations - and experiments - of social justice (Kozol, 1991; Apple, 2001; Adams, 1995; Ladson-Billings, 1995) and in the inclusive recognition of gender and sexual minority identities (Zimmerman, 2015). For others, the crisis is primarily economic: solutions are sought in a dynamic, entrepreneurial model freed from bureaucratic inertia -through privatization, charter schools, vouchers, for-profit institutions-, that would allow a depoliticized meritocracy to function properly (Finn, 2007; Hess, 2008).

Finally, the rise of digital experiences and experiments, as well as platforms (TikTok, educational AI), is reshaping access to knowledge and calls for renewed reflection on both the nature of this new form of democratic crisis and the responses that schools might provide.

The proposed themes for this workshop may include:

- Schools as laboratories of democracy in their theoretical, pedagogical and practical dimensions.
- Schooling as an experience of individual and collective identity construction: How can unity and diversity be reconciled? Does there exist a distinct set of US values?
- Education as a site of power: marginalization, erasure, censorship, but also empowerment and resistance.
- The teaching profession: the concept of Republican motherhood and its consequences for women's roles in education and for the status of the profession, among other aspects.
- Contemporary forms of educational experimentation and their potential to renew the democratic function of schools in a context of social and political polarization (e.g. culturally relevant pedagogy, hip-hop pedagogy, educational AI, autonomous education)

Proposals of approximately 300 words, in English or French, accompanied by a short biographical note should be sent to Emilie Souyri (Emilie.SOUYRI@univ-cotedazur.fr) and Isabelle Sinic (isabelle.sinic@ut-capitole.fr) by 30 January 2026.

Bibliographie/Bibliography:

Adams, D. W. (1995). *Education for extinction: American Indians and the boarding school experience, 1875-1928*. Lawrence, Kan.: University Press of Kansas.

Apple, M. W. (2001). *Educating the « right » way: Markets, standards, God, and inequality*. RoutledgeFalmer.

Dewey, J. (1916). *Democracy and education: An introduction to the philosophy of education*. The Macmillan company.

Dunbar-Ortiz, R. (2014). *An Indigenous People's History of the United States* (Beacon Press).

Finn, C. E. (2008). *Troublemaker: A personal history of school reform since Sputnik*. Princeton University Press.

Goldstein, D. (2024, février 15). California's Push for Ethnic Studies Runs Into the Israel-Hamas War. *The New York Times*. <https://www.nytimes.com/2024/02/15/us/california-ethnic-studies-israel-gaza-war.htm>

Hess, F. M. (Éd.). (2008). *The future of educational entrepreneurship: Possibilities for school reform*. Harvard Education Press.

Ladson-Billings, G., & Tate, W. F. (1995). Toward a Critical Race Theory of Education. *Teachers College record / Teachers College, Columbia University.*, 97(1), 47-68.

Mann, Horace. *Report of the Massachusetts Board of Education*, 1848.

Perlstein, D. (1990). Teaching Freedom: SNCC and the Creation of the Mississippi Freedom Schools. *History of Education Quarterly*, 30(3), 297-324.

Roesch Wagner, S. (2001). *Sisters in spirit: The Iroquois influence on early American feminists*. Native Voices.

Souyri, É. (2021). Pédagogie de la résistance : Les lycées de Tucson et la lutte pour les Mexican-American studies. *Mouvements*, 107(3), 145-155. <https://doi.org/10.3917/mouv.107.0145>

Zimmerman, J. (2015). *Too hot to handle: A global history of sex education*. University Press.